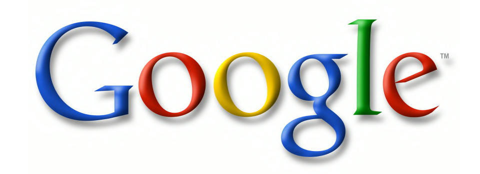
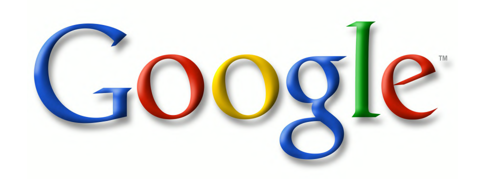
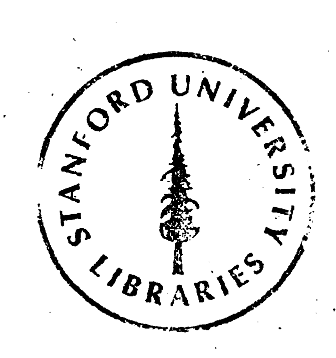



Google




STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

SOUVENIRS

D'UN

ÉCOLIER EN 1815

OU VINGT ANS APRÈS

PAR

M. L'ABBÉ BAINVEL

ANCIEN CURÉ DE SÈVRES

PRÉCÉDÉS

DE QUELQUES APERÇUS SUR LA VIE DE L'AUTEUR

Par M. L'ABBÉ DOLLA

VICAIRE DE SÈVRES



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

1874

SOUVENIRS

D'UN

ÉCOLIER EN 1815

OU VINGT ANS APRÈS

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET C[ie], 8, RUE GARANCIÈRE.

SOUVENIRS

D'UN

ÉCOLIER EN 1815

OU VINGT ANS APRÈS

PAR

M. L'ABBÉ BAINVEL

ANCIEN CURÉ DE SÈVRES

PRÉCÉDÉS

DE QUELQUES APERÇUS SUR LA VIE DE L'AUTEUR

Par M. L'ABBÉ DOLLA

VICAIRE DE SÈVRES



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

1874

APERÇUS

SUR LA

VIE DE M. L'ABBÉ BAINVEL

ANCIEN CURÉ DE SÈVRES.

En présentant aujourd'hui au public l'opuscule intitulé : *Souvenirs d'un écolier en* 1815 *ou Vingt ans après,* il nous est impossible de ne pas donner quelques rapides aperçus sur la vie de son auteur.

D'ailleurs, la physionomie de M. l'abbé Bainvel n'est pas une physionomie ordinaire; et les événements auxquels il a été mêlé, la situation brillante qu'il aurait pu occuper dans le monde, le bien qu'il a opéré autour de lui, ont puissamment contribué à faire de l'ancien curé de Sèvres un de ces hommes que l'on ne peut s'empêcher d'aimer pendant leur vie, et que l'on ne cesse de bénir après leur mort. Ce qui le prouve c'est l'estime universelle qui environne son nom, c'est la religieuse sympathie qui aujourd'hui encore plane sur son tombeau. Mais s'il est un souvenir qui restera perpétuellement gravé dans notre mémoire et au plus profond de notre cœur, c'est le souvenir de ce qui se passa à l'église paroissiale de Sèvres le

1

21 mai 1871. Une foule énorme se pressait au pied de la chaire où paraissait pour la première fois le successeur du prêtre que Dieu venait de rappeler à lui, il y avait quelques mois à peine. Riches et pauvres, jeunes gens et vieillards, prêtres et représentants de l'autorité civile, tous étaient là, écoutant en silence les éloquentes paroles du nouveau pasteur. Mais lorsque le nom de M. Bainvel retentit sous les voûtes de notre église, dix fois séculaire, un frémissement indicible parcourut l'auditoire, et des larmes s'échappèrent de toutes les paupières. L'orateur avait fortement saisi l'assistance, l'assistance le saisissait à son tour; et c'est alors qu'apparut dans tout son éclat la gloire dont le Seigneur se plaît à entourer ses ministres morts en combattant pour l'honneur du Sacerdoce, gloire sans tache, gloire magnifique, puisqu'elle repose avant tout sur le dévouement et sur l'amour.

Ah! puisse la race de tels hommes ne s'éteindre jamais parmi nous! puisse-t-elle au contraire grandir et se fortifier tous les jours davantage, afin qu'au milieu des défaillances de toute sorte, nos yeux puissent se reposer toujours sur des âmes d'élite que Dieu peut susciter pour le bonheur et le salut de son peuple.

M. l'abbé Bainvel naquit à Vannes en 1792, au moment où se préparaient les plus sanglantes catastrophes dont notre histoire fasse mention. Sa mère confia de bonne heure à cette jeune âme les germes de la religion et de la piété, et les soins dont elle l'entoura furent si efficaces que, dès l'âge le plus tendre, l'enfant manifesta un attrait tout particulier

pour le sacerdoce. Son père, qui professait les humanités au collége de la ville, se chargea de l'instruction de son fils; il le forma lui-même à l'étude des belles-lettres et le dirigea constamment au milieu des difficultés qui rebutent parfois les intelligences les plus fortes et les mieux trempées. Le jeune Bainvel profita si bien de ces leçons paternelles, qu'à l'âge de seize ans il avait terminé ses études et obtenu les plus brillants succès. Un résultat de cette importance pourrait assurément paraître étrange à ceux qui n'ont pas connu le prêtre dont nous parlons; mais nous qui avons vécu dans son intimité nous n'avons aucune peine à le croire; la puissance intellectuelle du vieillard nous donne une juste idée de ce que pouvait le jeune homme au début d'une carrière qu'il devait poursuivre avec tant d'éclat.

Le jeune Bainvel venait de terminer ses études classiques, lorsqu'une circonstance imprévue ménaça de l'enlever à la société et au sacerdoce. Tout le monde sait à quels périls et à quels dangers étaient exposés les voyageurs qui traversaient nos provinces au commencement de ce siècle. Les hommes que la Révolution elle-même regardait avec horreur, fuyaient une société qu'ils avaient déshonorée par leurs crimes, et ils s'en allaient dans le silence des forêts consumer leur existence dans les plus épouvantables forfaits. Le premier consul s'était efforcé de remédier à un pareil état de choses; mais s'il avait obtenu quelques succès, il s'en fallait que tout fût dans l'ordre au moment dont nous voulons parler. Le jeune Bainvel, sur l'invitation et les instantes prières d'une famille demeurant dans

les environs de Vannes, était allé passer quelques jours avec un de ses amis intimes, un jeune homme de son âge. Or, pendant qu'il était dans cette famille, une personne qui demeurait à plusieurs lieues de là vint prier les deux jeunes amis de se rendre dans son château afin d'y jouir de plus grandes distractions et de plus nombreux plaisirs. L'invitation est acceptée avec reconnaissance, et les deux écoliers se mettent en route dès le lendemain. Ils s'engagent dans un bois qu'il fallait traverser pour se rendre dans le domaine où les attendait une hospitalité généreuse; et pendant leur marche, que de projets, que de plans divers ne forment-ils pas! L'imagination de nos deux jeunes gens errait à l'aventure, et déjà ils entrevoyaient le bonheur le plus délicieux et le plus pur, lorsque tout à coup leur conversation est interrompue par la présence de trois hommes qui leur barrent le passage et leur ordonnent de les suivre. Le premier sentiment du jeune Bainvel fut un sentiment de surprise plutôt que de terreur. Cependant il ne se dissimule pas la gravité du péril; d'un coup d'œil il a entrevu que cette aventure peut avoir une fin désastreuse. Sans se décourager, il saisit son compagnon par la main, et dit aux malfaiteurs, qui déjà les menacent de leurs armes: « Nous vous suivons. » Oh! le souvenir de cette marche, au milieu d'un bois inconnu et à la suite de tels hommes, ne s'effaça jamais de l'esprit de M. l'abbé Bainvel, et pour la dépeindre il se servait encore à la fin de sa vie des expressions les plus sombres. Après des détours sans fin et des fatigues accablantes, on arrive à une espèce d'auberge, où des gens

au visage hideux reçoivent la caravane. Tout d'abord, ils font entrer les deux jeunes gens qui avaient mille raisons de se croire à leur dernière heure; puis ils les conduisent dans une petite chambre où on les laisse sans nourriture, et aux prises avec les plus noires réflexions. La nuit arrive, et les deux jeunes amis n'ont pas encore osé ouvrir la bouche pour se communiquer leurs pensées. Mais le jeune Bainvel conserve toujours une espérance, parce qu'il conserve toujours son sang-froid. Enfin, après plusieurs heures de terrible attente, un léger bruit se fait entendre dans l'escalier qui mène à leur prison. Le bruit se rapproche : ce sont des hommes qui s'avancent; évidemment le drame va recevoir un dénoûment tragique. M. Bainvel fait appel à toute son énergie. Cependant les hommes qui se dirigent vers la chambre où sont enfermés nos deux écoliers, s'arrêtent brusquement, et alors s'engage entre eux une conversation de nature à faire perdre l'équilibre à tout autre qu'au jeune Bainvel : « Contentons-nous, dit l'un des malfaiteurs, de leur prendre le peu d'argent qu'ils possèdent et laissons-les partir. — Non, répond un autre, c'est impossible; les dévaliser et leur rendre la liberté, c'est nous exposer nous-mêmes à une catastrophe. Ces jeunes gens n'auront qu'une parole à dire et nous irons à l'échafaud. Il faut qu'ils meurent, et nous les ensevelirons avec les autres dans la fosse voisine. »

A peine ce colloque est-il achevé, que les brigands ouvrent la porte. M. Bainvel les regarde et se retire lentement derrière une énorme table placée devant une cheminée; les hommes s'avancent. M. Bainvel

reste immobile; son jeune ami est là à ses côtés comme un cadavre sans mouvement et sans vie. Les brigands arrivent jusqu'à la table, et la lutte s'engage. Alors Bainvel devient un lion; il saisit la table qui lui sert de rempart, mais elle est trop lourde, il ne peut pas la manier à son gré. Transporté par son impuissance même, il jette à son compagnon un cri qui le réveille, et tous les deux réunissant leurs forces, ils enlèvent la table qu'ils précipitent sur les brigands : l'un et l'autre ont les jambes fracassées par un coup si inattendu. La porte est ouverte; les jeunes gens se précipitent dans l'escalier avant que l'alarme soit donnée au reste de la troupe. Ils s'élancent à travers le bois; mais l'autre pauvre jeune homme ne peut plus résister à la fatigue; l'émotion qu'il éprouve l'accable et le tue. Bainvel le soutient, il l'encourage, il l'entraîne; c'est la vitesse qui peut les sauver, car les malfaiteurs avertis par les plaintes de leurs compagnons les suivent à la piste; enfin, à la clarté de la lune, ils aperçoivent le grand chemin, et, près de là, plusieurs voitures transportant des provisions pour les localités voisines; le jeune Bainvel pousse un cri d'alarme; les paysans ont compris. Ils s'arment de ce qu'ils peuvent trouver sous leurs mains et sauvent les deux amis.

Des recherches sérieuses firent connaître bientôt que le danger était loin d'être imaginaire, puisque déjà quelques victimes étaient tombées sous les coups de ces voleurs et de ces assassins. M. l'abbé Bainvel nous a bien souvent raconté ce trait de sa vie, et nous le rapportons tel que nous l'avons entendu de sa bouche. Aujourd'hui de pareilles scènes peuvent res-

sembler à des fables; mais, si nous nous rapportons à l'époque dont nous parlons, nous n'y trouverons rien d'invraisemblable; nous pourrions nous-mêmes citer telle partie de la France qui était, il y a vingt-cinq ans, le théâtre de semblables barbaries[1].

Cependant, une circonstance de ce genre devait singulièrement influer sur l'esprit du jeune Bainvel; et c'est à partir de cette époque qu'il résolut de commencer ses études ecclésiastiques et de se disposer à recevoir un jour le sacerdoce. Il entra donc au séminaire de Vannes, fondé au dix-septième siècle par le P. Jean Rigolen de la Compagnie de Jésus, et se mit à l'œuvre avec une ardeur sans pareille. Il se trouvait à l'aise dans cet asile de la prière, du silence et de l'étude; et, sous le regard de Dieu, il savourait avec bonheur les consolations célestes, lorsque surgit une complication politique qui l'entraîna sur une scène bien dangereuse. Il semble que la Providence se plaisait à faire passer ce jeune homme par les plus dures épreuves, afin de le mettre peu à peu à la hauteur des difficultés contre lesquelles il était destiné à combattre plus tard.

On connaît l'énergique caractère des Bretons; on connaît aussi le lien puissant qui les attache à nos rois; longtemps ils ont combattu pour leur cause; pour eux ils ont sacrifié leur tranquillité, leur fortune et leur vie; maintenant le frère du Roi martyr est sur le trône de ses ancêtres, et la France, lasse de ses revers, épuisée par de magnifiques triomphes, se repose

[1] La forêt de l'Esterel.

dans le calme de la paix : toutes les poitrines se dilatent; les cœurs battent à l'aise; l'avenir apparaît plein de charmes à tout un peuple fatigué. Mais voilà qu'une nouvelle étrange vient de nouveau agiter le pays : on dit que Bonaparte foulant aux pieds ses serments a débarqué sur les côtes de la Provence[1], et qu'il marche sur Paris à la tête d'une armée s'augmentant à mesure qu'elle accentue sa marche. Les populations sont effrayées, mais elles n'hésitent pas à se soumettre à l'homme valeureux qui tant de fois avait conduit nos soldats à la victoire.

La Bretagne ne suivra pas cet exemple : elle ne transigera pas avec son devoir. Bonaparte, elle ne veut le regarder que comme un conspirateur décidé à renverser du trône et à jeter dans l'exil le fils de saint Louis. Et c'est pourquoi la Bretagne se mêlera à la lutte : elle prendra les armes, et tentera le sort des batailles. Le jeune Bainvel, avec son caractère plein d'énergie et d'intrépidité, ne devait pas être le dernier sur la brèche. Il n'hésite pas un instant : il quitte sa famille, mais à sa suite il entraîne cinq cents jeunes gens, que sa parole a électrisés et qui ont juré sur le Christ et sur l'image du Roi de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour le triomphe d'une cause qu'ils regardent comme sacrée[2]. Pendant trois mois, ces jeunes gens ou plutôt ces enfants font des

[1] L'empereur Napoléon Ier a débarqué au golfe Jouan, sur la route de Cannes à Antibes; on a élevé en cet endroit une petite colonne pour perpétuer le souvenir de ce fait historique.

[2] Voir l'opuscule intitulé *Opérations militaires dirigées par M. le général Sol de Grisole.*

prodiges de valeur : la fatigue, ils ne la comptent pour rien; toujours ils sont à l'avant-garde quand il s'agit d'aller au feu, et lorsque les soldats bretons sont obligés de battre en retraite, c'est encore le bataillon de Vannes qui soutient le choc des ennemis. Les ennemis! ah! que ce mot est pénible à prononcer! Mais ces ennemis étaient aussi des Français; ils combattaient sous les ordres de Bonaparte; ils voulaient faire triompher une cause qui ne fut pas sans gloire, et c'est pourquoi ils s'en allaient à travers les champs de la Bretagne proposer le combat aux champions de la cause du Roi. Et voilà ce que produisent les dissensions politiques; voilà les désastres qu'elles enfantent! Ah! puissent de telles horreurs ne plus se produire jamais! elles sont la honte d'une nation catholique; elles sont l'opprobre d'un peuple généreux. Ce vœu, M. l'abbé Bainvel l'a exprimé avant nous, et on ne lira pas sans émotion le passage où il déplore ces luttes atroces où coulait un sang qui n'aurait dû couler que pour le salut de la France.

Mais la Providence a ses desseins, et si elle a permis que ce jeune homme de dix-huit ans fût arraché aux charmes délicieux du sanctuaire pour s'exposer aux horreurs de la guerre civile, c'était pour en faire un prêtre digne de sa haute mission, un apôtre rempli de courage et tout brûlant de charité.

On sait par quelle catastrophe se terminèrent les Cent-Jours. Vaincu à Waterloo, Napoléon alla pleurer ses erreurs et sa gloire dans les solitudes de Sainte-Hélène, et Louis XVIII remonta sur le trône.

Beaucoup de Bretons avaient risqué leur vie sur

les champs de bataille : quelques-uns seulement furent récompensés. M. Bainvel fut de ce nombre. Il commandait la *valeureuse* compagnie du collége de Vannes; il avait soutenu de sa parole de feu le courage parfois chancelant de ses jeunes compagnons d'armes, et sa bravoure au milieu de la mitraille l'avait fait citer comme un héroïque soldat. Le Roi lui devait une récompense précieuse entre toutes, la seule même qui puisse faire battre le cœur d'un véritable Français. Nous voulons parler de la croix d'honneur. Un jour, dans une ville de Bretagne, les soldats prennent les armes et viennent se former en carré sur la place publique : une foule prodigieuse est accourue pour assister à une fête patriotique et militaire. A un signal donné, le jeune officier sort des rangs et s'avance près du délégué royal, qui lui place aussitôt sur la poitrine l'étoile de l'honneur. En même temps, les troupes présentent les armes, la musique jette dans les airs ses plus joyeuses fanfares, les tambours battent, les clairons sonnent pour saluer celui que la France vient de récompenser si noblement. Ce souvenir de jeunesse a toujours fait tressaillir l'âme si délicate de M. Bainvel; aussi, malgré les vives instances d'un personnage dont nous voulons taire le nom, ne consentit-il jamais à devenir officier de la Légion d'honneur. Sa croix de chevalier lui suffisait; il l'avait conquise sur le champ de bataille; elle était le prix de ses dangers; le reste, il le regardait avec la plus profonde indifférence.

Si M. Bainvel n'avait écouté que son goût pour le sacerdoce, il aurait immédiatement passé des horreurs

des combats dans le calme de la retraite; mais alors des événements domestiques vinrent le forcer de remettre à une époque plus propice la réalisation de ses vœux les plus ardents. Sa pieuse mère était morte, et la maison paternelle ne lui offrant plus que de cuisantes douleurs, il se décida à rentrer dans l'armée régulière. Nommé d'abord comme sous-lieutenant de la légion de Bretagne, il parvint à s'élever bientôt jusqu'au grade de capitaine. Toutefois, la carrière militaire, qui est pour tant de jeunes gens un gouffre où leur vertu fait trop souvent, hélas! un triste naufrage, fut au contraire, pour le jeune Bainvel, un nouveau théâtre sur lequel il devait montrer le dévouement et la charité qui, dans le sacerdoce, l'ont distingué jusqu'au dernier soupir. Et à ce sujet, nous demandons à rapporter quelques faits que nous avons recueillis de sa bouche : il les racontait avec simplicité, et assurément il était loin de croire qu'un jour le public les connaîtrait pour les admirer et pour demander à Dieu de susciter souvent de tels exemples. D'ailleurs, nous racontons la vie de M. Bainvel; il nous est donc impossible de passer sous silence les traits qui la caractérisent si admirablement.

Pendant qu'il était en garnison à Brest, M. Bainvel fut chargé de faire avec sa compagnie [1] le service du bagne. A cette époque, l'employé affecté à la surveillance particulière des forçats était atteint d'une maladie sérieuse, et c'est ainsi que le commandant du poste fut appelé à le remplacer provisoirement dans

[1] M. Bainvel commandait la compagnie de voltigeurs.

ses fonctions. Ce fut pour M. Bainvel une terrible charge que celle que l'on venait de lui imposer. Il fallait visiter cès hommes que la société regardait à bon droit comme son opprobre; il fallait recueillir leurs demandes. La plupart des condamnés n'excitaient que le dégoût dans l'âme du jeune capitaine, en même temps que par leur présence ils lui inspiraient les plus pénibles réflexions. Il y avait quelque temps qu'il s'acquittait de cette mission difficile, lorsqu'un jour la Providence le mit en face d'un homme dont la physionomie l'impressionna vivement. Il se demanda pourquoi ce malheureux était dans un lieu où tout parle de crime, et finit par se persuader instinctivement que la justice pourrait bien n'être pas toujours inexorable à son égard. Il cherche donc l'occasion favorable pour le questionner et lui demander quelques explications sur sa conduite. Il l'attire dans son cabinet, et lorsqu'il est en face de lui, le futur apôtre le supplie de lui dire pour quel motif il a été condamné à subir l'infamie du bagne. A ces mots, le forçat lève la tête; une question faite avec tant de bonté et de douceur le réveille de son engourdissement et de son apathie. Depuis plusieurs années il se complaisait dans sa tristesse et se nourrissait de désespoir; aujourd'hui, un rayon d'espérance a pénétré dans son âme. Ce soldat qui lui parle, ce capitaine qui l'interroge ne serait-il pas un ange venu du ciel pour le soutenir et le consoler dans son infortune? Il veut parler, mais les larmes l'en empêchent; il fait alors un puissant effort pour surmonter l'émotion qui le domine, et déclare avec son nom la haute charge qu'il avait

occupée dans une de nos premières villes de France; excité par des sollicitations coupables, il s'était écarté de son devoir d'administrateur et avait ainsi attiré sur sa tête la rigueur de la loi. Un autre chagrin rongeait ce malheureux : il était père, et son fils, jeune homme de beaucoup d'avenir, s'était engagé dans la carrière des armes. M. Bainvel demande quel est son grade et son régiment. L'infortuné refuse de répondre : il n'ose pas faire un aveu qui peut sans retour briser l'avenir de son enfant. Une lutte épouvantable s'engage dans les profondeurs de son âme : il voudrait n'avoir pas de secret pour celui qu'il regarde déjà comme son bienfaiteur; mais d'un autre côté l'amour paternel lui impose silence. A quoi va-t-il se résoudre? Se taira-t-il? ou bien révélera-t-il au jeune capitaine le secret qui lui pèse depuis longtemps? Il hésite, et M. Bainvel est là spectateur d'une lutte que se livrent chez ce malheureux les sentiments les plus opposés et les plus respectables. Cependant le forçat se recueille, et après quelques instants de silence : « Capitaine, dit-il, j'ai un secret à vous confier : me promettez-vous de ne pas le révéler avant ma mort? — Je vous le promets, répond M. Bainvel, et vous pouvez vous fier à ma parole. Je ne demande qu'à vous être utile et à procurer à votre famille toutes les consolations dont elle a besoin. — Eh bien, monsieur, reprend le condamné, mon fils n'est pas loin d'ici et vous le connaissez; il sert à vos côtés; il est lieutenant dans une compagnie de votre régiment. » M. Bainvel a compris : il serre fiévreusement la main de ce malheureux et le quitte en pleurant. Nous renonçons

à décrire les pensées pénibles qui venaient traverser le cœur du jeune capitaine toutes les fois que passant à côté d'un brillant officier il pouvait se dire : « Voilà le fils d'un forçat ! » A partir de l'heure où il avait fait connaissance de cet infortuné, qu'une imprudence avait jeté dans les fers, M. l'abbé Bainvel mit en œuvre toutes les ressources dont il disposait pour être utile au fils et arracher le père à l'abîme du déshonneur. Enfin, après des démarches sans nombre, après des efforts inouïs et bien des nuits sans sommeil, il vit avec bonheur le succès répondre pleinement à ses espérances : le jeune lieutenant fut nommé capitaine et alla rejoindre son régiment en Corse; quelques mois après, des protections puissantes valurent au père une commutation de peine et enfin la liberté. Mais dans cet intervalle, le malheureux forçat voulant manifester à son bienfaiteur sa reconnaissance, lui demanda la permission de faire son portrait. M. Bainvel accepta, et bientôt le portrait fut terminé. Cette toile, que nous avons vue et qui existe encore, n'est pas sans mérite, et le vénérable curé de Sèvres, en la montrant à ses amis, ne manquait jamais de leur en raconter l'histoire.

Voilà un premier fait qui prouve bien la bonté d'âme et la douceur de celui dont nous retraçons rapidement l'existence. En voici un second qui se recommande particulièrement à l'attention du lecteur.

C'était presque à la même époque. Le 26e de ligne était en garnison à Brest, et M. Bainvel, en compagnie de quelques-uns de ses camarades, allait prendre ses repas dans une maison bien connue dans la ville.

Cet établissement était tenu par un monsieur et une dame appartenant à la religion juive. Ils n'avaient qu'une enfant, une petite fille charmante qui égayait beaucoup par ses reparties spirituelles et enfantines les habitués de la maison. Cette enfant, à peine âgée de six ans, avait pris M. Bainvel en amitié; elle l'attendait toujours avec impatience, et lorsqu'il était arrivé, elle ne pouvait se résoudre à le quitter un instant. Ses parents avaient beau la gronder et lui dire que ses espiégleries incessantes ennuyaient le capitaine Bainvel, l'enfant n'en croyait rien; d'ailleurs le jeune officier jouait de si bon cœur, qu'elle ne pouvait se méprendre sur ses véritables sentiments. La Providence allait faire encore une fois de M. Bainvel l'instrument de sa miséricorde.

Un jour, il se rend à l'hôtel selon son habitude, mais la petite fille ne vient pas; d'abord, il n'y prend pas garde; et, occupé qu'il était à causer avec ses amis, il ne se rend pas compte de l'absence de cette enfant. Mais le soir arrive et l'enfant ne paraît pas encore. Un sentiment pénible s'empare alors du cœur de M. Bainvel. Il s'approche de la mère et lui demande des nouvelles de la petite fille : la mère ne lui répond que par des larmes. De plus en plus inquiet, il la supplie de lui faire part de ce qui a pu arriver à l'enfant; alors la pauvre mère lui dit que sa fille est tellement malade que les médecins désespèrent de la sauver. Au même instant le docteur rentre dans la salle et confirme par son attitude la réponse de la dame. Sur-le-champ un trait de lumière traverse l'esprit de l'officier : sous l'uniforme du soldat battait énergiquement le cœur

d'un prêtre. Les médecins désespèrent de rendre la santé à l'enfant; eh bien! il va tenter de lui donner à son tour une vie mille fois plus précieuse que celle du corps. Il prend en particulier la malheureuse mère; il lui dit combien il aime son enfant; combien surtout il est désolé d'apprendre sa fin prochaine. « Et voilà ce qui me fait croire, madame, que vous ne me refuserez pas la faveur que je vais vous demander. Vous appartenez au culte judaïque. Je n'ai aucune observation à faire à cet égard. Mais votre enfant va mourir, et une immense consolation pour moi serait que vous me permissiez de lui faire donner le baptême catholique. » La mère hésite un instant; M. Bainvel persiste davantage dans son pieux dessein. Enfin, tous les obstacles tombent devant la parole toute apostolique du soldat. A peine a-t-il obtenu la permission si ardemment désirée, qu'il sort et se dirige en toute hâte vers l'église voisine. Il fait appeler un prêtre; le prêtre arrive; M. Bainvel lui explique le fait, et tous les deux, heureux de la belle action qu'ils vont accomplir, volent à la maison où la pauvre petite fille est sur le point de rendre le dernier soupir. Ils arrivent. Ils entrent dans la chambre, et s'approchant du lit, le prêtre verse sur le front de l'enfant l'eau régénératrice qui fait les chrétiens. Une pareille charité ne devait pas rester sans récompense. L'état de la petite fille devint de moins en moins inquiétant, et tout faisait prévoir une guérison prochaine, lorsque le régiment reçut l'ordre d'aller tenir garnison à Cherbourg. M. Bainvel pensa longtemps à sa petite fille; mais les occupations journalières et les démarches perpétuelles qu'il était

obligé de faire pour obtenir son admission au grand séminaire de Versailles finirent par l'absorber tellement, qu'il oublia peu à peu sa petite protégée. D'ailleurs, il était persuadé qu'elle n'était plus de ce monde, et que du haut du ciel elle devait une protection toute spéciale à celui qui était devenu son père dans l'ordre de la grâce.

M. Bainvel vint donc à Versailles après avoir donné sa démission de capitaine. Il avait alors vingt-six ans; ses camarades l'en blâmèrent; ils lui représentèrent le danger de sa résolution et la folie qu'il y avait à briser une carrière qui se présentait à ses regards entourée de si magnifiques espérances. Tout fut inutile, et, malgré les plus vives observations de son colonel lui-même, il remit son épée au fourreau et changea le brillant uniforme de capitaine contre le modeste vêtement du prêtre. Les adieux furent touchants, puisque M. Bainvel était l'ami de tous; mais ce qui lui arracha des larmes abondantes et ce qui lui en fit toujours répandre lorsque ce souvenir lui revenait à la mémoire, ce fut la réflexion d'un brave sous-officier de sa compagnie : « Mon capitaine, lui dit-il, on prétend que vous êtes fou. Ce n'est pas vrai. Laissez dire vos camarades, et contentez-vous d'écouter la voix de Dieu. » Noble parole, qui prouve une fois pour toutes que les sentiments chrétiens trouvent admirablement leur place dans le cœur d'un soldat!

Mais achevons notre récit.

M. Bainvel était prêtre et curé de Sèvres, lorsqu'il eut l'idée d'inviter certains artistes à prêter leur concours à une cérémonie religieuse. Ces messieurs ré-

pondirent d'une manière charmante à l'invitation du pasteur, et après la messe, M. Bainvel voulut absolument retenir les personnes qui lui avaient procuré tant de bonheur. Mais pendant le repas, une dame de trente-cinq ans environ paraissait en proie à une émotion profonde : ses yeux ne pouvaient se détacher du portrait dont on connaît l'origine et l'histoire. Ce jeune officier ne lui était pas inconnu, elle l'avait vu il y avait bien longtemps, et son image ne s'était jamais effacée de son esprit et de son cœur.

M. Bainvel examinait de son côté l'attitude de cette dame; en vain cherchait-il à deviner ce qui pouvait être pour elle la cause d'un trouble si visible; il ne faisait que se perdre en conjectures incapables de fixer ses incertitudes. Enfin, la dame est à bout de force et de courage; il faut qu'elle sache à tout prix où est aujourd'hui la personne que ce portrait lui rappelle. « Monsieur le curé, lui dit-elle, quel est ce jeune officier dont je vois ici l'image? — C'est moi, madame. — N'avez-vous pas été en garnison à Brest, il y a trente ans environ? — Oui, madame, et cette ville est pour moi pleine de souvenirs; j'y étais en garnison lorsque j'eus le bonheur de faire baptiser une petite juive : elle était bien malade à mon départ; depuis, je ne sais ce qu'elle est devenue. Probablement est-elle aujourd'hui avec les anges. — Non, monsieur le curé, cette enfant est aujourd'hui près de vous et bien heureuse de vous revoir; je suis catholique; mes enfants ont reçu le baptême catholique, et je vous supplie de croire que jamais je n'oublierai mon bienfaiteur. » Inutile d'insister sur une pareille scène.

M. Bainvel recevait comme prêtre la récompense de la bonne action qu'il avait faite lorsqu'il portait encore les épaulettes de capitaine. Nous avons encore un fait à raconter, mais il trouvera sa place dans le cours de ce petit écrit.

M. Bainvel entra donc au grand séminaire de Versailles, sur les instances d'un député breton qui était intimement lié avec Monseigneur Charier de la Roche. Bientôt ses études théologiques furent terminées, et dix-huit mois après avoir quitté le régiment, il recevait le sacerdoce.

M. Bainvel fut d'abord envoyé comme vicaire à la cathédrale de Chartres [1], où pendant quelques mois il exerça le saint ministère; mais lorsque le diocèse de Chartres fut rétabli, le jeune prêtre eut à opter entre l'un ou l'autre. Son choix ne se fit pas longtemps attendre; il se décida pour le diocèse qui l'avait adopté à sa sortie du service. Il devint alors vicaire de Mantes; dans ce poste comme dans celui de Chartres, il s'attira les sympathies de tous, et M. l'abbé Marais, le vénérable curé de Meudon qui fut autrefois son collègue, n'a jamais cessé de lui témoigner la plus profonde estime et l'amitié la plus sincère. Souvent nous l'avons entendu, ce vieillard octogénaire, parler du curé de Sèvres dans des termes qui prouvent combien grande était son affection pour lui.

Cependant, la santé de M. Bainvel était un peu compromise; il demanda lui-même quelques instants

[1] Le diocèse de Chartres était alors annexé au diocèse de Versailles.

de repos; on dut par conséquent lui confier une paroisse tranquille; celle d'Authouillet lui fut offerte, et il l'accepta. Son séjour dans ce village ne fut pas infructueux; il s'acquitta des devoirs de sa charge avec un soin jaloux, et travailla de toutes ses forces à la sanctification des âmes et au bonheur de tous.

Aussi, lorsqu'en 1868 il désira revoir une dernière fois sa chère petite paroisse d'Authouillet, les vieillards qui l'avaient connu venaient lui serrer la main comme à un ami et à un père.

Avouons-le, quand un prêtre rencontre sur son passage de telles preuves d'affection, il doit être bien heureux, car il peut se rendre le consolant témoignage qu'il n'a fait que du bien autour de lui.

Nous l'avons dit, M. Bainvel n'était à Authouillet que provisoirement; sa santé était rétablie; il était donc aux ordres de son évêque. Monseigneur Borderies le nomma à la cure d'Orsay, qui n'était pas à cette époque ce qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire, cure titulaire de seconde classe. Le vénérable évêque de Versailles ne cessait d'avoir les yeux sur ce jeune prêtre; et s'il l'avait rapproché de lui, c'était pour lui donner, en temps favorable, des preuves non équivoques de la confiance qu'il lui avait inspirée. M. Bainvel était donc curé d'Orsay, lorsqu'un soir il entend le bruit d'une voiture paraissant s'arrêter à la porte du presbytère. Il se demande quelle peut être la personne qui vient ainsi le visiter à la nuit tombante. Il se met à la fenêtre, et quel n'est pas son étonnement lorsqu'il aperçoit son évêque! Il descend rapidement de sa chambre, fait entrer le prélat, et lui demande la

cause de son voyage à cette heure si avancée de la soirée. Monseigneur lui répond qu'il est venu pour quelques instants lui demander l'hospitalité. Heureux de cette visite si inattendue, M. l'abbé Bainvel fait tous ses efforts pour recevoir de son mieux son digne et vénérable évêque. Mais Sa Grandeur ne disait pas encore son dernier mot, elle attendait la fin du repas. Alors Monseigneur déclare à M. le curé d'Orsay qu'il vient de le désigner pour occuper un poste plus en évidence que celui qu'il occupe[1]. M. Bainvel, touché d'un pareil procédé, remercie son évêque de la bienveillance et de la sollicitude qu'il vient de lui témoigner; « Mais, ajoute-t-il, je suis obligé de supplier Votre Grandeur de me laisser encore dans cette paroisse; d'ailleurs voyez vous-même, Monseigneur? » Et alors il conjure le vénérable prélat de monter jusque dans la chambre de son père. Or, cet homme était paralysé de tous ses membres; son intelligence autrefois si belle s'était affreusement obscurcie, mais de temps en temps elle reprenait encore quelque éclat. Quand il se voit en face d'un prince de l'Église, le malheureux vieillard semble dominer le mal qui le ronge et fait à Mgr Borderies le plus touchant tableau de la bonté de son fils. M. l'abbé Bainvel avait laissé son évêque seul avec le pauvre malade; quelques instants après Mgr Borderies revint auprès de M. le curé d'Orsay, et lui serrant la main : « Mon ami, lui dit-il, vous êtes un bon fils : restez ici; je comprends qu'un déplacement ne pourrait aujourd'hui que hâter

[1] La cure de Meulan.

la mort de votre père; mais je ne vous oublierai pas. » En effet, quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis cette scène touchante, que M. l'abbé Bainvel recevait de l'Évêché un avis d'après lequel sa paroisse était érigée en cure de seconde classe. C'était la récompense de son dévouement filial.

Cependant Monseigneur l'évêque de Versailles pensait toujours à ce prêtre qui lui inspirait tant de sympathie, lorsqu'une maladie mortelle vint l'arrêter au milieu des laborieux travaux de son épiscopat. Pour le sauver, la science fit appel à toutes ses ressources et à toutes ses lumières; mais ce fut en vain : le mal faisait tous les jours des progrès si alarmants et si rapides, que l'illustre malade, entrevoyant une mort prochaine, demanda à recevoir les derniers sacrements de l'Église. Lorsqu'il eut reçu son Dieu et qu'il fut resté quelques instants dans un religieux silence, il fit appeler son secrétaire et le pria d'envoyer chercher à la hâte M. le curé d'Orsay; cet ordre s'exécuta à la lettre, et bientôt M. l'abbé Bainvel fut dans la chambre de l'illustre malade : il était quatre heures du matin. Monseigneur était dans un état d'épuisement complet. M. le curé s'approcha respectueusement de son évêque et en recueillit ces paroles qu'il n'oublia jamais : « Monsieur le curé, je vais mourir; mais avant de paraître devant Dieu, j'ai un service à vous demander : il faut que vous alliez à Sèvres; c'est une paroisse qui ne me donne aucune espèce de consolation : je vous la confie. » M. Bainvel s'inclina. Il s'agissait d'aller au feu.

La paroisse de Sèvres est aujourd'hui une paroisse

qui ne le cède à nulle autre en religion et en piété. Ceux qui en parlent autrement ne la connaissent pas, et pour ne le dire qu'en passant, Sèvres vaut mille fois mieux que la réputation qu'on lui fait.

Mais à l'époque dont nous parlons, c'est-à-dire au sortir de la révolution de 1830, révolution impie entre toutes, cette paroisse était pour le cœur d'un évêque la source de profondes inquiétudes et de craintes qui n'étaient pas sans fondement. M. l'abbé Ravanier venait de mourir, victime du fléau qui ravageait alors une partie de la France, victime surtout des chagrins dont l'avait abreuvé un conseil de fabrique composé d'hommes honorables sans doute, mais sans religion et sans foi [1]. L'église était perpétuellement déserte, et Dieu ne comptait dans ce centre de population que quelques rares adorateurs. Évidemment un poste de ce genre exigeait un pasteur fortement trempé, un prêtre décidé à lutter jusqu'à la fin et à dévorer en

[1] M. l'abbé Ravanier a laissé dans la ville de Sèvres un excellent souvenir de son bon cœur et de sa charité. En 1830 ou 1831, le conseil de fabrique somma M. le curé de rendre compte des fonds qu'on lui avait laissés jusque-là, et comme à dessein, la liberté de régir à son gré. M. Ravanier, dont personne n'a jamais suspecté la bonne foi et la loyauté, établit en effet des comptes. Pour les justifier, on demanda des quittances; les quittances ne purent pas être produites; et le digne prêtre fut obligé de débourser une somme considérable, qui servit..... à l'équipement des gardes nationaux!!! Ce récit, je le tiens de la bouche même de M. l'abbé Bainvel, successeur de M. Ravanier, et, pour moi, sa parole en vaut bien d'autres. Je ne discute pas ce procédé, je le signale simplement à l'opinion publique qui jugera.

A. D.

silence les plus sanglantes épreuves. M. Bainvel v donc à Sèvres; mais autour de lui nulle espèce consolation; c'était la conséquence du mouvem politique et des idées absurdes que l'on cherchai infiltrer dans les masses. Aussi pendant quinze M. Bainvel n'a-t-il eu que Dieu seul pour confident ses peines, et pendant quinze ans s'est-il demar pourquoi la Providence persistait à faire peser sur tête de si accablantes douleurs. Cependant il ne décourageait pas, et pour venir à bout du mal q rongeait sa paroisse, il demandait à son évêque d conseils qu'il exécutait à la lettre; mais un jour santé ne fut plus à la hauteur de son énergie; il f atteint d'un rhumatisme articulaire qui ne lui laiss de repos ni le jour ni la nuit. Les médecins fure appelés; mais après avoir examiné la gravité du ma ils se virent forcés d'avouer que ce mal était sans remè puisque le cœur était sérieusement menacé. M. Bai vel reçut les derniers sacrements avec le courage plus intrépide et le plus grand sang-froid. Cette cér monie touchante avait lieu à dix heures du soir.

Dans la même nuit la maladie parut se ralenti le malade se trouva considérablement soulagé, et l lendemain les médecins attestèrent qu'en effet le da ger était conjuré, et que leurs sinistres prévisions n se réaliseraient point. Grâce à son tempérament d fer, M. Bainvel surmonta cette épreuve; et quelque mois après il allait reprendre de nouvelles forces sou un climat plus doux, auprès d'un ami qu'il a fait tou jours le confident de ses douleurs et de ses tristesses Mgr Thibaut, évêque de Montpellier. Un ecclésias-

tique du diocèse de Versailles fut chargé de diriger la paroisse de Sèvres pendant l'absence de M. le curé Bainvel. Mais l'esprit du mal, toujours si fécond en ressources lorsqu'il s'agit d'entraver le bien, avait suscité à cette époque un certain abbé Chatel. Ce prêtre dévoyé, foulant aux pieds le bon sens et la foi, s'était mis à dogmatiser, et avait réussi à réunir autour de lui une foule d'ignorants et de cerveaux malades, et c'était là ce qu'il appelait pompeusement la petite Église ou l'Église française. Beaucoup de personnes se rappellent encore parfaitement cette institution éphémère comme tant d'autres, puisqu'elle reposait sur une erreur et une extravagance. L'abbé Chatel tenait des réunions dans certains quartiers de la capitale ; il avait aussi une espèce de temple à Boulogne-sur-Seine. Or, plusieurs habitants de Sèvres ne demandaient qu'une occasion de faire du scandale et de se déclarer pour la nouvelle Église, dont la morale n'était pas trop effrayante pour leur bonne volonté. Cette occasion se présenta bientôt : la première communion allait avoir lieu dans quelques semaines et M. Bainvel était absent; on pouvait donc se permettre d'afficher, vis-à-vis du prêtre chargé provisoirement de la paroisse, les prétentions les plus ridicules. Des enfants n'avaient jamais assisté à la messe, ils n'avaient jamais fréquenté le catéchisme; il fallait les admettre malgré tout au plus grand acte de la vie.

Que devait faire le prêtre? Évidemment il devait écarter les indignes, et les indignes étaient nombreux. Il ne recula pas. Il accomplit bravement son devoir. C'était le signal du scandale.

Les pères, et il faut bien le dire, quelques mèr
enfants ainsi écartés de la première commu
allèrent à Boulogne et s'entendirent avec le p
abbé Chatel, qui ne fut pas si difficile que le
catholique et leur accorda ce qu'une conscience
ment sacerdotale s'obstinait à refuser. On comp
que cette affaire, qui était douloureuse pour les sin
fidèles, devait faire saigner le cœur de M. l'a
Bainvel. A peine a-t-il reçu la lettre contenant c
tristes nouvelles qu'il prend congé de son illu
ami, se met en route sans consulter ses forces enc
bien chancelantes, et arrive à Sèvres quelques jo
après.

Naguère, le mal pouvait se répandre; mais aujou
d'hui le pasteur est là pour en arrêter les progrès.
se met aussitôt à l'œuvre; il appelle auprès de lui les a
teurs du scandale, leur reproche l'indignité de le
conduite, et leur déclare que désormais il ne les rega
dera plus comme appartenant à la véritable Église.
paraît que M. Bainvel parvint à toucher les coupables
puisque la plupart de ces pauvres enfants vinren
avec leurs parents solliciter la faveur de venir au ca
téchisme afin de pouvoir être admis plus tard à la
première communion de l'Église catholique. Or, pen-
dant que se déroulaient ces événements, M. le curé
de Sèvres ne cessait de correspondre avec son évêque;
et, de son côté, Mgr Blanquart de Bailleul l'encoura-
geait à tenir tête à l'orage et à combattre sans cesse
les bons combats du Seigneur. Voici la lettre que Sa
Grandeur lui écrivait, à la date du 28 septembre
1837. Elle mérite d'être citée en entier : « Je partage

« bien vivement votre peine, mon cher ami ; je déplore « l'aveuglement de tant d'âmes qui luttent si obstiné- « ment contre la main qui veut les sauver; mais il ne « faut pas perdre confiance; soutenez les bonnes dis- « positions de vos chrétiens : qui sait si les obstacles « ne deviendront pas entre les mains de la Provi- « dence des moyens? Prions, en attendant, le Dieu des « miséricordes, et crions-lui du plus haut de notre « tête : *Parce, Domine*.

« Je vous réitère l'expression de tous mes sentiments « les plus affectueux.

« L. M., évêque de Versailles. »

On le voit par ces quelques aperçus, la religion s'infiltrait peu à peu dans la paroisse de Sèvres; mais pour qu'elle y prît définitivement racine et qu'elle exerçât sur l'esprit de la population une sérieuse influence, il fallait que le doigt de Dieu s'y montrât d'une manière visible. La Providence ne tarda pas à faire naître l'occasion qui devait attirer à la foi pratique une multitude d'âmes déjà sollicitées par la grâce divine.

Tout le monde sait que sous la Restauration le Saint-Sacrement était porté en triomphe dans les rues de nos villes, au jour de la solennité de la Fête-Dieu : les autorités civiles et militaires s'honoraient de servir d'escorte à Notre-Seigneur Jésus-Christ, caché sous les espèces eucharistiques, tandis que le canon saluait de ses nobles éclats la marche pacifique du Roi des rois à travers les populations agenouillées sur son passage. Sous le gouvernement de Louis-Philippe,

cette solennité n'avait pas cessé d'exister, il est vrai, dans nos villes de province; mais dans les environs de la capitale, la prudence exigeait que l'on évitât toute démonstration religieuse; on craignait des scènes regrettables de la part des impies, et par conséquent la procession de la Fête-Dieu ne se faisait plus qu'à l'intérieur de nos églises. Et il fallait bien que les choses se fissent ainsi, puisqu'on inaugurait un règne de liberté!

La première pensée de M. Bainvel fut de rétablir, malgré tout, une solennité si touchante et si populaire. Comment s'y prendrait-il? Il n'en savait rien, car les difficultés ne manquaient pas autour de lui, et la bonne volonté des représentants de l'autorité civile était loin de correspondre parfaitement à la bonne volonté du pasteur. Enfin, après des réflexions sérieuses, M. Bainvel se résout à faire sortir la procession et à montrer Notre-Seigneur Jésus-Christ à un peuple qui s'obstinait à le méconnaître et à se tenir loin de lui. La Fête-Dieu allait se célébrer dans quelques semaines dans l'Église catholique, il fallait donc songer à prendre dès maintenant les précautions exigées par la prudence afin qu'une cérémonie si touchante se passât dans le calme le plus complet. M. Bainvel avertit le maire de sa résolution et le prie de vouloir bien donner les ordres nécessaires pour que le culte pût être protégé et respecté. Le maire, étonné de cette demande, répond à M. le curé qu'il ne s'opposera pas à ce que la procession sorte de l'église; « mais, ajoute-t-il, je vous déclare que je ne vous fournirai aucune escorte. Vous sortirez à vos risques et périls. » La ré-

ponse était catégorique : cependant il n'y avait pas à reculer, il fallait payer d'audace et mettre à exécution la fameuse maxime : *Audaces fortuna juvat.* A cette époque, il y avait, à la tête de la brigade de gendarmerie de Sèvres, un excellent sous-officier qui avait autrefois servi sous les ordres de M. Bainvel et s'efforçait de lui donner en toute circonstance des marques non équivoques de son respect et de son affection. C'est à lui que M. le curé va confier son chagrin et son inquiétude. D'abord, il lui fait part de la démarche infructueuse qu'il vient de faire auprès de l'autorité municipale, et finit par lui dire qu'il compte sur son dévouement pour réaliser son dessein. Le brave sous-officier accepte, et aussitôt il recherche les moyens de tirer d'embarras un prêtre pour lequel il professait la plus sincère estime. Le jour de la Fête-Dieu arrive : presque personne à l'église... Quelques enfants, quelque dames d'un certain âge, deux chantres, deux enfants de chœur, devaient former le cortége du Saint-Sacrement. La procession, si toutefois on peut donner ce nom à une troupe de dix ou quinze personnes, la procession sort de l'église et s'engage sur le chemin que M. le curé avait particulièrement recommandé à la surveillance de la gendarmerie. Sur le passage du Saint-Sacrement, indifférence complète : les rues sont désertes et les maisons sans le moindre ornement. M. l'abbé Bainvel pleure à la vue de tant d'indifférence. Cependant le cortége arrive sans encombre jusqu'à l'église : personne n'avait proféré d'insulte, mais personne ne s'était agenouillé devant le prisonnier du tabernacle. On entre dans le lieu saint. Tout à coup

un homme se présente, c'est un jeune tambour de la garde nationale : il se porte effrontément devant le dais qui abrite le Saint-Sacrement et laisse tomber de ses lèvres le plus affreux blasphème. Les assistants sont dans la consternation et se regardent avec une sorte d'effroi; mais le brave militaire dont nous avons parlé se présente comme par enchantement, saisit l'insulteur et le conduit au cachot de la ville. Sans perdre de temps, il dresse un procès-verbal dans lequel il relate un si révoltant cynisme. Le maire veut intervenir; mais le maréchal des logis, fort de son droit et de sa conscience, lui déclare que cette affaire est en dehors de son autorité; qu'il y a eu scandale public, insulte directe à la religion, et qu'en conséquence son procès-verbal sera expédié à Versailles, « à moins, ajoute-t-il, que M. le curé ne vienne demander lui-même la grâce du coupable. »

Informé de ce qui vient de se passer et du résultat que peut avoir une pareille affaire, la famille du jeune homme se rend chez M. l'abbé Bainvel, se confond en excuses, et le supplie d'agir auprès du maréchal des logis pour arrêter un procès dont l'issue serait inévitablement une condamnation infamante. M. Bainvel, ne voulant pas qu'on pût l'accuser d'avoir mis dans cette poursuite la moindre aigreur personnelle, fit remettre le prisonnier en liberté, après lui avoir infligé toutefois une réprimande sévère. Le prêtre avait usé de miséricorde; Dieu allait montrer sa justice. Le dimanche dans l'octave du Très-Saint-Sacrement, et pendant que la procession avait lieu dans l'intérieur de l'église, une troupe de libertins jouaient dans un

cabaret de la ville, et parmi eux se trouvait le jeune homme qui, huit jours auparavant, avait proféré un épouvantable blasphème. Naturellement on parlait de religion et on n'en parlait que pour la salir et la dénigrer. Ce pauvre jeune homme, excité sans doute par le vin et le mauvais exemple, oublie la promesse qu'il avait faite à M. Bainvel d'être plus circonspect à l'avenir; il veut se mêler à la conversation et proférer de nouvelles insultes. Mais Dieu l'attendait là; car à peine a-t-il ouvert la bouche, qu'il se trouble, chancelle, tombe, et meurt frappé d'une apoplexie foudroyante. Ses funérailles eurent lieu le lendemain, et à l'attitude générale on vit bien que ce coup de la Providence allait produire les fruits les plus salutaires. Ce fait est maintenant connu de tout le monde catholique; nous le rapportons ici tel que M. Bainvel nous l'a raconté pendant l'occupation étrangère, et nous ne le citons que pour préciser le moment où la religion commença à acquérir une sérieuse influence dans la paroisse de Sèvres.

L'existence d'un prêtre dans le poste que lui a confié la Providence n'est pas sujette à des variations nombreuses; elle s'écoule ordinairement dans le calme de la prière et de l'étude, et voilà pourquoi sa vie n'est pas toujours facile à décrire. Sans doute, les douleurs ne l'épargnent pas; mais ces épreuves, il les dévore en silence; il les garde pour lui, ou plutôt il ne les laisse tomber que dans le cœur de son Dieu ou dans le sein d'un ami. Nous ne parlerons donc pas des peines intérieures dont M. Bainvel eut à souffrir : dans un écrit de ce genre, nous ne devons parler que

des chagrins que tout le monde peut comprendre e apprécier.

Déjà, nous l'avons vu en lutte avec l'esprit du mal déjà nous l'avons vu disputer pied à pied le terrair spirituel à l'ennemi de Dieu et de l'humanité tou entière; voyons-le maintenant aux prises avec des difficultés d'un autre genre.

Naguère, la religion était retenue captive au milieu d'une indifférence universelle; aujourd'hui, elle peut accentuer son allure; les âmes sont dociles à la voix du pasteur; l'église est fréquentée par de pieux fidèles; mais l'église est dans un état d'insalubrité dont il est impossible de se faire une idée. De toutes parts on voit, on sent une humidité qui pénètre; les murs de l'édifice sont dans le plus déplorable état; le sol lui-même n'est pas de niveau; en hiver, l'eau se montre partout, et des exhalaisons putrides marquent que ce lieu a servi autrefois de sépulture. Il faut évidemment remédier à un tel état de choses; mais la fabrique est dans un profond dénûment, et elle est bien loin d'être en mesure de faire face aux travaux exigés par les circonstances. M. l'abbé Bainvel fera appel à la commune, et suppliera le conseil municipal d'assainir autant que possible un édifice dont on affecte de se passer quelquefois, mais dans lequel on est bien obligé de revenir à certaines époques de la vie. Longtemps le conseil hésite, et si l'on accueille la demande de M. le curé, on ne s'empresse guère d'y faire droit ou d'y donner la moindre suite. Il faut toutefois en finir; et c'est ici que commencent les réclamations énergiques de M. l'abbé Bainvel au conseil de la commune.

Nous allons les faire connaître, car elles sont vraiment curieuses à tous les points de vue. L'église, avons-nous dit, était inhabitable, tout le monde le sait, on l'a répété souvent, et en voyant aujourd'hui la propreté irréprochable qui règne dans l'intérieur de cet édifice, construit sous le règne de Dagobert II, la génération actuelle ne peut pas se faire une idée de la misère qui le dévorait il y a trente ou quarante ans. Il fallait donc prendre les mesures nécessaires pour en assurer la restauration, car il était alors inutile de songer à autre chose.

M. Bainvel réunit autour de lui son conseil de fabrique et en exhorte les membres à adresser aux administrateurs de la ville de Sèvres un exposé des souffrances de l'église paroissiale. Ceci se passait en 1847. Une lettre est envoyée aussitôt au conseil municipal. Cette lettre est accueillie avec bonté, mais nous allons voir qu'elle dormira longtemps dans les cartons du secrétariat. Son sommeil fut en effet de quatre ans. M. Bainvel n'avait plus parlé depuis cette époque, il croyait qu'un jour ou l'autre les travaux commenceraient enfin. Il n'en fut rien, et les désordres matériels de l'église n'apparaissaient de jour en jour qu'avec plus d'évidence. Enfin, le 1er mai 1851, il adressa à M. le maire et à MM. les conseillers municipaux la lettre suivante. Nous la transcrivons avec la plus scrupuleuse exactitude. Peut-être cette pièce n'existe-t-elle plus dans les archives de la ville depuis les événements d'une guerre désastreuse. Quoi qu'il en soit, nous sommes heureux de mettre cette protestation, toute sacerdotale, sous les yeux du public.

« Monsieur le Maire,
» Messieurs les Conseillers,

« A l'occasion de votre réunion de mai, je vie de nouveau appeler votre attention et votre sollicitu sur l'église paroissiale de Sèvres.

» Dans sa séance du 15 avril 1847, le conseil fabrique vous adressait une réclamation sur les besoi de l'église et s'exprimait en ces termes :

« Il devient nécessaire de rouvrir, dans le plus br
» délai, l'ancienne porte qui existait sous le clocher
» afin de pouvoir donner de l'air à cette partie
» plus humide de l'édifice, et de combattre l'humidit
» incessante qui désole et ravage de plus en plus l'é
» glise paroissiale dans toutes ses parties. Le consei
» de fabrique, plein de confiance dans les vues éclai
» rées et bienveillantes du Conseil municipal, renou
» velle à l'administration communale l'instante prièr
» qu'on s'occupe enfin de rendre l'église moins insa
» lubre. Le conseil de fabrique pense qu'il y a là un
» question grave de santé, de moralité et de conve
» nance publique qui mérite toute l'attention et tout
» la sollicitude du conseil de la commune. Cette ré
» clamation fut accueillie et les travaux ordonnés
» mais rien n'a été fait. C'est l'histoire ancienne e
» moderne des votes concernant l'église paroissiale.
» Or, depuis cette époque, l'état de l'église n'a fait
» qu'empirer, et les dernières pluies viennent de ma-
» nifester une nouvelle cause de ruine et de dégrada-
» tion pour l'édifice : l'encombrement du côté du
» presbytère faisait obstacle à l'écoulement des eaux

» pluviales, et il en est résulté que le caveau qui est
» sous le chœur a été inondé.

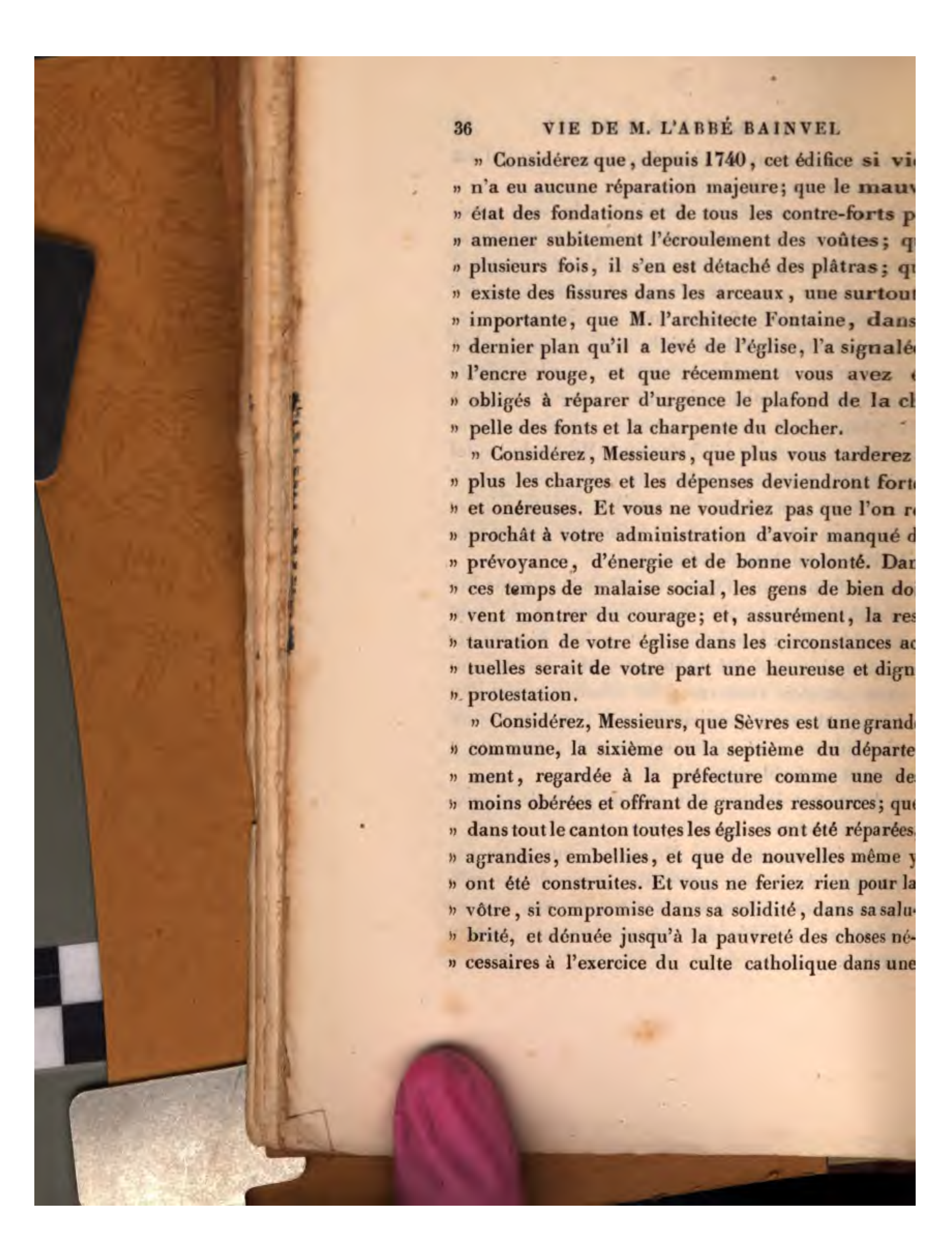
» Permettez-moi donc, Messieurs, de vous retracer en quelques lignes et avec toute la respectueuse » déférence que j'ai pour vos honorables personnes et » la confiance que vous m'inspirez, la situation actuelle de l'église, afin que vous puissiez apprécier.

» 1° A l'extérieur, du côté du midi, la façade n'est » plus qu'une ruine; les ouvertures, sous les voûtes, » sont béantes et laissent le plus désastreux passage à » la pluie et aux vents. A la vue de ces pierres croulantes, de ces murs délabrés, on se demande à quel » misérable culte est consacré un édifice condamné à » une ruine prochaine? De tous les côtés de l'église » les éperons et les contre-forts manquent par les fondations et tombent de vétusté;

« 2° A l'intérieur, l'église est dévorée par une humidité destructive de tout ornement et de tout » ameublement : le sol n'est plus qu'un détritus des » corps qui y ont été inhumés et des briques qui » l'ont autrefois recouvert; les exhalaisons qui s'en » échappent sont si pernicieuses que l'on n'y respire » plus qu'un air vicié et fétide: en toute saison, on y » ressent un froid sépulcral.

» A cet état de choses il faut *de prompts et puissants remèdes*.

» Considérez, en effet, Messieurs, que votre responsabilité est bien grave aux points de vue religieux, moral, administratif et hygiénique. Elle est » effrayante à l'idée des catastrophes qui peuvent » arriver.



» Considérez que, depuis 1740, cet édifice si vi
» n'a eu aucune réparation majeure; que le mauv
» état des fondations et de tous les contre-forts p
» amener subitement l'écroulement des voûtes; q
» plusieurs fois, il s'en est détaché des plâtras; qu
» existe des fissures dans les arceaux, une surtout
» importante, que M. l'architecte Fontaine, dans
» dernier plan qu'il a levé de l'église, l'a signalé
» l'encre rouge, et que récemment vous avez
» obligés à réparer d'urgence le plafond de la ch
» pelle des fonts et la charpente du clocher.

» Considérez, Messieurs, que plus vous tarderez
» plus les charges et les dépenses deviendront fort
» et onéreuses. Et vous ne voudriez pas que l'on re
» prochât à votre administration d'avoir manqué d
» prévoyance, d'énergie et de bonne volonté. Dan
» ces temps de malaise social, les gens de bien doi
» vent montrer du courage; et, assurément, la res
» tauration de votre église dans les circonstances ac
» tuelles serait de votre part une heureuse et digne
» protestation.

» Considérez, Messieurs, que Sèvres est une grande
» commune, la sixième ou la septième du départe
» ment, regardée à la préfecture comme une de
» moins obérées et offrant de grandes ressources; que
» dans tout le canton toutes les églises ont été réparées,
» agrandies, embellies, et que de nouvelles même y
» ont été construites. Et vous ne feriez rien pour la
» vôtre, si compromise dans sa solidité, dans sa salu-
» brité, et dénuée jusqu'à la pauvreté des choses né-
» cessaires à l'exercice du culte catholique dans une

» paroisse!!! Évidemment, vous ne pouvez pas laisser
» déchoir la commune, vous ne devez pas laisser
» soupçonner dans vos cœurs l'absence des sentiments
» chrétiens que vous avez et que vous devez mani-
» fester.

» Considérez, Messieurs, que vos femmes viennent
» souvent dans le temple accomplir leurs devoirs reli-
» gieux, au risque de compromettre leur santé, vous
» le savez bien; que vous condamnez vos enfants à ve-
» nir, pendant plusieurs années consécutives, recevoir
» l'éducation religieuse dans un lieu si malsain qu'au-
» cun de vous ne voudrait y loger ni son bœuf ni son
» âne.

» Considérez encore, Messieurs, les intérêts maté-
» riels de la commune. A cause de l'insalubrité de
« l'église, les Parisiens ne veulent plus habiter Sèvres
» pendant l'été, et les propriétés et le commerce en
» souffrent profondément; la fabrique voit tous les
» jours diminuer ses ressources, puisque beaucoup
» d'habitants préfèrent fréquenter les églises voisines,
» et que les personnes malades et valétudinaires sont
» obligées de s'abstenir par prudence et par précau-
» tion.

» Considérez, Messieurs, qu'il serait digne de vous,
» qui venez d'agrandir le cimetière, d'entreprendre
» la restauration de l'église. Ne reculez pas devant les
» difficultés, car il s'agit de voter d'urgence 30 ou
» 40,000 francs.

» On dit que, dans votre dernière séance, vous
» auriez alloué une somme considérable pour l'éta-
» blissement ou le rétablissement d'un sentier appelé

» *Chemin des Charbonniers.* Eh bien, Messieurs,
» main sur la conscience, dites-moi si, comme que
» tion d'utilité publique, d'intérêt général et comm
» mesure de sécurité, de dignité et de justice, l'assa
» nissement et la consolidation de l'église paroissia
» ne sont pas plus urgents et plus nécessaires? I
» question ainsi posée, pouvez-vous hésiter et ajou
» ner? Consultez le rapport de la commission d
» travaux de la ville de Sèvres, rapport daté du 4 f
» vrier 1834, et vous serez assurés que ce n'est p
» seulement d'aujourd'hui que vous avez été sollicit
» sur la question de votre église de suite et avant tou

» Je prie Monsieur le maire et Messieurs l
» conseillers municipaux, d'agréer, etc.

« Signé : BAINVEL, curé de Sèvres. »

Cette lettre, où se manifeste d'une manière franche et si énergique la douleur de M. l'abbé Bainvel, sera lue, nous l'espérons, avec un intérêt d'autan plus vif qu'elle est un magnifique plaidoyer en faveu de la restauration de l'église. Il semble qu'une pa reille protestation aurait dû triompher de toutes l résistances. Eh bien, il n'en fut pas ainsi. M. Bai vel parlait à un conseil municipal dont la majori était décidée à ne pas le comprendre. Le digne pa teur ne put que gémir en silence d'un état de chos qui blessait profondément son âme sacerdotale, ma il ne se découragea point. Dans toutes les circo stances, il éleva la voix pour se faire le fidèle écho d accents indignés jetés dans les airs par les pierr mêmes du sanctuaire.

Et puis, il l'avait dit : plus les réparations seront retardées et plus elles deviendront onéreuses, et sa parole se réalisa à la lettre. Chaque jour apportait avec lui une nouvelle cause de dégradation et de ruine, en sorte qu'après avoir pensé à une simple restauration il fallait penser à la construction d'une église nouvelle. Ce dessein, M. l'abbé Bainvel l'étudia longtemps dans le calme de sa pensée, et ce ne fut qu'après l'avoir étudié sous toutes ses faces qu'il en fit part à l'autorité municipale. Mais, comme toutes les choses qui tiennent au catholicisme, le projet de construire à Sèvres une église nouvelle et plus en rapport avec les besoins d'une population toujours croissante, rencontra des oppositions plus ou moins avouées. On ne se déclara franchement ni pour l'affirmative, ni pour la négative; on se plut à nager dans le vague, et, pour ne pas se compromettre à réaliser une action essentiellement chrétienne, on préféra garder le silence.

Dès lors, et pour un esprit observateur, il devenait évident que l'affaire en question devait s'attendre à des longueurs désespérantes qui finiraient par la paralyser complétement.

M. l'abbé Bainvel le prévoyait, mais il voulait avant tout mettre sa conscience et sa dignité à l'abri de toute attaque; et, pour démontrer qu'il ne voulait pas l'impossible, il établit des chiffres et donna quelques explications sur les ressources possibles du budget communal. Il paraît que ses réflexions ne furent pas du goût de tout le monde, puisque M. Bainvel se vit forcé de répondre et d'adresser de nouveau à M. le

maire de Sèvres, comme président du conseil municipal, la lettre suivante. Malgré sa longueur et ses points de ressemblance avec la première, nous ne craignons pas de la citer en entier; elle renferme des choses que l'on ne peut passer sous silence.

« Monsieur le Maire,

» Lorsque j'ai pris la liberté de vous soumettre
» quelques appréciations sur les ressources possibles
» du budget communal, je n'ai eu qu'un but, celui de
» *raviver* la question de l'église, question qui me pa-
» rait tombée dans l'oubli. (Lettre du 19 février 1858.)
» Je vous prie d'être bien convaincu que je n'ai
» pas eu l'intention de blesser ou de critiquer qui
» que ce soit, ni celle de vouloir m'immiscer dans
» l'administration financière de la commune.

» Là n'est pas ma mission.

» Mais personne ne pourrait me contester qu'en ap-
» pelant l'attention de l'administration sur la déplo-
» rable situation de l'église, je ne remplisse un devoir
» de ma charge.

» Je sais mieux que n'importe qui combien ce
» triste état de choses est préjudiciable et nuisible à
» l'honneur de la religion, à la dignité de cette ville
» et à la santé de nos chers et si nombreux enfants.

» J'ajouterai, et ceci est de notoriété publique, que
» l'insalubrité de l'église éloigne les étrangers de
» Sèvres, et devient ainsi une des causes de la pau-
» vreté et de la misère de la fabrique; d'autres pour-
» ront vous faire apprécier le tort qui en résulte pour
» la propriété et le commerce.

» Permettez-moi, Monsieur le maire, de vous sou-
» mettre une observation dans l'intérêt de la question.
» Je pense que la première chose serait de nommer
» une commission spéciale et permanente pour l'af-
» faire si grave de l'église : une fois autorisée par
» M. le Préfet, cette commission pourrait étudier et
» rechercher les voies et moyens et s'occuper de faire
» arriver le projet à bonne fin. Et maintenant, à un
» autre point de vue et comme en désespoir de cause,
» permettez-moi une dernière réflexion.

» Si, par impossible, il arrivait que nos honorables
» conseillers ne se sentissent pas la force et le courage de
» décider cette question vitale de construire une nou-
» velle église, ce serait encore mon devoir de réclamer
» une restauration immédiate de l'église actuelle. Pour
» ne pas assumer une immense responsabilité devant
» Dieu et devant les hommes, ceux qui sont chargés
» des intérêts de la commune devront entreprendre
» cette restauration dès aujourd'hui, à l'instant même.
» Ici, on ne saurait alléguer l'insuffisance des res-
» sources. Faudrait-il 40,000 francs pour cette restau-
» ration (le devis de M. Blondel en demande 80,000),
» n'avez-vous pas en réserve l'argent provenant de la
» vente des terrains, à M. Tamburini ?

» Veuillez agréer, etc.

» Signé : Bainvel, curé de Sèvres. »

Il est bien entendu que nous n'avons fait que donner dans ces dernières lignes un léger aperçu des débats soulevés par la question de l'église : nous aurions

pu nous étendre davantage sur cet intéressant sujet, mais un pareil récit nous éloignerait infailliblement du but que nous voulons atteindre. Ce que nous avons voulu prouver, c'est que M. l'abbé Bainvel s'est occupé sérieusement de la construction d'une église nouvelle. Sans doute il n'a pas réussi dans cette œuvre, malgré la protection que lui a constamment accordée Mgr l'évêque de Versailles, et la bienveillance toute particulière dont l'entourait le chef de l'État; mais ce qui était au-dessus de toute contestation, c'est qu'il a donné à cette affaire une impulsion énergique dont tous les cœurs chrétiens lui ont tenu et lui tiendront toujours compte.

Cependant les réparations demandées par M. le curé de Sèvres, dans ses lettres du 1er mai 1851 et du 19 février 1858, furent enfin entreprises : le sol fut nivelé et bitumé, et l'humidité se trouva ainsi un peu combattue. Mais là durent se borner les sacrifices. Aujourd'hui l'église de Sèvres est dans une situation que l'on ne saurait comparer à celle d'autrefois; mais quelle responsabilité n'ont pas dû assumer sur eux une fabrique déjà épuisée par des charges énormes et un pasteur plein de zèle!

Jusqu'ici nous n'avons parlé de M. Bainvel que pour dire son dévouement et ses déboires dans l'administration de la paroisse de Sèvres; nous pourrions maintenant le faire contempler sous un point de vue plus brillant.

Pour cela nous n'aurions qu'à compulser les pièces parfois bien curieuses de sa volumineuse correspondance.

Et tout d'abord nous nous trouvons en présence d'un fait sur lequel on nous permettra de passer rapidement : nous craindrions, en lui donnant trop d'importance, de troubler dans son repos divin une âme qui fut toujours si humble. M. Bainvel avait environ quarante-cinq ans lorsqu'il fut proposé pour le siége de Luçon; on connaissait son mérite, et l'on pouvait compter que le curé de Sèvres apporterait dans l'administration d'un diocèse le dévouement qu'il avait toujours montré dans la direction d'une simple paroisse. Mais on avait compté sans l'opposition inconcevable d'un ministre dont le nom est bien connu du clergé. M. Bainvel ne vit dans ce contre-temps que la manifestation de la volonté divine à son égard. Il n'avait exprimé aucun désir; il n'éprouva aucun regret : il resta curé de Sèvres.

Quelques années plus tard, une nouvelle proposition lui fut adressée pour un autre siége. Il refusa. Il avait alors soixante ans. Il répondit que, se trouvant indigne d'un tel honneur et au-dessous d'une si redoutable charge, il ne demandait qu'à vivre et à mourir au milieu de son troupeau. Mais beaucoup de membres de l'épiscopat tinrent à lui témoigner leur affectueuse estime. Mgr Thibault, évêque de Montpellier, le nomma chanoine de sa cathédrale et vicaire général de son diocèse.

Nous avons lu la lettre par laquelle Sa Grandeur lui faisait part des titres qu'elle tenait à lui conférer. M. Bainvel en référa à son évêque, Mgr Blanquart de Bailleul, qui dans sa réponse lui faisait déjà pressentir que bientôt il serait heureux de le nommer cha-

noine honoraire de Versailles. Le 31 août 1841, Monseigneur exécutait sa promesse.

Plus tard, Mgr Dubreuil, évêque de Vannes, écrivait à M. Bainvel pour l'informer qu'il le nommait chanoine de sa cathédrale et son grand vicaire honoraire. Lorsqu'il fut appelé sur le siége archiépiscopal d'Avignon, l'illustre prélat se souvint encore de son ami de Sèvres et lui décerna, de la façon la plus charmante, deux titres nouveaux. M. Bainvel avait l'estime de son évêque; d'autres membres de l'épiscopat le regardaient comme un ami plein de dévouement; il n'avait donc plus rien à attendre du côté de la terre, et la mort, il pouvait la regarder avec le calme d'un homme, d'un prêtre qui a toujours accompli son devoir.

La mort ne tarda pas, en effet, à lui fermer les paupières.

La guerre de 1870 éclata. Quelques jours après, les journaux nous apprenaient un premier désastre qui devait, hélas! être suivi de désastres plus épouvantables encore. M. Bainvel les avait prévus, et nos dissensions politiques lui faisaient contempler, dans le lointain et avec une lucidité remarquable, les événements qui ont failli amener la ruine complète de notre pays.

Bientôt on dit que les armées allemandes marchent sur la capitale. Elles y marchaient en effet et avec une rapidité telle, que le 19 septembre, à sept heures du matin, les éclaireurs ennemis pénétraient à Sèvres, en attendant que des troupes nombreuses vinssent en prendre possession. Tous les habitants étaient dans

l'effroi; ce n'était de toutes parts que des enfants qui fuyaient, des femmes hors d'elles-mêmes, ne sachant où diriger leurs pas, des hommes effrayés de ce qui allait se produire et des soldats égarés se précipitant, sans le savoir, au milieu des troupes ennemies. Pendant ce temps, M. l'abbé Bainvel était sur le seuil de son presbytère et consolait tout le monde, lorsqu'une balle perdue vint effleurer ses vêtements et faillit lui donner la mort.

Il rentre chez lui, en proie aux émotions les plus douloureuses. Le danger, il ne le redoutait pas, car il le connaissait depuis longtemps; il ne redoutait qu'une chose, c'était de se voir contraint d'abandonner son presbytère et de s'en aller vers l'inconnu. Or, ses craintes ne furent pas vaines; quelques jours après, un officier allemand lui signifiait de quitter sa demeure et de transporter ailleurs ce qui pouvait lui être utile. L'ordre était formel; il fallait obéir; et c'est alors qu'il se décida à accepter l'hospitalité que lui offraient les religieuses dominicaines de Sèvres. Mais ce malheureux vieillard avait été obligé de rompre avec ses anciennes habitudes; aussi, à partir de cette époque, sa gaieté disparut; il n'avait plus de ces reparties brillantes qui avaient fait jusqu'ici le charme de ceux qui l'entouraient, et volontiers il se renfermait dans un silence qui était loin d'être de bon augure.

Enfin, la catastrophe que l'on redoutait comme une calamité publique arriva au moment où l'on s'y attendait le moins.

Le 14 décembre, M. l'abbé Bainvel se met à table vers midi pour prendre un modeste et léger repas. Il

ne se sentait alors aucun malaise et exprimait assez vivement le désir d'aller faire quelques visites, lorsque tout à coup il ordonne d'ouvrir les fenêtres, parce qu'il ne peut plus distinguer les objets qu'il a sous les yeux. Un jeune ecclésiastique[1] qui ne le quittait jamais, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident fâcheux, lui demande avec anxiété s'il se trouve indisposé et s'il a besoin de quelque secours. M. le curé veut répondre; mais il ne laisse tomber de ses lèvres que des sons inarticulés, et bientôt il s'affaisse sur son siége, sans aucune espèce de mouvement. D'abord on le croit mort : mais, le premier instant de surprise passé, on constate qu'il respire encore : on lui prend la main; mais cette main est sans chaleur et se prête avec une facilité désespérante au mouvement qu'on lui imprime. C'en est fait, M. Bainvel vient d'être la victime d'une attaque de paralysie.

Autrefois, dans ses causeries intimes, il nous avait dit souvent qu'il suppliait la Providence de ne pas permettre qu'il devînt paralytique : sa prière n'était pas exaucée; mais Dieu se proposait d'abréger ses souffrances. Un ami de trente ans, M. le docteur Lesseré, prévenu de l'accident qui vient de se produire presque à ses côtés, accourt auprès du vénérable malade : il le touche, il le palpe, il imprime à ses membres des mouvements divers, et finit par déclarer que M. Bainvel est paralysé d'un côté. On nous fait avertir immédiatement, et, sans tarder, nous nous rendons

[1] M. l'abbé Meakes, aujourd'hui prêtre du diocèse de Meaux et vicaire de Lagny.

auprès de lui. En ce moment, il venait de recouvrer l'usage de ses facultés mentales. Cependant la nouvelle de l'accident dont M. Bainvel vient d'être victime, se répand dans le pays avec la rapidité de l'éclair; tout le monde est dans la consternation; la douleur est peinte sur tous les visages, et le couvent est aussitôt assiégé par une foule de personnes de tout âge et de toute condition. On veut avoir heure par heure, minute par minute, des nouvelles du pauvre malade; de toutes parts on se présente pour le soigner et le veiller pendant la nuit.

Plusieurs jours se passent dans des inquiétudes inexprimables, car on sait que l'on est, peut-être, à la veille d'une catastrophe, et, toutefois, on ne désespère pas encore de sauver le vénérable malade. Sans doute, aucune puissance humaine ne pourra lui rendre jamais l'usage de ses membres; mais, enfin, s'il ne surgit pas de complications nouvelles, M. Bainvel vivra quelque temps encore. Hélas! cette espérance fut de courte durée.

Le 21 décembre, à six heures du matin, les forts et les remparts de la capitale ouvrent sur notre pauvre paroisse un feu épouvantable : quelques jours auparavant, un journal, que nous avions reçu de Paris, nous apprenait que l'opinion publique évaluait à 60,000 le nombre des soldats allemands en position à Sèvres; c'était là évidemment une exagération dont nous devenions les victimes. Les projectiles français éclatent sur le sol de minute en minute : on eût dit une scène avant-coureur de la fin du monde. Le bombardement dura jusqu'à quatre heures du soir avec

une intensité toujours égale. Pendant ce temps, les personnes qui s'étaient dévouées à la garde de M. le curé se hâtent de le descendre dans une salle inférieure. En entendant le grondement du canon, M. Bainvel s'efforce de rassurer tous ceux qui l'entourent, et, pour parer à toutes les éventualités possibles, n'écoutant que l'ardeur de sa foi, il les fait agenouiller au pied de son lit et prononce sur eux les paroles de l'absolution. Au même instant, un projectile vient éclater dans une maison voisine et causer des désordres affreux dans une chambre contiguë à celle où, quelques minutes auparavant, se trouvait M. l'abbé Bainvel. C'était trop d'émotions pour un pauvre malade. La Providence venait de frapper le dernier coup; il fallait donc qu'il succombât. En effet, le lendemain de ce jour si plein d'alarmes, son état prit des caractères tout à fait désolants. La faiblesse s'accentua de plus en plus, et enfin l'agonie se présenta avec toutes ses horreurs et toutes ses épouvantes. Le vénérable prêtre conservait toujours sa lucidité d'esprit; il demanda lui-même à recevoir les derniers sacrements. Lorsque cette nouvelle eut transpiré, la plupart des personnes notables de Sèvres se rendirent au couvent, afin de recueillir les suprêmes paroles de leur bien-aimé pasteur, et en quelques instants la chambre du malade devint trop étroite pour contenir tous les assistants. Bientôt apparurent le clergé et les religieuses, escortant le Dieu qui vient à nous lorsque le mal nous accable. A peine le Saint-Sacrement eut-il été placé sur une petite table, ornée avec le plus grand soin, que M. l'abbé Bainvel prononça ces paroles, qui

émurent profondément l'assistance : « Seigneur, je crois que vous êtes réellement présent dans le Saint-Sacrement de l'autel. » Alors, il parut se recueillir, mais il avait encore quelque chose à dire; malgré les douleurs les plus aiguës et une extrême faiblesse, il tenait à faire publiquement une dernière profession de foi capable de produire sur ses ouailles une impression salutaire : « Je crois à l'infaillibilité du Pape..... d'ailleurs, c'est rationnel. » Telles furent ses dernières paroles; son Dieu, il le reçut avec la plus ardente charité et la foi la plus inébranlable; nous pouvions donc nous écrier en son propre nom : *Nunc dimittis servum tuum, Domine;* Seigneur, vous pouvez maintenant laisser partir en paix l'âme de votre serviteur.

Le 1er janvier 1871, M. l'abbé Bainvel reçut la visite de M. le maire, de MM. les conseillers municipaux et des membres des ambulances. Et ici, nous nous reprocherions de ne pas exprimer à ces messieurs notre vive reconnaissance, car en rendant hommage au pasteur, ils l'ont en même temps rendu à la religion, dont il était le digne et vénéré ministre. Le lendemain, le mal empira, et le 3 janvier, à une heure de l'après-midi, M. Bainvel rendait sa belle âme à Dieu. Il mourait, comme mouraient autrefois les Pères de l'Église, en confessant sa foi et en bénissant son troupeau. Ses funérailles furent fixées au 5 janvier. La messe fut célébrée par M. l'abbé Metcaf, ancien vicaire et ami de M. l'abbé Bainvel, au milieu d'une foule de paroissiens en larmes. M. l'abbé Bainvel avait toujours manifesté le désir d'être inhumé au pied de la croix qui s'élève au milieu du cimetière de Sèvres. Ce désir ne

put être réalisé, car ce jour-là le canon tonnait d'une manière formidable et les projectiles venaient éclater jusque dans le champ du repos. Il fallut donc lui choisir un autre lieu de sépulture, et c'est alors que les dames dominicaines nous offrirent une chapelle de leur église. C'est dans cette chapelle que M. l'abbé Bainvel repose encore aujourd'hui, en attendant que soit résolue la question du cimetière.

Et maintenant que la terre recouvre les cendres de l'estimable prêtre dont nous retraçons à grands traits l'existence, déposons sur sa tombe une dernière fleur, c'est-à-dire, racontons un dernier trait qui grave à jamais son souvenir dans toutes les âmes et dans tous les cœurs.

Vers l'année 1845, M. l'abbé Bainvel désira faire un voyage en Bretagne, pour y revoir ses amis et les lieux qui lui rappelaient le souvenir de son enfance. Il alla donc passer quelques jours à Vannes, sa ville natale, et de là il se rendit à Brest. Un matin, comme il sortait de l'église Saint-Louis où il venait de célébrer la sainte messe, il se dirigeait tout pensif vers l'hôtel qu'il habitait, lorsque, levant les yeux, il aperçut au loin un monument dont l'aspect le fit tressaillir. Il se dirige donc de ce côté. Or, ce monument n'était autre que le conseil de guerre. Il s'adresse alors à un brave sous-officier qui en gardait l'entrée, et lui demande s'il ne pourrait pas visiter la salle des séances. Le militaire lui répond qu'il est à ses ordres, mais qu'il doit tout d'abord l'avertir que l'ameublement d'un conseil de guerre n'a vraiment rien de bien curieux.

« C'est égal », répond M. Bainvel, « je voudrais bien réaliser mon désir. » Le sous-officier se met aussitôt à précéder le voyageur. On arrive dans la salle des séances. M. le curé de Sèvres regarde autour de lui et des larmes viennent mouiller ses paupières. Étonné, le brave militaire lui demande ce qui peut l'émouvoir de la sorte. « Ah ! mon cher ami, ce lieu me rappelle un souvenir bien touchant, car j'ai moi-même paru autrefois dans cette enceinte.

— Comment, Monsieur le curé, vous, dans cette salle, au conseil de guerre !

— Oui, mon ami, et il ne faut pas que cela vous étonne ; car il y a vingt-cinq ans, j'étais capitaine de voltigeurs. »

Alors, M. l'abbé Bainvel raconte à son interlocuteur le trait que nous allons faire connaître en quelques lignes.

Pendant que M. Bainvel était en garnison à Brest, il avait dans sa compagnie un jeune soldat plein de religion et de piété : ses chefs le regardaient comme un sujet excellent sous tous les rapports, et ses camarades l'avaient en profonde estime.

Un soir, ce jeune homme est placé en faction à l'une des extrémités de la ville ; lorsque vint le moment de le remplacer par un autre militaire, il avait disparu en laissant son fusil appuyé contre un mur. Le chef du poste, averti de cet accident, se transporte sur les lieux et ordonne de faire des recherches à une certaine distance ; mais tout est inutile. Immédiatement, on court avertir le capitaine : celui-ci se lève à la hâte, se rend au poste indiqué et trouve tous les

soldats dans la plus profonde inquiétude. De nouveau, il fait rechercher le malheureux jeune homme; on ne le trouve nulle part. Alors le chagrin s'empare de M. Bainvel, qui déjà prévoit pour le déserteur une horrible catastrophe. D'après les règlements militaires, il doit faire son rapport : pour le rédiger, il veut attendre jusqu'à la dernière minute réglementaire. Minuit sonne, et le rapport est envoyé au colonel pour être de là expédié à la place. Des ordres sont donnés à la gendarmerie, et trois jours après, le pauvre militaire est arrêté et conduit à la prison de Brest. Pas une parole déplacée ne sortit de sa bouche; mais il était triste, abattu, et tellement plongé dans le désespoir, que lorsqu'on lui demandait s'il voulait prendre un défenseur, il se contentait de répondre : Je n'ai besoin de personne, je veux mourir.

Plusieurs fois on revient à la charge et toujours on obtient la même réponse : Je n'ai pas besoin de défenseur, je veux mourir. Enfin, un officier du régiment obtient l'autorisation de voir le prisonnier; il l'encourage et le supplie de se choisir un défenseur. Eh bien! répond alors le malheureux jeune homme, je le veux bien; mais je demande que mon défenseur ne soit autre que mon capitaine. Informé de cette résolution, M. Bainvel se met en devoir d'obtenir l'autorisation nécessaire pour l'accomplissement d'une pareille mission. Cependant le jour de l'audience arrive : on amène l'accusé, toujours abattu, toujours sous l'influence d'une nostalgie mortelle. Après la lecture de l'acte d'accusation et les conclusions du commissaire du gouvernement, M. Bainvel se lève et prend la parole. Il

parle de la conduite irréprochable de ce jeune homme; il le représente montant la garde au milieu de la nuit; il est seul et aux prises avec les plus tristes souvenirs. Il pense à son père mort depuis quelques mois; il pense à sa pauvre mère malade; il pense à ses trois jeunes frères, à ses deux jeunes sœurs bientôt réduits à la plus profonde misère et lui sous les drapeaux!

« Messieurs, s'écrie alors l'énergique et charitable capitaine, la conduite de ce malheureux jeune homme, vous ne pouvez pas l'excuser, mais vous devez la comprendre : vous êtes hommes, vous êtes soldats. L'âme de cet enfant a été saturée d'amertume, et les sentiments qui l'ont fait agir sont assez nobles pour que tous les fronts s'inclinent devant eux, et vous l'acquitterez. »

Le pauvre jeune homme fut en effet acquitté, mais la nostalgie ne l'épargna pas; il mourut quelques mois après, avec toute la piété qui avait toujours inspiré sa conduite.

Voilà ce que nous avions à dire sur M. Bainvel, et assurément on nous tiendra compte d'avoir mis à découvert une existence remplie de tant d'actions vertueuses. Dieu l'en aura sans doute récompensé en l'appelant dans sa gloire. Pour nous, ne cessons jamais de méditer sur de pareils exemples; et, si nous ne sommes pas appelés à les imiter un jour, ne leur refusons pas toute l'admiration qu'ils méritent.

Nous avons encore quelques mots à ajouter.

M. l'âbbé Bainvel n'a pas été seulement un héroïque soldat et un prêtre dévoué corps et âme à la cause du

sanctuaire, il est, de plus, un écrivain plein de charme et de distinction. Nous rééditons son livre, le public jugera. Mais nous avons la ferme confiance que notre opinion ne sera pas trouvée en défaut. D'ailleurs, nous avons pour nous le jugement éprouvé des hommes qui ont acquis dans le monde des lettres une réputation incontestable et incontestée. M. Crétineau-Joly, l'illustre historien de la *Vendée militaire*, était mieux placé que tout autre pour juger un ouvrage de ce genre, et nous savons combien est honorable pour l'écrit de M. Bainvel le jugement qu'il en a porté.

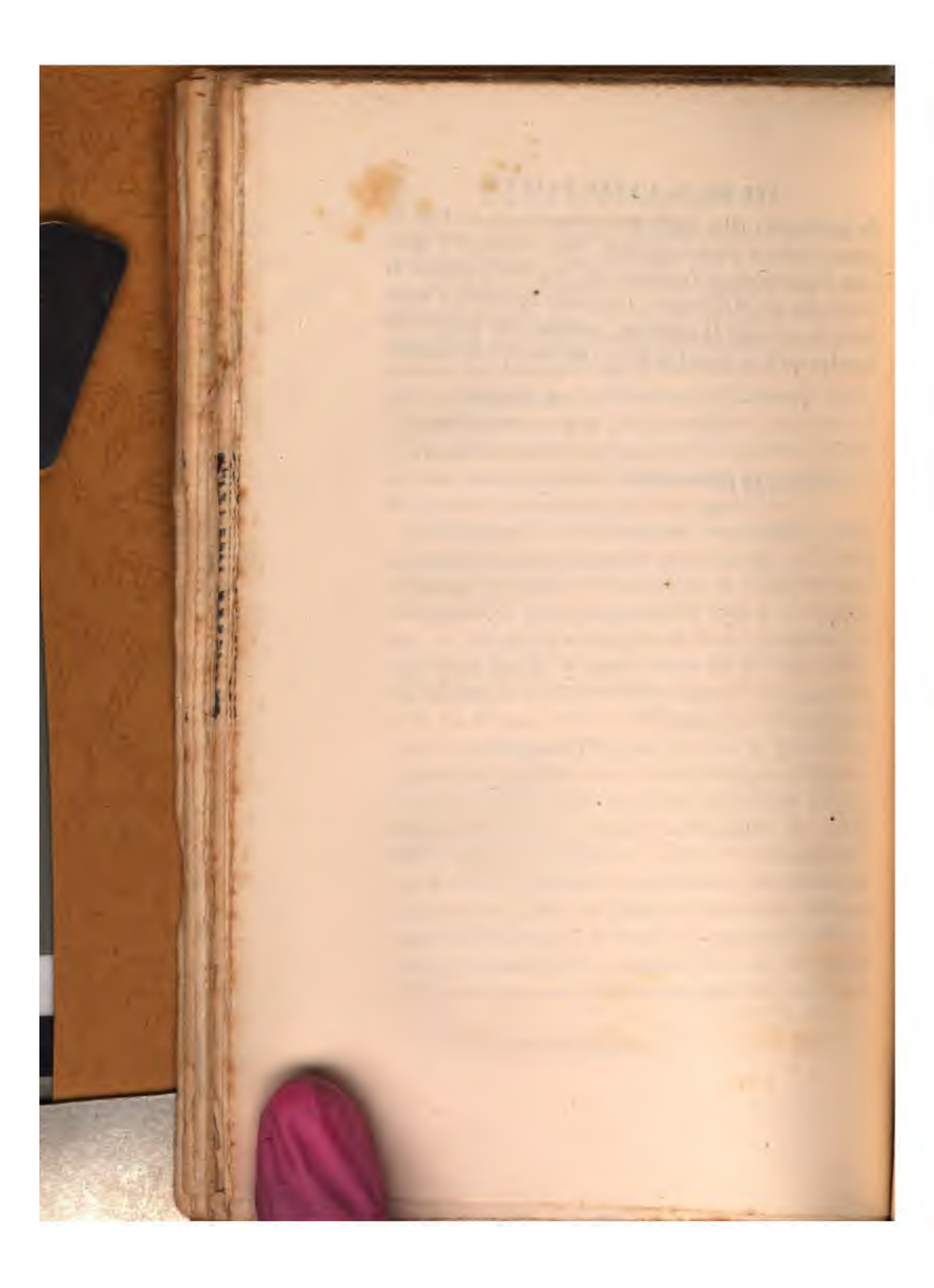
M. Hippolyte Violeau (lettre du 1er août 1853[1]) avait lu une partie de ce charmant petit ouvrage, et il écrit à l'auteur une lettre de félicitation. M. l'abbé Bainvel lui répond en lui annonçant qu'il tient à sa disposition un des derniers exemplaires de ses *Souvenirs*, et c'est alors que M. Violeau (lettre du 12 août 1853) lui adresse la lettre que l'on trouvera à la page 58, n° 2. Le 1er mars 1847, M. Billault, qui fut plus tard ministre d'État sous l'Empire, félicite M. Bainvel au sujet de son opuscule. Ses anciens compagnons d'armes n'ont pas voulu rester en arrière, et les chefs les plus illustres de l'armée royale de Bretagne, en 1815, MM. Joseph Cadoudal et de Coislin, lui témoignèrent par des lettres que nous avons sous les yeux le charme qu'ils avaient goûté en lisant un écrit où se révèlent tout à la fois l'esprit, le cœur, le jugement, la délicatesse et le courage d'un véritable écrivain. Ces pages ravissantes, que nous rééditons aujourd'hui, n'ont rien

[1] Voir à la fin de ces aperçus.

de politique; elles renferment simplement un trait de notre histoire contemporaine. Sans doute on y aperçoit distinctement l'opinion qui toujours a inspiré la conduite de M. Bainvel; mais cette opinion, il avait bien le droit de la produire, puisque c'est pour la défendre qu'il a risqué sa vie sur les champs de bataille.

A. DOLLA,
Premier vicaire de Sèvres.

Sèvres, 10 janvier 1874.



PIÈCES

TIRÉES DE LA CORRESPONDANCE

DE M. L'ABBÉ BAINVEL.

N° 1.

« MONSIEUR LE CURÉ,

» Au retour d'un voyage dans le Morbihan, entrepris pour visiter cette partie de la Bretagne que je connaissais beaucoup moins que mon Finistère et les Côtes-du-Nord, j'ai lu par hasard, dans quelques vieux numéros sans suite d'un journal de province, des fragments de vos charmants *Souvenirs d'un Écolier*. En même temps, l'ouvrage si intéressant de M. Rio me tombait entre les mains, et je ne saurais vous exprimer avec quelle émotion j'ai fait cette double lecture, dont l'une, malheureusement, ne m'offrait que quelques lambeaux détachés. Comme Breton, comme écrivain catholique, quoique bien obscur, j'ai pensé que je pouvais m'adresser directement à vous pour savoir s'il y aurait quelque moyen de se procurer en entier un récit dont les courts extraits que j'en ai lus m'ont donné de si douces jouissances. Mes libraires, MM. Sagnier et Bray, de Paris, sont chargés de vous faire parvenir quelques-uns de mes ouvrages. Veuillez en agréer l'hommage respectueux, et j'oserais dire affec-

tueux en même temps, car il est impossible de ne pas aimer de tout son cœur l'homme qui a été pour quelque chose dans une action dont le souvenir glorieux est bien certainement une des pages les plus nobles et les plus pures de notre chère Bretagne.

» Veuillez agréer, Monsieur le Curé, etc.

» Signé : Hippolyte VIOLEAU. »

Morlaix, 1er août 1853.

N° 2.

« MONSIEUR LE CURÉ,

» Je ne devrais pas accepter le sacrifice que vous voulez bien me faire du dernier exemplaire des *Souvenirs d'un Écolier*. Mais un tel présent venant de vous est si précieux pour moi, que je n'ai pas le courage de refuser ce qui me donne tant de bonheur. Je reçois donc avec une reconnaissance profonde ce petit livre que mes libraires trouveront moyen de me faire passer à Morlaix. Recommandez-le-leur, je vous prie, comme un livre auquel j'attache une très-grande valeur et qu'il serait impossible de remplacer aujourd'hui. Quant à la pensée de le réimprimer, je n'ai pas besoin de l'avoir lu tout entier pour être persuadé qu'un récit aussi glorieux et aussi touchant ne saurait avoir trop de publicité... Si vous vous décidez, veuillez vous rappeler que ma plume est à votre disposition

pour annoncer votre ouvrage en Bretagne, soit dans le *Journal de Rennes*, soit dans l'*Océan* de Brest, soit dans la *Foi bretonne* de Saint-Brieuc. Quoi qu'il en soit, je ne puis m'empêcher d'envier au capitaine Bainvel, qui depuis a choisi, comme Marie, *la meilleure part,* des souvenirs de première jeunesse, et je lui répète que je regarde comme une faveur toute particulière de la Providence d'en tenir le récit de sa main.

» Veuillez donc agréer, etc.

» Signé : Hippolyte VIOLEAU. »

Morlaix, 12 août 1853.

N° 3

LETTRE DE M. BILLAULT,

ANCIEN MINISTRE D'ÉTAT.

« MONSIEUR,

» Je vous remercie de votre aimable lettre et du petit livre qui l'accompagnait : je l'ai lu avec un double intérêt, d'abord parce qu'il vient de vous, puis parce qu'il me parle de notre bonne ville de Vannes et du collége où se sont faites les premières études de ma jeunesse. J'étais encore bien enfant lors de ces scènes de 1815, mais j'en ai gardé le souvenir, et l'épisode que vous en retracez m'a vivement touché. Je vous

suis bien reconnaissant d'avoir pensé à m'en envoyer un exemplaire, et je vous prie de vouloir bien, de nouveau, agréer l'assurance de tous mes sentiments de haute et profonde estime.

» Signé : BILLAULT. »

Paris, 1er mars 1847.

N° 4.

« MONSIEUR LE CURÉ,

» Je vous dois de vifs remercîments pour le charmant récit que vous avez bien voulu m'envoyer.....

» Vous ne devriez pas laisser sommeiller une plume qui sait répandre un intérêt si vrai sur ce qu'elle écrit.

» Vous avez réveillé en moi des souvenirs qui remontent bien loin; nos idées d'alors ont subi l'épreuve du temps, mais elles sont restées belles comme la jeunesse, qui n'en plaît pas moins pour avoir ses illusions, et qui n'en plaît peut-être que davantage [1]. .

. . . .

« Paris, 25 mars 1847. »

[1] Cette lettre émane d'un prêtre appartenant à une société religieuse : je ne puis pas en révéler le nom.

A. D.

N° 5.

LETTRE DE M. JOSEPH CADOUDAL.

« Mon cher Abbé,

» Je suis resté trop longtemps, il faut en convenir, pour vous accuser réception de l'écrit que vous m'avez adressé sur la part que prirent les écoliers du collége de Vannes dans la petite campagne de 1815. Plusieurs ont parlé de leur belle conduite à cette époque, entre autres M. Rio, qui les a chantés en poëte plutôt que comme historien. Je trouve que de tous vos devanciers vous avez été le mieux inspiré; on reconnaît à votre ouvrage que vous avez voulu être historien impartial. Après vous avoir lu, on peut se former une idée de cette campagne, et on est même obligé de dire : Il y était lui-même. . . . .
. . . .

» Signé : Joseph Cadoudal. »

N° 6.

LETTRE DE M. LE COMTE DE COISLIN.

« J'ai lu avec bien du plaisir, Monsieur le curé, vos intéressants *Souvenirs d'un Écolier :* ils m'ont reporté à des temps éloignés où j'ai été témoin à Muzil-

lac de la jeune et brillante valeur des écoliers de Vannes. Depuis, j'en ai parlé souvent avec admiration. Je logeais, dans ce moment, dans la maison où le brave et malheureux capitaine Nicolas avait un billet de logement : je le vis partir en courant pour se mettre à la tête de sa jeune compagnie ; sa mort me fit éprouver un vif chagrin, et je plaignis son frère de tout mon cœur. Le recteur de ma paroisse était aussi un des vôtres ; à mon retour en Bretagne, je lui donnerai à lire votre intéressant petit ouvrage. Je vous remercie, Monsieur le curé, d'avoir bien voulu penser à moi pour me l'envoyer ; recevez l'assurance de ma parfaite considération [1].

» Signé : DE COISLIN. »

Paris, 1er mars 1847.

[1] M. de Coislin avait complété l'armement de la Bretagne pour la cause du Roi, en organisant entre la Vilaine et la Loire une division qu'il a portée à plus de 2,000 hommes et qui s'augmentait rapidement. (Note extraite d'un écrit intitulé : *Précis de la campagne de 1815 par l'armée royale de Bretagne, commandée par le général de Sol de Grisole*, par M. le marquis de la Boessière.)

Ce manuscrit a été publié, en feuilleton, dans le *Journal des villes et campagnes*, dans le courant du mois de janvier 1847 :

Il a été, en outre, imprimé à cent exemplaires, chez Pillet, fils aîné, 7, rue des Grands-Augustins, à Paris.

Des exemplaires de cet opuscule ont été déposés en mars 1847 :

1° A la bibliothèque de la Chambre des députés : 2 exemplaires ;

2° A la bibliothèque de Sainte-Geneviève, à Paris ;

3° Dix exemplaires à la bibliothèque de la ville de Vannes ;

4° Un exemplaire à la bibliothèque de l'évêché, à Versailles ;

5° Un exemplaire à l'évêché de Vannes ;

6° Un exemplaire au grand Séminaire, à Vannes ;

7° Un exemplaire au petit séminaire de Sainte-Anne d'Auray.

Il a été mis en feuilleton, dans le journal *l'Opinion publique*, à la fin de 1850.



SOUVENIRS

D'UN

ÉCOLIER EN 1815

OU VINGT ANS APRÈS

CHAPITRE PREMIER.

LE COLLÉGE DE VANNES.

> O ma sainte patrie ! ô Bretagne adorée !
> Tes nobles fils errant de contrée en contrée,
> Quel que soit leur destin, te regrettent partout,
> Car l'autel de l'honneur chez toi reste debout.
>
> TURQUETY.

SOMMAIRE : La Bretagne peu connue. — César et la petite mer. — Le Morbihan. — Carnac et ses six mille dolmens. — Les cartes géographiques toutes noires. — Le petit coin de terre à part. — La ville de Vannes ; son antiquité. — Réunion de la Bretagne à la France. — Le collége de Vannes ; sa fondation ; son histoire jusqu'à nos jours.

L'année 1815 donnera à l'histoire de la France de longues et tristes pages ! La nation bouleversée par les discordes et la guerre civiles ; la perte d'une grande bataille ; une deuxième invasion par l'Europe

6.

coalisée; la patrie humiliée, amoindrie, dépouillée et livrée désarmée à des vainqueurs irrités ; un vieux roi remontant sur un trône à demi brisé; un empereur qui fut le maître du monde, enchaîné, pour mourir, sur un rocher lointain que battent les flots d'une mer implacable : que d'événements à retracer, que de grandes, que de terribles choses à raconter!

Pendant ce cataclysme politique dont la France fut le théâtre et la victime, au milieu de ces grandes catastrophes qui ont changé la face de l'Europe, il s'est passé des événements bien moins importants sans doute, mais qui, cependant, méritent de ne pas tomber dans l'oubli. Telle est l'insurrection du collége de Vannes, durant cette trop mémorable année de 1815.

La Bretagne, le littoral surtout de la Bretagne, sont encore comme un pays étranger pour un grand nombre de Français. On connaît à peine cette région dont l'origine se perd dans la nuit des temps; cette petite mer, *Mare Conclusum, Morbihan*, où César et la fortune de Rome durent soutenir tant de combats pour assurer au peuple-roi la domination des Gaules. Bien peu ont vu, dans les plaines de Carnac, ces six mille dolmens mystérieux et silencieux témoins d'une inexplicable antiquité, toujours debout, après avoir vu passer et disparaître des centaines de siècles.

Ce pays a été le théâtre des plus grandes luttes dans les temps les plus reculés, dans le moyen âge et pendant la grande révolution française.

Les nations belliqueuses qui habitent ces rivages indomptés ne respirent que la liberté et l'amour de

leur pays : elles ont des mœurs, des opinions, des croyances ignorées du grand nombre, et si ces populations bretonnes ne sont pas appréciées à leur valeur, c'est qu'elles ne sont pas connues.

Elles ne se sont attachées à un gouvernement qu'autant qu'elles en ont reçu des libertés!

Elles ont résisté au despotisme de Louis XIV, de Louis XV, de la Convention et de Napoléon, et n'ont défendu que Louis XVI, le restaurateur de la liberté, et Louis XVIII, l'auteur de la Charte.

On a vu longtemps des cartes géographiques qui représentaient le département du Morbihan tout *barbouillé* de noir; comme si la France se voyait forcée de couvrir d'un voile épais, de dérober aux yeux du monde entier cette sauvage contrée, foyer *d'ignorance, de fanatisme et de superstitions!* Il y a bien quelquefois des taches dans le soleil!

La révolution, qui essaye d'excuser le meurtre du plus vertueux et du plus libéral des rois, qui voudrait justifier les sacriléges, les spoliations, les massacres, les échafauds de 93, demeure implacable, quand il s'agit d'une population qui s'est cru avoir le droit de défendre sa religion, ses autels, ses rois et ses libertés.

Jules Janin a été plus juste envers le Morbihan, en disant que c'est *un petit coin de terre à part*. En effet, le département du Morbihan a mérité cet éloge. Il a été assez heureux, assez énergique, pour n'avoir pas vu flotter sur son sol les étendards étrangers en 1815. Pendant que les armées de l'Europe braquaient leurs canons sur les Tuileries, le nom de *Morbihan*, écrit

de distance en distance, sur de simples poteaux, signifiait aux vainqueurs qu'ils n'eussent pas à mettre le pied au delà de ces limites. Les étrangers victorieux ne les ont pas violées : ils ont su honorer et respecter un dévouement, un patriotisme que beaucoup appellent encore aujourd'hui révolte et trahison. Et ce petit coin de terre, *tout de noir habillé*, a pesé assez dans les traités de 1815, pour faire diminuer de 100 *millions* les charges imposées à la France, à la suite des désastres des Cent-Jours.

Ici une réflexion se présente tout naturellement à l'esprit. Si tous les départements eussent agi en 1815 comme le Morbihan, la France n'eût pas subi la honte et les malheurs d'une seconde invasion. L'empereur Napoléon se serait épargné la catastrophe de Waterloo, les désespoirs de Sainte-Hélène.

Cette injuste indifférence de l'opinion pour tout ce qui concerne cette contrée se manifeste sans cesse, et n'épargne pas même l'illustration et les gloires des cités bretonnes qui ont le plus de droit à l'impartialité et aux hommages de l'histoire.

Les écrivains de nos jours, en parlant de la ville de Vannes, chef-lieu du Morbihan, se hâtent de répéter avec dédain, et comme par pitié, que cette ville n'a que de vieilles maisons, des rues tortueuses, un port encombré; que la magnifique flèche de sa cathédrale, frappée de la foudre en 1824, a été refaite dans des conditions déplorables... et tout est dit! Serait-il donc généreux de jeter à une reine découronnée l'injurieux reproche de ne porter qu'un vieux manteau, que des vêtements usés? Il est vrai, Vannes n'est pas le siége

d'une cour royale, d'une division militaire; elle n'est ni la tête ni la queue d'un chemin de fer : mais est-il permis d'ignorer que cette ville a été une puissante république, alors même que Paris n'était rien; qu'elle était la maîtresse de l'Océan, alors que l'Angleterre n'était pas connue et était à peine habitée; qu'elle a vaincu des légions romaines; qu'elle n'a succombé sous les efforts de César qu'après la Gaule vaincue? Est-il juste de passer sous silence les mémorables pages des Commentaires qui racontent si éloquemment sa puissance, sa grandeur, son courage et sa chute?

Vannes redevint plus tard la capitale d'un royaume contemporain de celui de Clovis.

En 465, il s'y tint un concile, qui fut le premier de la Bretagne, et un des premiers même de toute la Gaule. Les métropoles de Lyon, d'Arles et de Narbonne seules avaient eu cet avantage. Les premiers états de la Bretagne furent convoqués à Vannes, par Louis le Débonnaire, en 818.

En 888, Alain III, dit le Grand, comte de Vannes, battit auprès de Questembert une armée de Normands, et il en fit un si grand carnage que, de quinze mille hommes, leur armée fut réduite à quatre cents.

En 1203, après le meurtre à jamais odieux du jeune Arthur, l'espoir de la Bretagne, par Jean Sans-terre, qu'on aurait dû surnommer encore Jean Sans-cœur, sans âme et sans honneur, ce fut à Vannes que se réunit cette célèbre et imposante assemblée, qui fit soulever la nation, comme un seul homme, pour venger son jeune souverain.

En 1343, les armes d'Édouard III, le vainqueur de Crécy, échouèrent devant les remparts de Vannes, dont le roi d'Angleterre leva le siége après avoir vu périr la fleur de ses guerriers, entre autres Robert d'Artois, qui avait le malheur de servir sous les bannières d'Angleterre.

En 1379, une assemblée générale de la nation, tenue à Vannes, souleva encore une fois toute la Bretagne pour résister à l'invasion dont elle était menacée par Charles V.

C'est aussi du port de Vannes que partit Henri de Lancastre (Henri IV d'Angleterre), en 1399, pour aller s'emparer de la couronne de Richard II.

Jeanne de France, fille de Charles VI, épouse de Jean VI, duc de Bretagne, mourut à Vannes le 27 septembre 1433.

C'est encore du port de Vannes que partit, en 1485, Henri VII d'Angleterre, pour aller reconquérir son royaume usurpé par Richard III, l'assassin des enfants d'Édouard.

En 1489, Anne de Bretagne, orpheline poursuivie par l'ambition de la France, sur le point d'être livrée par son infidèle tuteur, le maréchal de Rieux, chassée de Redon, trouva un asile à Vannes, que le maréchal de Rieux n'osa assiéger.

Pendant un siècle, cette ville a été le siége du Parlement, et c'est dans ses murs que fut décidée, en 1532, la réunion définitive de la Bretagne à la France: précieuse réunion, car désormais la France aùra de puissantes flottes pour la guerre et pour le commerce! Qu'on cesse donc de reprocher à une des plus antiques

et des plus illustres villes de l'Europe ses vieux édifices et ses sombres quartiers : il y a bien des villes qui donneraient leurs plus belles rues, leurs plus belles places, pour avoir une origine aussi glorieuse, une aussi majestueuse antiquité!

En 1717, les états généraux tenus à Vannes refusent les subsides. De là la conspiration avec Cellamare et la duchesse du Maine, cause de la mort de Pontkollec, Mont-Louis, Ducouëdic et Talhouet, le 26 mars 1720, à Nantes.

Le collége de Vannes, lui aussi, n'est pas d'hier. Il fut fondé en 1575, sous l'épiscopat de Louis de La Haie, quatre-vingt-quatrième évêque de Vannes, par René, seigneur d'Arradon, afin (est-il dit dans l'acte de fondation) *que la jeunesse bretonne ne soit plus obligée d'aller chercher au loin la science et la connaissance des lettres.*

Ce collége devint en peu d'années très-important, et les Pères de la Compagnie de Jésus en obtinrent la direction en 1631. Trente ans après, on jeta les fondements de cette belle église du collége, achevée en 1655, grâce à la pieuse générosité de Mademoiselle de Francheville, qui dota aussi la ville de plusieurs autres édifices religieux. Comment se fait-il que les restes mortels de cette femme, si bienfaisante et si charitable, ne trouvent pas, dans une ville où sa mémoire est encore bénie, une sépulture plus convenable que l'orangerie du Palais de justice?

Plus heureux, le célèbre Père Huby, mort à Vannes en 1693, repose dans les caveaux de l'église du collége qu'il édifia par sa science et ses vertus.

Après la suppression des Jésuites, qui avaient un noviciat dans cette maison, la direction du collége fut confiée à des prêtres séculiers. Sous le règne de Louis XVI, on y établit une école royale de marine qui a subsisté jusqu'à la Révolution.

Pendant les grandes guerres civiles qui ont agité la Bretagne, de 1792 à 1802, le collége, changé en Prytanée, fut presque anéanti. Cependant la suppression des couvents lui procura une bibliothèque composée de 10,000 volumes. Après le Concordat, il recouvra de suite sa première splendeur, et en peu de temps il compta de sept à huit cents élèves. Il eut à cette époque pour principal l'abbé Pasco, professeur de rhétorique avant la Révolution, mort curé de Saint-Patern de Vannes et vicaire général. C'était un homme supérieur par ses vertus et son éloquence. Son successeur fut M. Jéhanno, principal du collége au moment de l'insurrection de 1815.

Pendant cette longue suite d'années, le collége a compté de célèbres élèves, et la liste des personnages remarquables qui en sont sortis serait longue, depuis Le Sage, l'immortel auteur de *Gil Blas,* jusqu'à Billault, l'éloquent député breton; jusqu'au P. Arthur Martin, le savant archéologue; Brizeux, le poëte; Jules Simon, le trop célèbre philosophe.

Comme les colléges Bourbon et Charlemagne à Paris, celui de Vannes n'avait que des élèves externes : les études classiques y étaient fortes et solides; deux fois par jour, à l'issue des cours du collége, des répétitions, données par de savants professeurs, doublaient ainsi la valeur des études.

Quant à l'éducation, la religion, avec ses fréquentes et plus pieuses pratiques, en était la base et la règle. Le principal et les professeurs, sous le rapport religieux, donnaient l'exemple aux élèves. Le collége avait alors pour aumônier le savant abbé Mahé, l'auteur des *Recherches sur le Morbihan* : ses précieuses conférences sur l'Ancien et le Nouveau Testament produisaient sur les élèves un effet merveilleux, et implantaient dans leurs âmes une foi robuste que venaient éclairer et consolider encore les savantes instructions de M. Le Gal, vénérable supérieur du grand séminaire.

A côté de tout cela, régnait aussi, il faut bien le dire, un peu de cet esprit breton, fier, brusque, impatient et guerrier : 1815 l'a bien prouvé. D'anciennes traditions rappelaient des luttes soutenues autrefois contre les gabelles, sous les règnes de Louis XIV et Louis XV; et dans les années de l'Empire, des rixes très-graves, qui ont été plusieurs fois mortelles, s'élevaient souvent entre les écoliers et les ouvriers des différents corps de métiers. Les jeux des élèves se ressentaient de ce caractère breton; ceux que l'on préférait étaient les exercices de corps : *la soule,* espèce de lutte et de combat entre deux parties ennemies, et où il y avait toujours quelqu'un de blessé; le jeu de barres, où couraient à la fois plusieurs centaines de jeunes gens; la natation, la chasse et la pêche, mais la pêche avec tous ses dangers sur l'Océan, avaient de fidèles et fervents prosélytes.

Que dire de l'esprit politique du collége? Pendant le régime impérial, tout le monde se taisait, et pour

cause. On célébrait même, en vers et en prose, les triomphes et la gloire de Napoléon... Mais on avait en horreur la conscription et le régime du sabre : la conscription surtout qui ne laissait à la jeunesse bretonne que la cruelle alternative d'être prêtre ou soldat. Un triste et affreux spectacle qui se renouvelait toutes les semaines, sous les yeux des collégiens, n'était pas fait pour leur inspirer l'amour de ce gouvernement, ou pour les réconcilier avec lui. C'était à la porte même du collége que l'on vendait à l'encan les effets mobiliers, les instruments aratoires et les animaux domestiques des parents qui avaient des fils réfractaires. Cette tyrannie, ce cruel abus du pouvoir, rendant responsables pour leurs enfants les malheureux pères et mères, dans leurs biens et leur liberté, faisaient apparaître cruel, odieux et insupportable le despotisme impérial, même avec toute sa gloire et ses grandeurs militaires.

La Restauration fut donc saluée avec enthousiasme par nous, les fils des victimes des réactions républicaines et impériales; tout le collége se réveilla royaliste : quel heureux avenir nous apparut avec le retour des Bourbons!

Plus de conscription! on pourra donc désormais librement choisir une carrière, entrer dans la vie, avec l'espérance de pouvoir, à son gré, se créer une existence qui ne sera pas imposée, ou près de l'autel, ou dans les camps. Les Rois, pour lesquels avaient combattu nos pères, allaient donc régner sur nous : la paix, que nous n'avions jamais connue que dans les livres, arrivait donc enfin pour laisser respirer et re-

poser des populations épuisées par les sanglantes guerres de la chouannerie, ou par l'inexorable conscription! et avec la paix, une charte et des libertés pour un peuple opprimé par des baïonnettes fanatiques ou des sénatus-consultes impitoyables!

Le duc d'Angoulême visitait alors la Bretagne. Pour célébrer son entrée à Vannes, le collége s'organisa quasi militairement. Ce fut à cette occasion qu'il se donna un drapeau portant pour devise, *Pro Deo et Rege : Pour Dieu et le Roi.* Il y eut grande concurrence pour obtenir l'honneur de le porter. M. de Sivry, qui a été député du Morbihan, s'était mis sur les rangs : son concurrent ne l'emporta que d'une voix. Qui alors aurait pu prévoir que ce *drapeau* deviendrait, sous peu, un véritable étendard guerrier; que cette blanche bannière serait rougie du sang de nos condisciples, et que ces manœuvres militaires, auxquelles nous nous exercions pour des fêtes et des jeux, serviraient bientôt à nous garantir de la mort sur des champs de bataile? *L'homme s'agite et Dieu le mène!*

A cette même époque des premiers jours de la Restauration, une autre circonstance vint aussi fortement réagir sur nos âmes et raviver encore l'esprit royaliste que nous avions sucé avec le lait.

Depuis bientôt vingt années, gisaient, à peine couverts d'un peu de terre et dans des lieux solitaires regardés comme néfastes, les ossements des principaux chefs de la malheureuse expédition de Quiberon, qui avaient été fusillés à Vannes. Une commission militaire les avait envoyés à la mort, par centaines, et les plus illustres personnages avaient ainsi péri. Le jeune

de Sombreuil, si beau, si brave et si généreux, que, pour sauver son armée, il s'était exclu lui seul de la capitulation ; le vénérable de Hercé, évêque de Dol, qui avait voulu revoir son troupeau au péril de sa vie, étaient tombés sous le plomb révolutionnaire, et avec eux l'élite de la marine française et les plus glorieux noms de l'ancienne monarchie. De retour dans leur patrie, qu'ils voulaient délivrer de la tyrannie républicaine, ils avaient rencontré la mort; mais ils n'avaient pas trouvé de tombeau. Depuis près de vingt ans, ces ossements dispersés et blanchis demandaient à la religion, à la terre natale, une sépulture chrétienne, une tombe moins déshonorée.

Oh ! qu'elle fut touchante cette cérémonie funèbre ! lorsque du haut de la chaire aux pieds de laquelle étaient amoncelés ces cercueils renfermant les débris, recueillis çà et là, de ces victimes des discordes civiles, l'évêque de Vannes, Mgr de Beausset, fit entendre ces paroles du Psalmiste : *Et exultabunt ossa humiliata. Et ces os humiliés vont se relever de la poussière ;* quand il montra attachée à sa poitrine la croix épiscopale que la balle meurtrière avait respectée sur le cœur expirant de l'évêque de Dol, un sentiment inexprimable, ineffaçable, s'empara de nos jeunes cœurs... En voyant ces tardifs mais légitimes honneurs rendus à des dévouements si longtemps insultés et méconnus, rien ne nous parut plus beau, plus héroïque, que la devise de la Bretagne : *Potius mori quam fœdari !* Plutôt mourir que de se déshonorer !

En parlant des sentiments et des opinions du collége de Vannes à cette époque de 1815, un écrivain a

avancé que *nous étions imbus d'idées semi-républicaines qui commencèrent à poindre plus tard dans nos conciliabules; que nous étions comme une petite république;* ces assertions ont soulevé de vives et justes réclamations. Non, toutes les pages et toutes les citations de Tacite n'ont été pour rien dans l'insurrection de 1815. Non, le collége ne fut jamais ni républicain, ni semi-républicain.

Nous étions royalistes, et rien que royalistes avec les Bourbons et la Charte! Le serment que nous avons prêté, la devise de notre drapeau, la cause que nous avons défendue au prix de notre vie, et toute notre conduite, le prouvent assez. Certes, il y avait de l'indépendance dans notre caractère breton, beaucoup d'ardeur dans nos jeunes têtes, beaucoup d'enthousiasme dans nos cœurs : la jeunesse sent vivement! Mais c'est par principe et conviction royalistes que nous avons pris les armes : nous voulions combattre pour la religion, pour le Roi, contre le despotisme impérial, et pour le maintien des libertés acquises par le retour de Louis XVIII : tout autre sentiment, tout autre but nous ont été étrangers.

Voici ce qui se passa, lorsqu'après la prise d'armes nous entendîmes chanter, pour la première fois, le *Domine, salvum fac regem*. C'était le 28 mai, premier dimanche de la Fête-Dieu. Nous étions, je crois, à Plandren : on y célébra la messe pour l'armée. La compagnie des écoliers seule entra en armes dans l'église pour escorter l'état-major; au moment où nous entendîmes chanter la prière pour le Roi, le *Domine, salvum fac regem,* proscrit comme le Roi de France



depuis le 20 mars, des larmes coulèrent de nos yeux, et après l'avoir chantée, cette royale prière, avec une indicible émotion, nous la terminâmes par un cri général de *Vive le Roi!* avec un tel entraînement, que les chefs le partagèrent, et que ce cri, si cher à nos cœurs, alla se propager et se répéter jusqu'aux derniers rangs des soldats et des paysans.

Telles ont été toujours nos convictions. Aussi, quand on apprit le retour de l'île d'Elbe, le collége demanda aussitôt à marcher pour la défense du trône des Bourbons.

Le trop rapide triomphe de Napoléon arrêta ce premier élan, et près d'un mois s'écoula avant de pouvoir réaliser notre désir de combattre pour le Roi et la liberté. Mais ce mois fut un rude apprentissage et un temps de cruelles épreuves. Pauvres écoliers, qui s'avisent de montrer du dévouement et de la fidélité à un Roi détrôné, à un gouvernement écroulé! Il n'y a qu'en basse Bretagne que l'on fait de pareilles choses!!

CHAPITRE DEUXIÈME.

L'INSURRECTION.

> Pendant les Cent-Jours, dans la terre du royalisme, apparaît une armée d'enfants : les vieux avaient vingt ans, les jeunes en avaient quinze. Tout ce qui se trouvait entre ces deux âges, parmi les élèves du collége de Vannes, échangea ce qu'on peut posséder au collége de quelque valeur contre des armes, et courut au combat. Quinze ou vingt élèves furent tués. Les mères apprirent le danger en apprenant la mort et la gloire.
>
> CHATEAUBRIAND.

SOMMAIRE. Le 20 mars. — Les écoliers en état de suspicion. — Imprudences des élèves. — Les fleurs de lis supprimées. — L'aigle monstre. — L'élève Le Menech. — Persécutions et inquiétudes. — Le comité. — Le serment. — La poudre et les armes. — M. de Margadel. — Deux écoliers en prison. — Le départ du collége.

La nouvelle du retour de l'île d'Elbe consterna les populations bretonnes. Elles étaient si heureuses de la paix, après vingt ans de guerres intestines et étrangères, et une longue paix leur était si nécessaire! Dès les premiers moments, l'insurrection fut résolue; la résistance fut décidée : le gouvernement impérial n'ignora pas ces dispositions de tous les esprits, car le Morbihan fut de suite encombré de troupes.

La manifestation faite par le collége, qui avait demandé d'aller combattre Napoléon, le plaça nécessairement vis-à-vis du gouvernement en état d'hostilité, et auprès des nouvelles autorités, en état de suspicion. Des imprudences que nous ne sûmes pas éviter, contribuèrent à attirer sur nous une grande surveillance et le mauvais vouloir de toute l'administration. Il fut dès lors question de dissoudre le collége, mais on recula devant cette mesure, dans la crainte de donner, en renvoyant les élèves, des chefs à l'insurrection des campagnes.

Il faut bien que nous donnions ici une idée, aussi juste que possible, des opinions et des sentiments qui nous dominaient à cette époque du 20 mars. En nous laissant entraîner à nos souvenirs, nous ne voulons pas soulever des questions politiques, nous racontons des faits.

Napoléon, en revenant de l'île d'Elbe pour renverser les Bourbons, n'était plus pour nous qu'un ambitieux, qu'un usurpateur. Tout l'éclat de ses triomphes et de ses victoires s'était effacé à nos yeux : tout ce qui avait été dit contre lui nous apparaissait comme une vérité incontestable. Il avait rétabli la religion; mais n'était-ce pas comme un moyen de gouvernement, puisque, depuis, il avait déchiré le pacte religieux en portant ses mains sur l'oint du Seigneur? N'avait-il pas arraché de Rome, traîné de prison en prison le chef de l'Église? L'excommunication dont le Souverain Pontife l'avait frappé nous le faisait regarder comme un second *Julien l'Apostat*. Pour satisfaire son ambition, il ne craignait pas de

compromettre l'avenir de la France, d'appeler de nouveau les armées coalisées; il nous rapportait la guerre et nous replaçait de nouveau sous les coups de la conscription et le régime du sabre : il venait enfin renverser un roi que nous aimions, parce qu'il était le petit-fils de saint Louis et de Henri IV, le légitime successeur de soixante-dix rois! Nous ne nous occupions pas de savoir si le gouvernement royal avait ou n'avait pas fait des fautes; nous prenions à la lettre la fameuse proclamation que le maréchal Soult avait, quelques jours auparavant, lancée au milieu des Bretons, et dans laquelle Louis XVIII était appelé le Père de la patrie, et Napoléon un aventurier.

Voilà comme nous pensions, et voici comme nous avons agi. Chaque jour, nous marchâmes d'imprudences en imprudences. Sept à huit cents jeunes têtes exaltées pouvaient-elles avoir sagesse et prudence? On décida d'abord que personne ne chanterait le *salvum fac imperatorem.* Cette défense fut si rigoureusement maintenue, que le petit nombre d'élèves qui ne partageaient pas les convictions générales pensèrent qu'il était très-prudent de se taire, après avoir acquis la certitude qu'ils ne violeraient pas impunément le silence imposé à tous (page 141).

Quand l'ordre arriva de supprimer les fleurs de lis qui ornaient les décorations des différentes classes, il s'éleva une rumeur générale, et les nouvelles décorations, aux armes impériales, furent refusées et repoussées avec dédain.

Dans le même temps, quelques-uns des professeurs laïques s'étant présentés devant les élèves avec la

cocarde tricolore, furent accueillis par des huées et des moqueries générales. Un d'eux, surtout, qui avait cru devoir persister, malgré toutes nos démonstrations, à porter cette cocarde, ayant eu la maladresse de laisser tomber son chapeau, vit en un moment sa malheureuse coiffure mise en pièces et disparaître en lambeaux. C'est ainsi que, par notre conduite inconsidérée, nous donnions à l'autorité, non-seulement des prétextes, mais le droit de nous surveiller avec sévérité. Cependant les avis de nos maîtres ne nous manquaient pas. Ce fut, sans doute, pour nous punir de ces imprudentes résistances, que l'on fit peindre, sur la grande porte du collége, un aigle plus de quatre fois grand comme nature. Au point de vue de l'art, ce n'était pas merveilleux, mais comme emblème politique, c'était à inspirer de la terreur..... Pauvre aigle! les jours de ta gloire et de ta splendeur étaient passés! Comme celui dont tu fus autrefois le glorieux symbole, aujourd'hui tu es impuissant à lancer le tonnerre, et comme lui destiné à une fin tragique.

Cette œuvre avait été terminée en vingt-quatre heures, pendant un jour de congé. Le jour suivant, à la vue de ce fantastique oiseau, dont à l'instant nous comprîmes toute la signification, un sentiment de stupeur et d'indignation s'empara de tous les écoliers. On se mit à le maudire en toutes les langues : en grec, en bas breton, en latin, en français, en prose et en vers. Les uns disaient ces vers de l'Énéide :

Tristius haud illud monstrum, nec sævior ulla
Pestis et ira Deum stigiis sese extulit undis...

d'autres, ces beaux vers de Racine :

> Sa croupe se recourbe en replis tortueux, etc., etc...

ou ceux de Boileau, dans le *Lutrin* :

> La voilà donc..... cette hydre épouvantable
> Que m'a fait voir un songe, hélas! trop véritable.
> Je le vois ce dragon tout prêt à m'égorger, etc., etc.

L'indignation ne s'en tint pas aux paroles et la vengeance ne se fit pas attendre. La consigne est donnée : aussitôt, chaque élève, en passant sous la porte, adresse une poignée de boue, ramassée à la hâte de tous côtés, au malheureux oiseau qui disparut bientôt à tous les yeux, non pas dans son vol audacieux vers les nuages, mais piteusement enseveli sous un monceau d'ordures.

Le lendemain, il reparut nettoyé et dégagé de sa honteuse enveloppe, mais gardé, maintenant, par deux factionnaires, et protégé par un poste de soldats. Malgré ces précautions, l'aigle ne put cependant échapper encore, tant était grande notre exaspération, à des immersions d'encre, lancée audacieusement par de malins et adroits écoliers, et l'aigle, quoi qu'on fît, resta maculée et barbouillée en partie. L'Acte additionnel eut le même sort, on le déchira ou on le barbouilla d'encre partout où il fut placardé dans le collége.

C'était jouer gros jeu! Aussi tant d'imprudentes étourderies firent éclater enfin un terrible orage, qui se termina par une sanglante catastrophe.

Quelques écoliers commirent l'imprudence de porter



des fleurs blanches à la boutonnière de leur habit, et de traverser ainsi la grande place au moment où un régiment y était réuni pour l'appel du soir. Les malheureux jeunes gens sont remarqués, sans doute par ceux qui, quelques jours auparavant, avaient porté des violettes en signe de ralliement : ils sont aussitôt assaillis, et l'un d'eux ne peut s'échapper. On le saisit, on le conduit à la prison de l'Hôtel de ville. Là, un *officier* de gendarmerie et un agent de police se jettent avec fureur sur lui, le renversent, le foulent à leurs pieds, en l'accablant d'injures et en lui donnant sur la figure, sur la poitrine, des coups de talons de botte..... L'infortuné est mourant; il vomit des flots de sang, il est sans connaissance et presque privé de la vie : le principal du collége arrive enfin pour réclamer ce malheureux élève; on l'arrache avec peine à ses bourreaux, pour le transporter dans une autre prison où on le jette, sans secours, sans consolation, sans protection, au milieu de voleurs et de bandits.

Huit mortels jours se passent ainsi pour notre malheureux condisciple, dans une affreuse agonie; pour les élèves du collége dans une affreuse consternation, car nous n'entendions autour de nous que les mots de cour d'assises, de galères, de conseils de guerre, et d'ordres très-sévères transmis par le télégraphe...

Si on avait voulu terrifier et humilier le collége, on n'avait que trop bien réussi, et la fin du drame sera digne du commencement. Tout à coup, l'ordre est donné aux élèves de se réunir dans la grande cour :

que va-t-il se passer? A la triste physionomie de nos professeurs, à leur air inquiet et consterné, on devine qu'il va arriver quelque chose de terrible. On voit apparaître, en effet, escorté par un fort détachement de soldats et de gendarmes, notre malheureux condisciple, Le Menech, à peine reconnaissable, tant il avait souffert. On lui avait promis la liberté, à la condition de crier Vive l'Empereur! en présence de tout le collége : le brave jeune homme avait répondu qu'il préférait la mort! Enfin, par une dernière décision, il avait été arrêté que Le Menech serait chassé ignominieusement du collége, et à tout jamais exclu de tous les établissements de l'Université; qu'il serait soldat de droit, et reconduit de brigade en brigade dans le sein de sa famille, pour y attendre sa feuille de route et rejoindre son corps.

Ce fut pour être témoins de l'exécution de ce jugement, qu'on nous avait réunis : tout ce protocole fut lu au milieu d'un silence de mort. Mais Le Menech, épuisé et presque défaillant, veut dire un dernier adieu à ses camarades; il se précipite au milieu d'eux; tous pleurent avec lui; on lui presse les mains; ses amis les plus chers peuvent l'embrasser..... On redoute l'effet d'une scène si dramatique, on se hâte de l'arracher aux caresses de ses amis, pour l'exiler dans sa famille, où la haine et la vengeance le poursuivront encore..... Aujourd'hui ce courageux écolier de 1815 prêche l'oubli et le pardon des injures aux lieux même de son injuste persécution!

Cette justice à la turque, y compris la bastonnade, fut une terrible mais salutaire leçon pour les collé-

giens. Les yeux s'ouvrirent enfin pour apercevoir le précipice entr'ouvert, pour apprécier la gravité de la position que nous nous étions faite en nous jouant avec le danger, et en nous exposant ainsi à toutes les rigueurs d'un gouvernement militaire. On commença enfin à donner de l'importance aux représentations, jusqu'alors dédaignées, du principal et des professeurs, que nous avions rendus si malheureux par nos manifestations indiscrètes.

Dans ces circonstances, devenues si graves et si dangereuses, notre dévouement à la cause royale ne fit qu'accroître et prendre de nouvelles forces dans tous les cœurs. Mais, tout naturellement, on veut consulter les élèves qui exercent de l'influence sur leurs condisciples. Les conseils, les décisions qu'ils donnent font autorité. Immédiatement on exige la plus grande prudence, toute manifestation compromettante est interdite, et ces défenses sont accueillies avec empressement, avec déférence, et toutes les mesures qu'ils prescrivent complétement adoptées. C'est ainsi que se trouva formé et constitué le comité directeur d'une conspiration qui ne demandait qu'à être organisée et régularisée, et qu'un calme apparent trompa l'autorité.

Ce comité fut composé de deux élèves qui venaient de commencer leur théologie, de deux philosophes, de deux rhétoriciens et de deux ou trois autres élèves choisis dans les classes inférieures. Après s'être liés entre eux par un serment d'honneur, ils acceptent courageusement la responsabilité d'une position qui faisait peser sur leur tête une sentence de mort, et qui

mettait à leur merci la vie et l'avenir de cinq cents de leurs camarades. Ce jour était le 25 avril 1815, et le comité se mit aussitôt à l'œuvre.

Les campagnes les plus retirées, les bois, les landes, quelquefois aussi une barque isolée sur les flots, étaient les lieux choisis pour se réunir et se concerter. Les heures de la nuit, les temps de pluie et d'orage étaient adoptés de préférence pour ces fréquentes et dangereuses réunions. C'est un métier dur que celui de conspirateur!

L'insurrection armée, au moment de la levée de boucliers dans le Morbihan, fut décidée de prime abord et résolue à l'unanimité. Il s'agissait maintenant de préparer les moyens et de prendre les mesures pour réussir; nous entreprîmes cette tâche de bon cœur, résolus à ne pas nous arrêter devant les difficultés. Mais chaque jour, chaque heure qui s'écoulaient aggravaient nos dangers, nos inquiétudes et notre si effrayante responsabilité. Ceux des élèves dont le dévouement était connu furent les premiers initiés à ces projets d'insurrection armée, et chargés de recruter, dans les différentes classes, chacun suivant la mesure de sa capacité et de son influence, un certain nombre de leurs condisciples. Lorsqu'un écolier avait consenti à faire partie de la conspiration, on lui faisait solennellement prêter serment. Dans une maison qui offrait toutes les conditions de sécurité, on avait préparé, pour cette cérémonie, une espèce d'autel surmontée d'un christ, aux pieds duquel était un médaillon représentant Louis XVIII. Toujours appelé séparément, chaque



sur ces pauvres jeunes gens, que l'on croyait abattus et vaincus! Et les préoccupations des grands événements qui se préparaient faisaient qu'on nous avait peut-être oubliés!

Il fallait mettre en sûreté les fusils que nous nous procurions, et pour cela il fallait les faire sortir de la ville; on les démontait donc pièce par pièce; on portait sur soi les plus petites, très-soigneusement numérotées; quant aux canons, aux crosses et aux baguettes, on les transportait hors de la ville par le moyen de voitures chargées de paille et de foin, pour être déposés en lieux sûrs. Comme toute la population était royaliste, nous avions pour cela de grandes facilités, et dans toutes les circonstances, de grandes preuves de dévouement.

Quand et comment éclatera l'insurrection? C'était une immense difficulté à résoudre, enfermés comme nous étions dans une ville déjà en état de siége. Les imaginations ne laissaient pas d'être en travail : on discuta sérieusement des plans et des projets impossibles. Les uns auraient voulu s'emparer par surprise du fort Penthièvre, citadelle qui commande la presqu'île de Quiberon; d'autres voulaient enlever le préfet et le garder comme otage... Heureusement qu'avec les difficultés à surmonter venait aussi l'expérience. On comprit la nécessité de se mettre en rapport avec quelques-uns des chefs que l'on savait se préparer à l'insurrection royaliste. Nous nous adressâmes à M. de Margadel qui habitait une maison de campagne aux portes de la ville. M. de Margadel, qui avait fait les grandes guerres de la Vendée, était aujourd'hui le

élève, à genoux et la main sur le crucifix, s'engageait par le serment suivant :

« Je jure devant Dieu, et sur l'image sacrée du Roi,
» de rester fidèle et dévoué au roi Louis XVIII et à
» ses légitimes successeurs; de répandre jusqu'à la
» dernière goutte de mon sang pour défendre ses
» droits et sa cause; de plutôt mourir, que de jamais
» abandonner mes camarades, et de garder le secret
» envers et contre tous. »

Le succès surpassa toutes les prévisions. Grands et petits accouraient à l'envi prêter ce serment, auquel tous ont été fidèles. Le collége tout entier, à l'exception des enfants au-dessous de quinze ans, ne pensa plus qu'à se préparer aux combats et qu'à se procurer des armes.

L'ordre fut donné de suivre, avec la plus grande attention, les exercices et les évolutions militaires de la nombreuse garnison, de s'exercer au maniement des armes et de se procurer de la poudre et des fusils; et aussitôt les voilà tous qui veulent vendre à tout prix leurs livres, leurs montres, leurs effets précieux, pour acheter un fusil quelconque. On environnait de toute espèce de séductions les soldats qui logeaient chez les habitants, pour en obtenir de la poudre; on passait les nuits à fondre des balles, à confectionner des cartouches : les membres du comité purent se procurer une assez grande quantité de fusils par l'entremise d'un armurier dévoué à notre cause.

Comment toutes ces manœuvres ne furent-elles pas découvertes? L'ange du collége veillait sans doute

sur ces pauvres jeunes gens, que l'on croyait abattus et vaincus! Et les préoccupations des grands événements qui se préparaient faisaient qu'on nous avait peut-être oubliés!

Il fallait mettre en sûreté les fusils que nous nous procurions, et pour cela il fallait les faire sortir de la ville; on les démontait donc pièce par pièce; on portait sur soi les plus petites, très-soigneusement numérotées; quant aux canons, aux crosses et aux baguettes, on les transportait hors de la ville par le moyen de voitures chargées de paille et de foin, pour être déposés en lieux sûrs. Comme toute la population était royaliste, nous avions pour cela de grandes facilités, et dans toutes les circonstances, de grandes preuves de dévouement.

Quand et comment éclatera l'insurrection? C'était une immense difficulté à résoudre, enfermés comme nous étions dans une ville déjà en état de siége. Les imaginations ne laissaient pas d'être en travail : on discuta sérieusement des plans et des projets impossibles. Les uns auraient voulu s'emparer par surprise du fort Penthièvre, citadelle qui commande la presqu'île de Quiberon; d'autres voulaient enlever le préfet et le garder comme otage... Heureusement qu'avec les difficultés à surmonter venait aussi l'expérience. On comprit la nécessité de se mettre en rapport avec quelques-uns des chefs que l'on savait se préparer à l'insurrection royaliste. Nous nous adressâmes à M. de Margadel qui habitait une maison de campagne aux portes de la ville. M. de Margadel, qui avait fait les grandes guerres de la Vendée, était aujourd'hui le

chef adoré d'une nombreuse famille. C'était un preux et loyal chevalier que ses ennemis mêmes estimaient; une députation se présenta chez lui. Il nous accueillit avec bonté; et dès ce jour il devint, pour les écoliers, un ami, un guide et un père.

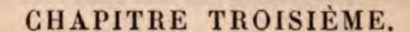
Jusqu'alors rien n'avait transpiré de la conspiration, mais ce calme apparent ne fut pas de longue durée. Tout à coup on apprend que deux écoliers viennent d'être arrêtés, emprisonnés et mis au secret. L'alarme est grande parmi nous. Quelle peut-être la cause de cette arrestation? Avaient-ils été trahis, avaient-ils commis quelque indiscrétion? C'est là ce qu'il faut savoir à tout prix, et de suite! Mais comment pénétrer dans leur cachot?

Un jeune écolier est transformé en jeune fille. Sous les auspices et comme nièce supposée d'une dame chargée de visiter les prisons, et que l'on appelait, à juste titre, la mère des prisonniers, cet élève, sous ces habits de femme, parvient jusqu'à ses condisciples. Quelques mots échangés avec eux suffisent pour rendre la sécurité et donner la certitude qu'ils seront inébranlables dans leur fidélité. Voici la cause de leur arrestation : une domestique les avait dénoncés comme ayant beaucoup de poudre. C'était vrai. Ils furent arrêtés en conséquence, et passèrent en prison trois longs mois de captivité.

A la suite de ces premiers indices, on venait d'ordonner des visites domiciliaires, et sans doute on allait faire de nouvelles arrestations, quand on apprit enfin que l'insurrection venait d'éclater sur plusieurs points du département.



C'était aussi le signal si désiré de notre départ : nous attendions ce jour comme la fin de notre esclavage, comme le commencement d'une autre vie : il fut fixé au surlendemain, 24 mai 1815.



CHAPITRE TROISIÈME.

LE DÉPART.

> Là, s'exerçant dans l'ombre à de nobles combats,
> Les hardis écoliers deviennent des soldats...
> Ces enfants accablés du poids de leurs fusils,
> Ils partirent trois cents, combien reviendront-ils?
>
> Brizeux.

Sommaire. L'École polytechnique et le collége de Vannes. — Le départ. — Adieux indiscrets. — Les écoliers par escouades; leur costume; leur manière de vivre en campagne. — Le château de Pont-Sale. — Le général marquis de la Boëssière; sa dernière lettre. — Le bivouac de chouans. — Combat à Sainte-Anne d'Auray.

Cette prise d'armes du collége de Vannes est un fait peut-être unique dans l'histoire. L'année précédente, en 1814, les élèves de l'École polytechnique avaient glorieusement combattu pour la défense de Paris. C'est un titre d'honneur que cette illustre école pourra ajouter à ses fastes.

Mais plus heureux que les collégiens de Vannes, les élèves de l'École polytechnique, en combattant en 1814, trouvèrent protection et sympathie dans le gouvernement, dans l'armée, dans leur famille et dans

toute la population. L'ennemi seul a dû ne pas applaudir à leur patriotique élan.

Il n'en fut pas ainsi, en 1815, pour les collégiens de Vannes. Ils vont prendre les armes pour défendre un roi rejeté dans l'exil, faire obstacle à la puissance de celui qui a été le maître du monde, et qui peut le devenir encore, combattre des soldats aguerris et dévoués : ils se sont levés, organisés et armés contre un gouvernement qui les tenait en suspicion et les surveillait de près. Il leur a fallu échapper à sa police et tromper jusqu'à la vigilance de leurs maîtres, de leurs professeurs et de leur famille. Ils trouvèrent dans l'énergie de leurs convictions le courage et la force de surmonter tant d'obstacles, et d'aller affronter une mort qui eût été flétrie par le triomphe de la cause qu'ils combattaient.

C'était vraiment un grand bonheur et un grand succès d'avoir pu, pendant trois semaines de conspiration, échapper aux dangers de toutes sortes qui nous menaçaient. Cependant il restait encore à prendre une dernière et importante mesure, grosse de tempêtes et de périls. Comment donner l'ordre du départ, comment en fixer le moment, comment l'effectuer? Comment empêcher, dans ce moment suprême, toute manifestation, toute démarche imprudente? Voici le parti qui fut pris et arrêté : Le mercredi, 24 mai, on laisserait les élèves assister, comme à l'ordinaire, à la classe du soir. (Ce jour de mercredi fut choisi, parce qu'étant la veille du jour de congé, on ne s'apercevrait peut-être pas aussi promptement du départ des écoliers.) A l'issue de la classe, l'ordre se-

rait donné, avec injonction de ne partir qu'à la nuit tombante et isolément. Sortis de la ville, ces élèves devaient aller prendre leurs fusils dans les différents villages où ils avaient été déposés. Alors divisés en petites bandes, afin de pouvoir plus facilement se dérober aux poursuites, et en suivant des chemins de traverse bien connus de ceux des élèves chargés de conduire et de guider leurs condisciples, ils devaient se trouver réunis le vendredi 26, au village de Keohan (en Berric), à six lieues de Vannes.

Cet ordre fut ainsi donné, et reçu avec joie, car nous savions que depuis quelques jours nous vivions sur un volcan. Personne ne manqua à l'appel, personne ne recula au moment de l'exécution; on eût beaucoup de peine à empêcher de pauvres enfants, trop jeunes, trop faibles de complexion, ou appartenant à des familles bonapartistes, de suivre l'élan général. Mais petits et grands, ceux qui partaient comme ceux qui restaient, furent d'une admirable discrétion.

Cependant les inquiétudes et les dangers de ce moment suprême et décisif furent terribles; car, il faut bien le dire, dans ces derniers préparatifs de départ, dans ces moments d'inévitables agitations, il y eut des joies et des larmes indiscrètes; il y eut d'imprudents adieux, des séparations solennelles ou trop affectueuses; il y eut des élèves qui poussèrent la témérité jusqu'à faire entendre des chants provocateurs, jusqu'à essayer des démonstrations menaçantes.

Heureusement enfin, les collégiens avaient la clef des champs, et ce ne fut qu'au milieu de la nuit

u'on commença à s'apercevoir et à s'inquiéter e leur absence. Quant à eux, pleins de joie de se rouver enfin en liberté, ils se hâtent de s'éloigner our échapper aux poursuites et aux colères que leur uite a soulevées. Le moment de leur départ fut la ernière heure de cette vie si insouciante d'écolier; ar, à dater de ce jour, commença pour ces généreux enfants de la Bretagne, pour ces pauvres collégiens insurgés, une vie d'épreuves, de fatigues et de combats. Leur dévouement est grand sans doute, la foi en la justice de leur cause est vive et sincère; mais la force et le courage ne leur manqueront-ils pas? A l'âge qu'ils ont, si peu habitués qu'ils sont à de longues fatigues, pourront-ils résister aux privations qui les attendent, supporter des marches forcées, soutenir des combats se renouvelant chaque jour, privés qu'ils sont maintenant des soins dont hier encore ils étaient l'objet, désormais incertains s'ils retrouveront les caresses d'une mère, s'ils pourront se reposer encore au foyer paternel?

Avant de retracer cette vie aventureuse, je vais raconter la manière dont vécurent en campagne ces écoliers devenus soldats. Le bagage ne se composait que des habits que chacun avait sur le corps en quittant le collége, et, d'après l'expresse recommandation qui en avait été faite, d'une chemise et d'une paire de souliers de rechange. Un fusil, quelques cartouches renfermées dans un mouchoir qui servait de ceinture, complétaient l'équipement et l'armement de chacun. Ce ne fut que plus tard que nous eûmes des gibernes et des sabres. Le collége n'ayant pas d'u-

niforme adopté, chaque élève était habillé à sa guise. Les officiers portèrent, comme insignes de leur grade, un brassard blanc à franges d'or, dans le genre de ceux que portent les enfants à la première communion.

Dans les premiers jours, lorsqu'on avait un peu d'argent, on s'inquiétait peu des distributions de vivres ; mais on ne tarda pas à se trouver dans la nécessité de recevoir la ration de pain et de viande, et de faire militairement la soupe. Qui sera marmiton? D'abord quelques-uns voulurent bien se dévouer ; mais il serait impossible de donner une idée de cette malencontreuse cuisine de bivouac, faite par des écoliers dont c'était le coup d'essai. Force fut donc de prendre de suite le sage parti d'attacher à la compagnie quelques bons paysans chargés de leur préparer à manger.

Dans les villes et les bourgs que l'armée royale occupait, la mairie distribuait des billets de logement. Les officiers et sous-officiers collégiens étaient presque toujours logés chez les curés et les ecclésiastiques. Comme ces bons prêtres avaient soin de nous! comme alors aussi nous savions bien nous dédommager de nos jeûnes forcés! Partout et toujours les écoliers furent bien reçus ; il n'y a eu qu'une seule exception que je raconterai en son lieu.

Les collégiens intéressaient beaucoup par leur jeunesse, par leur dévouement et leur bonne conduite, qui fut toujours à l'abri de l'ombre même d'un reproche. Telle fut toujours la confiance qu'ils inspiraient, que les paysans leur demandaient des conseils

et des avis, et les prenaient souvent pour arbitres et pour juges de leurs différends. L'intérêt qu'on leur témoignait était si général, que, dans leurs courses à travers les campagnes du Morbihan, on accourait des villages, des hameaux, avec des provisions de pain, de fruits, de laitage, pour les écoliers, disait-on; et les braves royalistes, qui souvent étaient pressés par la faim et la soif, tout en regardant d'un œil d'envie, applaudissaient à cette sollicitude empressée et n'étaient pas jaloux de ces préférences. Depuis le commencement jusqu'à la fin de la guerre, les collégiens ont été les enfants gâtés des chefs et des soldats, chéris de nos vénérables prêtres, accueillis avec distinction dans les châteaux, avec empressement dans les chaumières. Les vieux chouans applaudissaient à nos succès, les grognards de l'Empire assuraient que nous n'allions pas trop mal pour des conscrits; les vieux loups de mer, ces intrépides marins du Morbihan, qui avaient passé leur vie à lutter contre l'Océan et l'Angleterre, nous félicitaient à leur manière et nous donnaient des poignées de main à nous faire rentrer sous terre.

Il exista toujours, pour les plus faibles et les plus jeunes élèves, une cause incessante de fatigue et d'épuisement. C'était le poids des lourds fusils distribués après le premier débarquement : beaucoup en avaient les épaules toutes meurtries et déchirées.

Lorsque les élèves se trouvaient blessés, malades ou trop fatigués, on les conduisait dans des fermes éloignées et isolées, et là, bien en sûreté, ils recevaient les soins de la plus cordiale hospitalité. Une



fois, la ferme où s'était ainsi réfugié un jeune élève malade, fut tout à coup visitée par un détachement de soldats ennemis. On fut prévenu assez à temps de leur arrivée par un petit garçon de dix ans. Aussitôt les habits et le linge même de l'écolier furent cachés avec soin hors de la maison, et le jeune homme passa facilement pour un des jeunes fils du fermier. Enfants et domestiques furent aussi prudents que discrets dans cette circonstance, qui pouvait compromettre tant de personnes. Le Morbihan est bien, comme l'a dit Chateaubriand, la terre du royalisme et de la fidélité.

Excepté dans quelques circonstances trop malheureuses, une franche gaieté n'a cessé de régner parmi les collégiens. On racontait des histoires, des légendes ; on improvisait des chansons qui faisaient rire aux larmes, car elles faisaient toujours allusion à des désappointements, des maladresses ou des mésaventures de quelques-uns parmi nous. Il y avait un chant héroïque, que nous appelions notre chanson de mort. Rien, au surplus, ne troubla jamais la bonne et toute fraternelle union des collégiens. Abandonnés à eux-mêmes, ils comprirent la nécessité de se protéger, de s'encourager et de se soutenir mutuellement. Les plus forts se faisaient un devoir de venir en aide aux plus faibles, les plus grands aux plus petits. Plusieurs prenaient sur leur sommeil, pour laisser reposer quelques heures de plus leurs plus jeunes compagnons, montaient la garde pour leurs camarades plus fatigués, et se privaient presque du nécessaire pour leur procurer quelque adoucissement. Ceux de nous qui sur-

ivent encore pourraient-ils oublier les noms de leurs chers condisciples que l'on trouvait toujours prêts à rendre service, et ils étaient en grand nombre: MM. Simon, aujourd'hui curé de Dely, Le Faucheux, son vicaire; Le Bail, curé de Meslan, au caractère si obligeant; Le Guhennec, curé de Quistinu; Le Dantec, curé de Landol; Laigo, curé de Plœren; Klhuel, curé de Braudriou; Le Tarnec, curé d'Arradon; Lorho, curé de Bubry, etc., etc.

L'écolier le plus jeune était recommandé et confié aux soins d'un élève plus âgé. C'était un frère aîné qui avait pour un plus jeune frère la sollicitude d'une famille absente. De temps à autre, nous étions les témoins de scènes quelquefois attendrissantes : c'était l'arrivée d'une mère, qui venait de très-loin et à travers bien des dangers embrasser son fils, lui apporter de l'argent, des vivres, du linge, avec les encouragements de la famille et les bénédictions d'un vieux père. Nous pleurions, nous les témoins de ces tendres épanchements, de ces douces effusions; mais souvent l'enfant qui en était l'objet ne pleurait pas, lui, dans la crainte de laisser croire à quelque découragement, soupçonner quelques regrets, ou pour ne pas contrister l'ami auquel de pareilles consolations n'étaient pas réservées.

Mais quelle joie on éprouvait si on apercevait de loin le clocher de sa paroisse, si on devait passer à une petite distance de la maison paternelle! Après quelques heures heureuses passées ainsi au sein de sa famille, on revenait tout consolé, tout réconforté, reprendre son rang parmi ses camarades moins heureux.

Nous avons anticipé sur les événements; reprenon
notre narration interrompue au moment où les col
légiens sont sortis si heureusement de la ville. Ver
les neuf heures du soir, ceux qui avaient dû reste
les derniers, pour surveiller le départ et prévoir le
accidents, ayant acquis la certitude qu'il s'était effectué sans encombre et que l'alarme n'avait pas été donnée, se rendirent, comme cela avait été arrêté, chez M. de Margadel, qui avait attendu ce moment pour se rendre lui-même à son poste. « Partons donc aussi, et hâtons-nous », dit-il, lorsque nous fûmes rendus à ce dernier et dangereux rendez-vous. Et, prenant son épée, sa cocarde blanche et sa croix de Saint-Louis, il s'arracha aux embrassements et aux adieux de sa famille. Moins de trois heures après, notre petit détachement parvenait, par des routes détournées, au château de Pont-Sale, à deux lieues de Vannes, où nous étions attendus.

La guerre était commencée, il ne fallait plus espérer de repos! A peine étions-nous à table, que les sentinelles en vedettes accourent annoncer que le château est cerné par les bleus. Ce détachement arrivait de Vannes sur nos traces? Au moment où les derniers écoliers avaient quitté cette ville, il y avait à peine trois heures, la fuite des collégiens avait été connue, la générale avait été battue, et des colonnes mobiles avaient été envoyées à leur poursuite dans toutes les directions. On avait suivi notre petit détachement comme à la piste, car les bleus étaient déjà dans le vestibule du château au moment même où on nous annonçait qu'il était cerné.

Le château de Pont-Sale appartenait au colonel Le ent, commandant alors une division royaliste, et depuis commandant le département du Morbi-n. Ce château de Pont-Sale était un lieu rempli de venirs pour les habitants du pays. Il avait appar-u à Pierre (Le Gouvello) de Kériolet, qui fut cé-bre par les désordres de sa jeunesse, et plus encore r la sainteté de sa vie pénitente, terminée par une inte mort en 1660; des légendes qui nous étaient ien connues disaient que M. de Kériolet avait vaincu t terrassé, dans ce château de Pont-Sale, *Satan en per-nne*. Nous pouvions donc espérer de n'être pas trou-blés dans ce séjour dont le diable, dit-on, est exclu à tout jamais, et de pouvoir profiter de la gracieuse hos-pitalité de M. Le Rident, sous la protection du véné-rable M. de Kériolet, qui, lui aussi, avait été élève de notre collége, il y avait quelque deux cents ans. Nous n'eûmes que le temps de sortir dans le jardin par les fenêtres, et avant que nous eussions pu atteindre le parc, nous avions reçu une décharge générale partant le toutes les croisées du château. On voit que notre lébut n'a pas été très-heureux. Je ne sais pas si les leus mangèrent notre bon souper, mais ils emmenè-ent prisonnier un jeune neveu de la dame châtelaine. uant à nous, pour comble de malheur, nous fûmes bligés de traverser une petite rivière, et de nous ettre en route tout mouillés et mourant de faim pour ler rejoindre, à Brech, le principal corps des roya-stes, sous les ordres du général en chef de *Sol de risoles*.

Nous oubliâmes bientôt notre mésaventure nocturne



à la vue de l'armée royale; un bivouac, et un bivou de chouans, était chose nouvelle et curieuse pour d écoliers. Quand nous arrivâmes, on allait manger soupe. C'était le jeudi 25 mai, par une belle matin de printemps. Les royalistes occupaient une collir au pied de laquelle coulait la jolie rivière de *Brecl* aux sites si pittoresques; là, sous le drapeau blar qui venait de se relever dans les landes du Morbihar étaient réunis de vieux chouans qui avaient combatt contre la République; de vieux soldats qui, aprè avoir pris leur part des glorieuses guerres de l'Em pire, étaient redevenus Bretons, comme leurs père et comme leurs frères; d'intrépides marins, à pein échappés aux pontons de l'Angleterre, tous volon taires, obéissant à des chefs qu'ils se sont choisis eux mêmes dans tous les rangs de la société. Le généra en chef de toute l'armée du Morbihan était de Sol de Grisoles, ancien compagnon d'armes de Georges Cadoudal. Pendant toute la durée de l'Empire, il avait été prisonnier d'État dans un triste cachot de Vincennes et de Bicêtre, dont il n'était sorti qu'en 1814.

Le chef d'état-major était le général marquis de la Boëssière, type d'honneur et de loyauté, dont le coup d'œil militaire était si sûr, dit M. Crétinean-Joly, et dont la mémoire sera longtemps vénérée en Bretagne. Les collégiens de 1815 lui doivent une vive reconnaissance pour l'intérêt qu'il leur a toujours porté et témoigné, pour la justice qu'il s'est plu à leur faire rendre. Mort dans les premiers jours du mois d'août 1846, le général de la Boëssière, dans une lettre du

30 juillet précédent (la dernière lettre sans doute de sa vie) adressée à celui qui écrit ces lignes, lui léguait, comme un devoir et une obligation de la position qu'il a occupée dans la campagne de 1815, comme élève du collége de Vannes, *le soin de protester hautement contre l'esprit de mutinerie et de basse jalousie antinobiliaire que leur a prêté un écrivain.* Ce n'est donc que pour obéir à des prescriptions si vénérables, et non, certes, pour célébrer des discordes civiles, que cet ancien collégien de Vannes, aujourd'hui vieux prêtre, a pu se décider à retracer des événements déjà si éloignés de nous, mais dont il a précieusement gardé le souvenir, s'honorant encore aujourd'hui, même dans l'ombre du sanctuaire, d'avoir combattu pour le maintien des libertés nationales.

Ce corps d'armée que nous venions de rejoindre était déjà considérable, quoique n'ayant que quelques jours d'existence. Au premier signal, au premier appel, la population entière était accourue à la voix de ses chefs.

Au premier rang, était Joseph Cadoudal, dès lors honoré et chéri des paysans bretons, comme il le fut depuis par la légion du Morbihan dont il fut colonel, et par les régiments français qu'il commanda, comme général en 1823, dans les campagnes de la Catalogne; le vieux et respectable La Thiec, l'ami et le compagnon de Guillement, *le roi de Biguan;* les deux fils de ce dernier, si dignes de leur valeureux père; le comte de Francheville, nom, sous tous les rapports, si cher à la Bretagne; l'intrépide Gambert, qui commanda ce bataillon de vieux soldats, que nous surnommions

la vieille garde; Galles, jeune et brillant officier que la mort arrachera bientôt à une épouse, à une famille désolée; Lainé, Rohu, de Cécillon, chefs si célèbres dans les souvenirs des vieux chouans.

Là encore, les premiers au poste de la fidélité et du dévouement aux Bourbons, était de Moëslieu, aide-major général, qui ouvre la liste trop nombreuse des officiers d'état-major tués ou blessés. Pendant cette campagne de trois mois, périrent glorieusement : de Saint-Péru; de Langourla; de Guerry, le dernier de sa race; Ducoëdic, un des illustres noms de la marine française; de Langle, le troisième frère mort au service de la cause royale; Maillard et Dagone, officiers de distinction. Et si l'on ajoute à ces noms ceux de MM. de Courson, de Breteché, du commandant Pierre Le Car, du jeune Hervieu, qui reçurent de graves blessures, on verra que les officiers de l'état-major ont largement payé leur part et n'ont pas été épargnés.

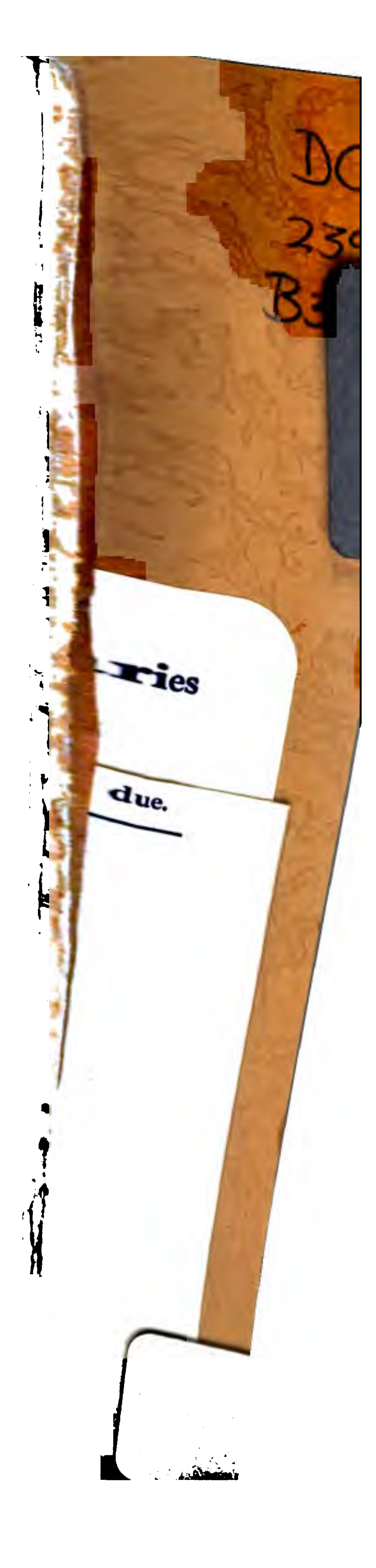
Si notre étonnement fut grand à la vue d'un spectacle si nouveau, notre appétit n'en souffrit pas, et nous acceptâmes avec empressement l'invitation de manger militairement la soupe. Nous étions tout fiers d'avoir rejoint l'armée avant tous nos camarades, et nous eussions désiré faire le coup de feu avant eux, pour gagner notre droit d'aînesse et réparer à leurs yeux notre fuite précipitée du château de *Pont-Sale*. Cette bonne fortune nous était réservée, et nous allions gagner nos éperons.

Par une marche de nuit, les royalistes se portèrent sur Sainte-Anne. Sainte-Anne d'Auray est pour tout Breton une terre sacrée, le plus saint des asiles. C'est

le sanctuaire vénéré de la patronne de la Bretagne. Chaque année, cent mille pèlerins viennent lui porter leurs prières et leurs vœux, et, dans ces lieux bénis, ils ont trouvé assez de joies et d'espérances pour être longtemps heureux et consolés. Il n'y a pas que le sentiment religieux qui fasse aimer au Breton le nom de sa céleste patronne; ce nom a été porté par sa dernière souveraine, Anne de Bretagne, qui, deux fois Reine de France, n'a pu se consoler de la perte de sa couronne ducale.

Une première victoire nous y attendait : un succès important devait y couronner nos premiers efforts Je crois que cela devait être ainsi, car la foi en sa patrie et en la justice de sa cause inspire le plus indomptable courage. Si une armée française avait un jour à combattre une seconde fois à Marengo ou à Austerlitz, les Français pourraient-ils être vaincus dans ces glorieux champs de bataille? Une colonne d'impériaux, avec un bataillon de gardes nationaux, étaient sortis de Lorient, au premier bruit de l'insurrection royaliste. Ils sont venus, et ils vont attaquer les blancs, avec cette conviction qu'ils n'auront qu'à se montrer pour dissiper et mettre en fuite tout ce rassemblement d'insurgés. Ce fut tout le contraire qui arriva. Renverser les bleus, les disperser, fut l'affaire d'un moment. Joseph Cadoudal, à la tête de ses braves marins d'Auray, s'était précipité comme un torrent sur cette malheureuse colonne, dont à peine cinquante hommes purent se sauver, et dont le colonel blessé fut fait prisonnier.

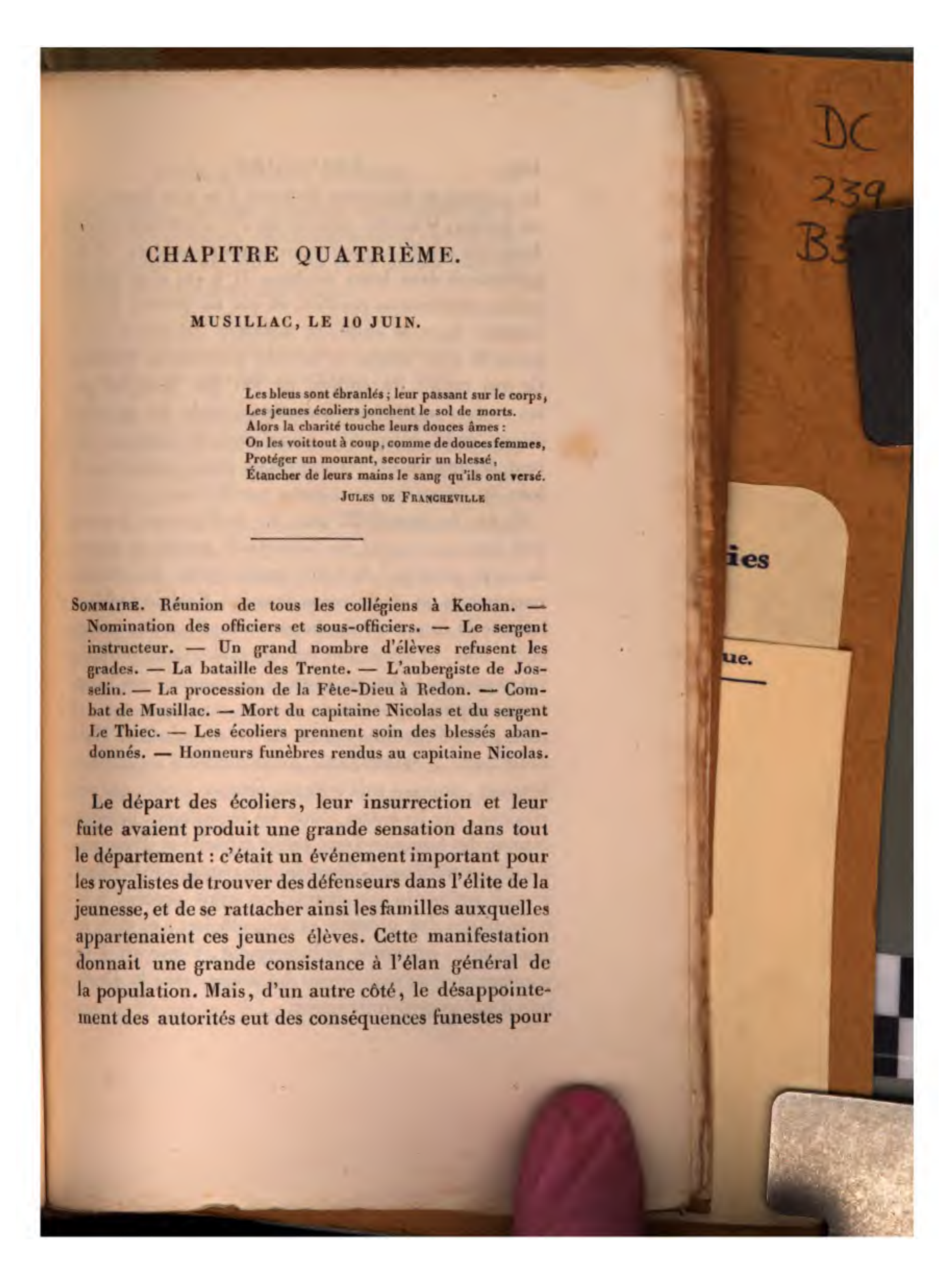
Les écoliers qui assistèrent à ce combat de Sainte-





Anne avaient espéré en retirer l'avantage de grandir par là aux yeux de leurs camarades qui n'avaient pas encore fait le coup de feu, et de s'en prévaloir pour se donner une certaine importance. Ils furent, hélas ! bien cruellement désenchantés, et bien punis de leurs vaines prétentions; un jeune homme de Lorient, faisant partie de la colonne si complétement battue, se mourait d'une blessure qu'il venait de recevoir. Le malheureux, avant de rendre le dernier soupir, veût savoir si les écoliers de Vannes avaient combattu, et si son frère, qui était parmi eux, avait assisté à ce combat... Heureusement, il n'en était rien, son frère n'était pas là! Il put donc mourir tranquille.

Cette triste et déplorable scène, cet affreux spectacle d'un frère mourant, heureux de ne pas succomber par la main et sous les coups d'un frère, nous inspira un vif sentiment de tristesse. Les joies d'un premier triomphe pour notre cause, les heureuses conséquences qui allaient en résulter, ne purent effacer de notre esprit les impressious douloureuses que nous venions d'éprouver : nous nous hâtâmes donc de demander la permission de nous éloigner et d'aller rejoindre nos condisciples, dont nous étions séparés depuis deux jours. Eux nous attendaient aussi, pour compléter la réunion de tous les élèves échappés du collége et aux dangers de leurs premières excursions.



CHAPITRE QUATRIÈME.

MUSILLAC, LE 10 JUIN.

> Les bleus sont ébranlés ; leur passant sur le corps,
> Les jeunes écoliers jonchent le sol de morts.
> Alors la charité touche leurs douces âmes :
> On les voit tout à coup, comme de douces femmes,
> Protéger un mourant, secourir un blessé,
> Étancher de leurs mains le sang qu'ils ont versé.
>
> JULES DE FRANCHEVILLE

SOMMAIRE. Réunion de tous les collégiens à Keohan. — Nomination des officiers et sous-officiers. — Le sergent instructeur. — Un grand nombre d'élèves refusent les grades. — La bataille des Trente. — L'aubergiste de Josselin. — La procession de la Fête-Dieu à Redon. — Combat de Musillac. — Mort du capitaine Nicolas et du sergent Le Thiec. — Les écoliers prennent soin des blessés abandonnés. — Honneurs funèbres rendus au capitaine Nicolas.

Le départ des écoliers, leur insurrection et leur fuite avaient produit une grande sensation dans tout le département : c'était un événement important pour les royalistes de trouver des défenseurs dans l'élite de la jeunesse, et de se rattacher ainsi les familles auxquelles appartenaient ces jeunes élèves. Cette manifestation donnait une grande consistance à l'élan général de la population. Mais, d'un autre côté, le désappointement des autorités eut des conséquences funestes pour

les parents de beaucoup d'élèves. Les uns furent mis en prison, d'autres obligés de s'y soustraire par la fuite; on mit le séquestre sur leurs propriétés, et des garnisaires dans leurs maisons. Il y eut ainsi des familles entièrement ruinées, et qui ne purent jamais obtenir, dans la suite, la moindre indemnité de la perte de leur liberté et de leur position de fortune. Ce qui restait du collége ne fut pas épargné par les colères administratives. On licencia les derniers élèves, et les bâtiments, transformés en caserne, furent occupés militairement. Mars avait vaincu Apollon; les Muses furent chassées par Bellone.

Enfin, le samedi 27 mai, les écoliers qui avaient pris part au combat de Saint-Anne purent se réunir au corps principal de leurs condisciples, qui étaient tous arrivés au rendez-vous donné à Keohan, village isolé de la commune de Berric, au milieu des landes et des bois, et séjour fort peu agréable. Cette réunion fut expansive; chacun avait à se raconter ses aventures, depuis la sortie du collége, ses joies, ses terreurs, les difficultés éprouvées et surmontées. Mais s'être battu à Sainte-Anne, avoir assisté à un combat heureux, donnait une telle importance à ceux qui arrivaient, que les autres élèves les regardaient presque comme des hommes d'une haute capacité et d'une expérience consommée. Cependant la réunion de Keohan n'avait pas perdu son temps : on avait procédé à la nomination des officiers et sous-officiers; et déjà la compagnie, organisée militairement, s'exerçait à la manœuvre et au maniement des armes, sous la direction d'un sergent instructeur.

Voici quelle fut cette première organisation de la compagnie des écoliers. Malheureusement elle fut modifiée quelques jours après; la mort devait faire de promptes victimes dans nos rangs.

OFFICIERS ET SOUS-OFFICIERS DE LA COMPAGNIE DES ÉLÈVES DU COLLÉGE DE VANNES, EN 1815.

1° *Capitaine*, Nicolas (J.-M.), tué le 10 juin; 2° *lieutenant*, Bainvel (P.-M.), devenu capitaine le 10 juin; 3° *sous-lieutenant*, Le Quellec (J.-L.), devenu lieutenant le 10 juin.

Il y a eu trois *sergents-majors :* 1° Redeau du Mat, qui, quelques jours après sa nomination, fut appelé par son oncle, M. de Sécillon, pour remplir les fonctions d'aide de camp; 2° Rio (François-Alexis), qui devint sous-lieutenant le 10 juin; 3° Germain, de Vannes, mort officier dans les douanes.

Sergents : 1° Le Thiec (Jacques), tué le 10 juin; 2° Le Corre (Joachim), mort prêtre; 3° Laurent de Gueminé, mort notaire; 4° Lomenech, curé de Pluvigner, digne pasteur qui est aujourd'hui une providence pour ses paroissiens; 5° La Gillardaie (J.-M.), aujourd'hui notaire.

Sergent-fourrier : Le Diffon, mort jeune prêtre.

Caporaux : 1° Nicolas (Yves), tué le 5 juillet, frère du premier capitaine; 2° Rio (Colomban), tué le 21 juin; 3° Allio (Pierre), mort prêtre en 1830; 4° Guillôme (Joachim), curé de Kergrist; 5° Le Goallec, vicaire de Groix; 6° Mahé (Julien), mort sous-officier à la légion du Morbihan; 7° Le Drogo (Jean), mort vicaire

à Kelveu; 8° Dagorn, mort adjoint à la commune de Séné; 9° Dréau, mort prêtre; 10° Bainvel, frère du capitaine.

Il y eut, de plus, un *porte-drapeau* qui avait rang de sous-lieutenant, ce fut Le Questel, sous-lieutenant porte-drapeau, tué le 21 juin.

Sergent instructeur : Bertaud, qui avait son jeune frère dans la compagnie des écoliers. Ce sous-officier sortait de la jeune garde et était un très-bon instructeur, hardi, entreprenant, fougueux dans le combat. Lorsqu'il s'animait, en nous enseignant l'école de peloton, quelquefois *les b...... et les f...... voltigeaient sur son bec ;* mais, loin de nous effrayer de ce langage, que les bonnes Sœurs de Vert-Vert prenaient pour *du grec,* cela ne nous déplaisait pas trop et semblait, pensions-nous, nous donner un air troupier.

Officiers et soldats, nous avions bien besoin des leçons et des enseignements de notre instructeur. Toute notre science ne consistait qu'à savoir tirer un coup de fusil; mais notre intelligence nous faisait assez comprendre la nécessité d'une prompte instruction militaire; aussi étions-nous des élèves patients et avides d'apprendre, et à la moindre halte et toutes les fois qu'il y avait possibilité, nous donnions de l'exercice au sergent Bertaud : du reste, nous avions pour lui une grande estime, et il la méritait bien. Après la bataille de Leipzig, il avait été porté pour la croix. La Restauration la lui devait aussi; cependant le brave Bertaud n'a jamais été décoré!

Ce fut au scrutin que se fit la nomination des officiers et sous-officiers de la compagnie. Dans cette cir-

constance apparurent dans tout leur éclat le noble désintéressement et le généreux dévouement de ces jeunes gens, qui avaient fait, sans arrière-pensée, le sacrifice de leur vie. Il y eut rivalité pour ne pas accepter de grades; un grand nombre les refusèrent absolument, non-seulement pour la compagnie des écoliers, mais encore pour les compagnies de leurs paroisses respectives, où on les désirait et où on les demandait pour officiers. Chacun voulait rester simple soldat, et, suivant l'expression adoptée, *simple chrétien comme un autre*. C'est là que se révèle, je crois, dans toute sa beauté la noble et généreuse conduite des écoliers! Je voudrais qu'il me fût possible de citer les noms de tous ces jeunes gens, aujourd'hui l'honneur du sacerdoce et de la magistrature dans le Morbihan, et qui alors se montraient si éloignés des distinctions et des grades. Je ne puis résister au besoin de nommer MM. Le Gludic, curé de Pontsoorf; Le Visage, curé de Quiberon, et Lavenan, curé de Plouay : destinés à tenir un jour le premier rang dans le clergé, rien ne put les décider alors à prendre celui qui leur était si bien dû parmi leurs camarades. Bien d'autres encore imitèrent leur modeste désintéressement. Le bon, le sage Valy, curé de Plumergat, le seul qui ait survécu des nombreux écoliers de Lauvodan qui firent partie de la compagnie. A la fin de la campagne, aux acclamations de tout le collége, on voulut qu'un hommage public fût décerné aux élèves les plus braves et les plus distingués : leurs condisciples se montrèrent justes appréciateurs du mérite, lorsqu'ils désignèrent, pour partager cet honneur avec Valy, Le



Corre (Toussaint), de Sarreau; Le Corre (Joachim), de Lauvodan; Allio, de Lauvodan; Guillôme, aujourd'hui digne curé de Kergrist, et Le Diffon, tous bien chers au souvenir de leurs compagnons.

Il y avait encore un jeune et aimable enfant, à peine âgé de quinze ans; il s'appelait Leflohy, et est aujourd'hui chanoine de la cathédrale de Vannes. Ses condisciples remarquèrent dès lors le mérite naissant de ce jeune élève, que Mgr l'évêque de Vannes a bien su apprécier plus tard.

Je pourrais rappeler ici les noms et le mérite de beaucoup de ces anciens élèves qui ont aujourd'hui de hauts grades dans l'armée, qui sont des magistrats et des administrateurs de grande distinction, mais qui ne voulurent, en 1815, accepter aucun grade, alors que tant de belles et solides qualités les faisaient si justement remarquer. Il y en eut aussi beaucoup que recommandent encore aujourd'hui le souvenir, non-seulement de leur bravoure, mais la bonté de leur cœur, et la douceur de leur caractère : MM. Morio, curé de Plandren; Rio, curé de Berric; Lothodé, curé d'Erdeveu, qui se montra si bien à la bataille d'Auray; Le Beaumain, curé d'Inguiniel, qui donnait de si sages avis; Le Guellaut, curé de Treffléant; Ehanno, curé de Locmaria, tous deux si actifs et si bons camarades; Benoît, Le Pelvé, Faucheux La Gillarday, etc., etc.

Les écoliers, ainsi organisés militairement, formèrent le premier bataillon de la légion commandée par le chevalier de Margadel, sous les ordres duquel ils avaient demandé à servir par reconnaissance et par attachement. Dès qu'ils furent réunis, ils reçurent

l'ordre de rejoindre l'armée à Plandren, où ils arrivèrent le matin du 28 mai, premier dimanche de la Fête-Dieu; le soir, l'armée se remit en marche avec les écoliers, bien fiers d'être enfin regardés comme de vrais soldats. Ils ne tardèrent pas à apprendre que tout n'est pas rose dans le métier des armes.

C'était une bien belle nuit que cette nuit du 28 au 29 mai 1815. Nous venions de traverser une petite rivière, pour entrer dans une charmante vallée que la lune éclairait d'un côté, tandis que l'autre côté, couvert de grands bois, était plongé dans une profonde obscurité; le passage du défilé avait démesurément allongé la colonne, qui cependant, d'après les ordres les plus sévères, continuait de s'avancer sans bruit. La marche était, en effet, calme et silencieuse ainsi que la nuit, quand tout à coup des cris étouffés de Halte! silence! en avant! aux armes! se font entendre de tous les côtés; les échos se réveillent pour répéter ces cris alarmants; les officiers courent de tous côtés pour s'enquérir des causes inconnues de ce désordre et de ces alarmes, et ordonnent, d'une voix peu rassurante, de serrer les rangs et de se tenir prêts à faire feu..... Heureusement, ce n'était qu'une terreur panique : un cheval qui s'était échappé du côté des bois avait, dit-on, causé tout ce vacarme; mais pour nous, qui n'étions pas aguerris encore, ce danger inconnu, cet ennemi invisible nous firent prendre une bonne part de l'émotion causée par cet accident; tout cela, cependant, ne dura qu'un instant, et la sécurité revint aux écoliers comme à tout le monde. C'est, d'ailleurs, l'unique incident de ce genre pendant toute la campagne.

10.

Le 30, la ville de Ploërmel fut prise après une faible résistance. Ces petites affaires nous préparaient, peu à peu, à de plus grands combats. Le soir, l'armée se porta sur Josselin, ville si dévouée, que toute la population reçut les royalistes en triomphe. Josselin est une petite ville tout à fait pittoresque. La rivière d'Out baigne les tours gothiques du magnifique château d'Olivier de Clisson. Le manoir du connétable, très-bien conservé, a été plus heureux que son tombeau à moitié brisé, que l'on voit dans l'église paroissiale. Ce fut à Josselin que les officiers et sous-officiers de la compagnie furent reconnus officiellement. Cette ville, si hospitalière pour l'armée royale, ne le fut pas également pour un bon nombre d'écoliers.

Ceux-ci, au départ de Ploërmel, étaient d'arrière-garde; c'est à une distance égale de ces deux villes qu'eut lieu, en 1351, la fameuse bataille des *Trente*, livrée entre trente Bretons et trente Anglais. Pouvions-nous fouler aux pieds ce théâtre d'un si glorieux triomphe de nos ancêtres, sans rendre hommage à la mémoire des héros bretons? Arrivés donc à *Mi-Voie*, nous nous mettons en bataille devant les débris d'un monument jadis élevé en souvenir de ce mémorable combat, et on présenta les armes, non sans une vive émotion.

Mais tout cela avait demandé un certain temps; la nuit était déjà avancée, et lorsque nous arrivâmes à Josselin, tous les logements avaient été distribués. La mairie envoya un assez fort détachement d'écoliers dans une auberge située dans un faubourg éloigné. L'aubergiste, en bonnet de nuit, se présente à une

carne élevée et demande ce qu'on lui veut, à une eure si avancée. Quand on le lui eut expliqué, il éclare qu'il n'ouvrira pas, envoie tout le monde au iable, ajoutant qu'il se f..... du maire, comme des coliers, fussent-ils sortis du collége d'Enfer. Force ut donc à ces malheureux élèves, quoique bien fatigués, de coucher dans les champs voisins, et à la belle étoile.

Mais la gent écolière, comme on sait, n'est pas très-patiente, et ceux de Vannes, qui venaient tout simplement de déclarer la guerre à Napoléon, ne se trouvèrent pas d'humeur à supporter une telle insulte sans en tirer une petite vengeance; il y avait plus d'un malin dans le détachement, et l'aubergiste l'apprit à ses dépens.

En effet, le lendemain matin, les mêmes écoliers, si grossièrement évincés la veille, se présentent dans cette même auberge, d'un air patelin, et commandent un bon déjeuner, assurant à l'hôte qu'ils lui ont donné la préférence à cause de l'excellente renommée de sa maison.

L'aubergiste, qui les avait envoyés *au diable,* se trouve, *lui, aux anges* d'une si bonne aubaine et s'empresse de les satisfaire. Le déjeuner terminé, il présente le montant de la dépense, en payement de laquelle on lui présente gravement tous les billets de logement refusés la veille : dire la stupéfaction de l'aubergiste serait impossible. Enfin il fit des excuses, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. On paya le déjeuner et on rit beaucoup de cette plaisanterie.

Après avoir occupé successivement les villes de Questembert, de Rochefort et de Malestroit, l'armée se présenta devant Redon le 4 juin. Redon est une ville importante par son port, sa position au confluent de deux rivières et à distance égale de Rennes, de Nantes et de Vannes; il y avait sans doute grand avantage à s'en emparer; mais comment se fit-il qu'on attaqua cette ville au moment même de la procession de la Fête-Dieu, qui parcourait les rues pavoisées? Il faut croire que le jour et l'heure de cette solennité n'étaient pas entrés dans les calculs et les prévisions des généraux; mais cette circonstance produisit un mauvais effet et attrista les écoliers. Leur ardeur de combattre n'en fut cependant pas ralentie, tant ils désiraient faire leurs preuves. M. de Margadel eut de la peine à modérer leur élan et à les empêcher de se jeter sur l'ennemi sans aucune précaution. Une terrible fusillade s'engagea dans les rues, et l'ennemi, repoussé de toutes parts, se retira, au bout d'une heure de combat, dans une tour crénelée, attenante à la mairie, qui était également fortifiée. La garnison s'y défendit avec opiniâtreté. Les collégiens, placés sous les halles, à une petite distance de l'ennemi, tiraillèrent toute la nuit pour le tenir en échec. Plusieurs écoliers furent blessés, et aussi un de nos braves cantiniers qui eut la main gauche fracassée par une balle. Tout en nous battant de bon cœur, nous étions épuisés de fatigue et de sommeil, n'ayant ni dormi, ni mangé depuis deux jours; de bons habitants eurent pitié de nous, et dans les maisons voisines, chacun, sans s'éloigner du poste,

put aller se restaurer à son tour et prendre ensuite un peu de sommeil, à notre bivouac sous les halles.

Le 5 au matin, l'armée évacua Redon, menacé par des forcés supérieures s'avançant contre nous par les routes de Rennes, de Nantes et de Vannes. Elle passa, à Peillac, la rivière d'Out, et arriva dans la nuit à Rochefort, où elle prit deux jours de repos devenu indispensable. Le 8, elle se porta sur Questembert; là, nous vîmes arriver au quartier général le comte de Floirac, commissaire du roi près l'armée et préfet royal du Morbihan. Le comte de Floirac nous dit qu'il était heureux de revoir les écoliers et qu'il informerait le Roi de notre bonne conduite.

Le 9 juin, les royalistes se portèrent sur Musillac, petite ville près de la mer, et à huit lieues de Vannes. Là allaient se décider le sort et l'avenir de l'armée royale. Manquant d'armes, de souliers, ayant déjà épuisé, dans les premières rencontres, presque toutes ses munitions, elle était presque compromise, si elle ne réussissait pas à recevoir, dans un bref délai, les armes et les munitions que lui apportait une flotte déjà depuis quelques jours en vue des côtes. C'était la vie et le salut pour les royalistes. De leur côté, les bonapartistes comprirent toute l'importance d'empêcher le débarquement. Les blancs sont à Musillac pour la recevoir; les bleus y arrivent pour s'y opposer, sous les ordres du général Rousseau, venant de Vannes.

A quatre heures du matin, le 10 juin, les premiers coups de fusil se font entendre : le général Rousseau avait voulu surprendre les royalistes, et peu s'en fal-

lut qu'il ne réussît. Heureusement, au premier moment de l'attaque, Cadoudal s'était porté en avant, avec sa légion d'Auray, pour défendre le pont, et arrêta l'ennemi dans sa marche.

Les écoliers se sont rendus au moulin de Penesclus, poste important, à l'extrême droite, qu'ils ont l'ordre de protéger. Placés sur une éminence, ils dominent le champ de bataille. Mais aussi l'ennemi les a reconnus. Le général Rousseau ordonne de les mitrailler. Le bruit du canon et le sifflement de la mitraille, chose inconnue pour nous, se fait entendre en même temps. Dès la première décharge, le sergent Le Thiec tombe, la tête fracassée par un biscaïen. Cette journée devait être glorieuse, mais aussi bien funeste pour les collégiens. Nous aurions bien voulu pleurer un peu la mort de notre bon camarade : le sergent Bertaud, que l'odeur de la poudre a électrisé, déclare positivement que cela ne s'était jamais vu, et se sert de l'occasion pour nous reprocher ironiquement de baisser la tête à chaque coup de canon ; mais l'ennemi ne nous laissa ni le temps de nous attendrir, ni de discuter les théories sentimentales de notre intrépide sergent.

Repoussé sur le pont de Musillac, le général Rousseau espère enfoncer les royalistes en les attaquant sur le coteau occupé par les écoliers. Une colonne d'attaque, protégée par la mitraille et de nombreux tirailleurs, traverse, en conséquence, la chaussée du moulin. Les collégiens comprennent la gravité de leur position ; ils décident qu'ils se serreront en masse et que les plus petits, dans le centre, devront seule-

ment recharger les fusils de ceux qui sont au premier rang; mais au moment même où ils se préparent ainsi à la résistance, une balle vient frapper au cœur le capitaine Nicolas. Dans cet instant critique, les collégiens se rappellent qu'ils doivent vaincre ou périr jusqu'au dernier..... Un bataillon du 75ᵉ fait feu, presque à bout portant; les écoliers répondent par un cri de : Vive le roi, et une décharge générale. La mêlée est terrible, mais l'ennemi est repoussé! Enhardis par ce premier succès, les écoliers se précipitent à leur tour contre lui, le forcent à repasser la rivière et à regagner le corps principal.

A la vue du danger que nous venions de courir et de surmonter, le chevalier de Margadel était accouru pour nous encourager. Voyant bien que la journée n'est pas finie, il nous ordonne de conserver précieusement les quelques cartouches qui nous restent. Cette recommandation ayant été générale, le feu, faute de poudre, cesse sur toute la ligne. Cependant l'ennemi se prépare à une seconde attaque décisive. Mais que ne doit-on pas attendre des efforts d'une population dévouée?

Les femmes de Musillac, sachant que les royalistes manquent de munitions, se hâtent de fondre leur vaisselle d'étain et de confectionner des cartouches; elles ont le courage de venir elles-mêmes les distribuer dans nos rangs, tout en prodiguant des soins à nos blessés. Admirable et généreux dévouement que partagea, qu'inspira peut-être une noble femme, la comtesse du Botderu, alors présente à Musillac!

Pour la seconde fois, une colonne de grenadiers se précipite sur le pont de Musillac, et est encore repoussée avec perte par Joseph Cadoudal. Pendant cette sérieuse attaque, de nombreux tirailleurs sont de nouveau lancés contre les collégiens. Ceux-ci, fiers de leur premier succès, décidés à faire payer cher à l'ennemi la mort de leur capitaine, et soutenus maintenant par la légion Margadel, se précipitent en tirailleurs au-devant de l'ennemi, qu'ils obligent à se replier de nouveau et à repasser la chaussée du moulin de Penesclus, avec une perte considérable. Il était dix heures; c'est alors que Gambert, dont l'absence avait été si regrettable pendant le combat, se présente avec son terrible bataillon sur les derrières de l'ennemi, et que, par cette manœuvre, soutenue par un feu meurtrier, il le force à une retraite précipitée. Le comte de Francheville, avec ses marins de Sarzeau, ne la laissera pas s'opérer sans faire éprouver à l'ennemi de nouvelles pertes. C'est ainsi que tout l'avantage de cette importante journée resta aux royalistes.

Les écoliers veulent aussi se mettre à la poursuite de l'ennemi. Pourquoi donc s'arrêtent-ils ainsi tout à coup? L'ennemi n'a pu emporter tous ses blessés, beaucoup sont restés abandonnés sur le champ de bataille. A cette vue les collégiens oublient la guerre et ses fureurs, ils se débarrassent à la hâte de leurs armes pour venir secourir ces pauvres soldats blessés. Sur ce nouveau champ de bataille, ils vont se montrer aussi humains, aussi compatissants que tout à l'heure ils se sont montrés hardis et intrépides.

Tous à l'envi déchirent leurs mouchoirs, leurs

chemises, leurs cravates, pour bander les plaies et étancher le sang ; de leurs plus douces voix, de leurs plus gracieuses paroles, ils consolent ces pauvres blessés ; des enfants portent dans leurs bras de vieux soldats qu'ils vont déposer, avec une tendre et respectueuse sollicitude, dans une maison voisine, à l'ombre de quelques arbres. Il s'échangea des paroles singulières et mémorables, entre ces soldats blessés et ces jeunes collégiens. On a entendu un vieux grenadier mourant dire à un jeune enfant qui lui témoignait un intérêt filial : Tu es un bon petit b..... de calotin.

Un caporal de voltigeurs avait eu la cuisse brisée ; il fut porté dans une grange voisine par quelques écoliers qui se mirent à panser sa blessure. Lorsque le jeune militaire eut repris ses sens, il reconnut, parmi ceux qui lui donnaient des soins, le fils de la famille où il avait son logement depuis trois mois, et auquel il avait souvent donné des cartouches, sans se douter de l'usage qui en serait fait plus tard.

La reconnaissance fut dramatique. Le militaire donna à l'écolier des nouvelles de ses parents ; il les avait quittés la veille au soir, et, au moment de partir, sa mère, en pleurant, lui avait parlé de son fils..... et celui-ci, dans un billet écrit à sa mère, lui recommanda vivement le pauvre caporal de voltigeurs.

Toutes ces émotions nous préparèrent assez mal à en supporter une plus grande qui nous attendait encore. L'armée est dans la joie, car la journée a été bonne pour les royalistes qui sont rentrés victorieux



à Musillac. Mais les écoliers reviennent attristés sur le lieu de leur triomphe, ils se préparent à rendre les derniers honneurs à leur capitaine, les derniers devoirs au sergent Le Thiec. C'est au cimetière de Bourg-Paul, dont ils sont peu éloignés, que vont être inhumés leurs camarades. Les prêtres ont chanté la prière des morts, au milieu de nos sanglots et de nos larmes, qui coulèrent encore en leur rendant les honneurs militaires, en leur adressant les derniers adieux et en voyant la tombe se refermer sur leurs cadavres.

Le capitaine Nicolas fut regretté sincèrement, et il méritait de l'être. C'était un digne, bon et beau jeune homme, aux nobles sentiments, aux manières simples, mais distinguées. Ils étaient deux frères jumeaux dans la compagnie; leur union, leur attachement étaient aussi remarquables que leur ressemblance était frappante; leur mère s'y était souvent trompée elle-même. Le frère du capitaine avait été aussi blessé à Musillac; quelques jours après, il fut à son tour frappé au cœur d'une balle mortelle. Pourquoi le même tombeau n'a-t-il pu réunir ces deux frères qui s'étaient tant aimés, et qui devaient tous deux, presque en même temps, périr de la même mort!

Le sergent Le Thiec avait un de ces cœurs généreux qu'on peut appeler un cœur d'or; d'un caractère toujours gai, toujours égal, il aimait à chanter des vers qu'il improvisait. Son bonheur était d'obliger ses camarades et de leur rendre service. On l'a vu porter trois et quatre fusils, pour soulager les petits écoliers trop fatigués; on l'a vu, au passage de rivières ou de ruisseaux, prendre sur ses épaules les écoliers de

faible complexion, en leur disant, avec une ingénieuse et admirable bonté, qu'on ne devait pas s'enrhumer *quand on ne pouvait pas se soigner.*

Le sergent Le Thiec me fait souvenir d'un autre élève qui s'appelait Laurent; nous l'avions surnommé *le Noir*, pour le distinguer de plusieurs autres Laurent, dont un, son cousin germain, s'appelait *le Saint.* Laurent *le Noir*, qui est mort notaire à Malestroit, avait beaucoup d'esprit, mais un peu caustique; ce qui ne l'empêcha pas d'être beaucoup aimé. Il était barde et poëte comme Le Thiec, et faisait fort heureusement des vers. C'est lui qui avait composé ce que nous appelions notre chanson de mort.

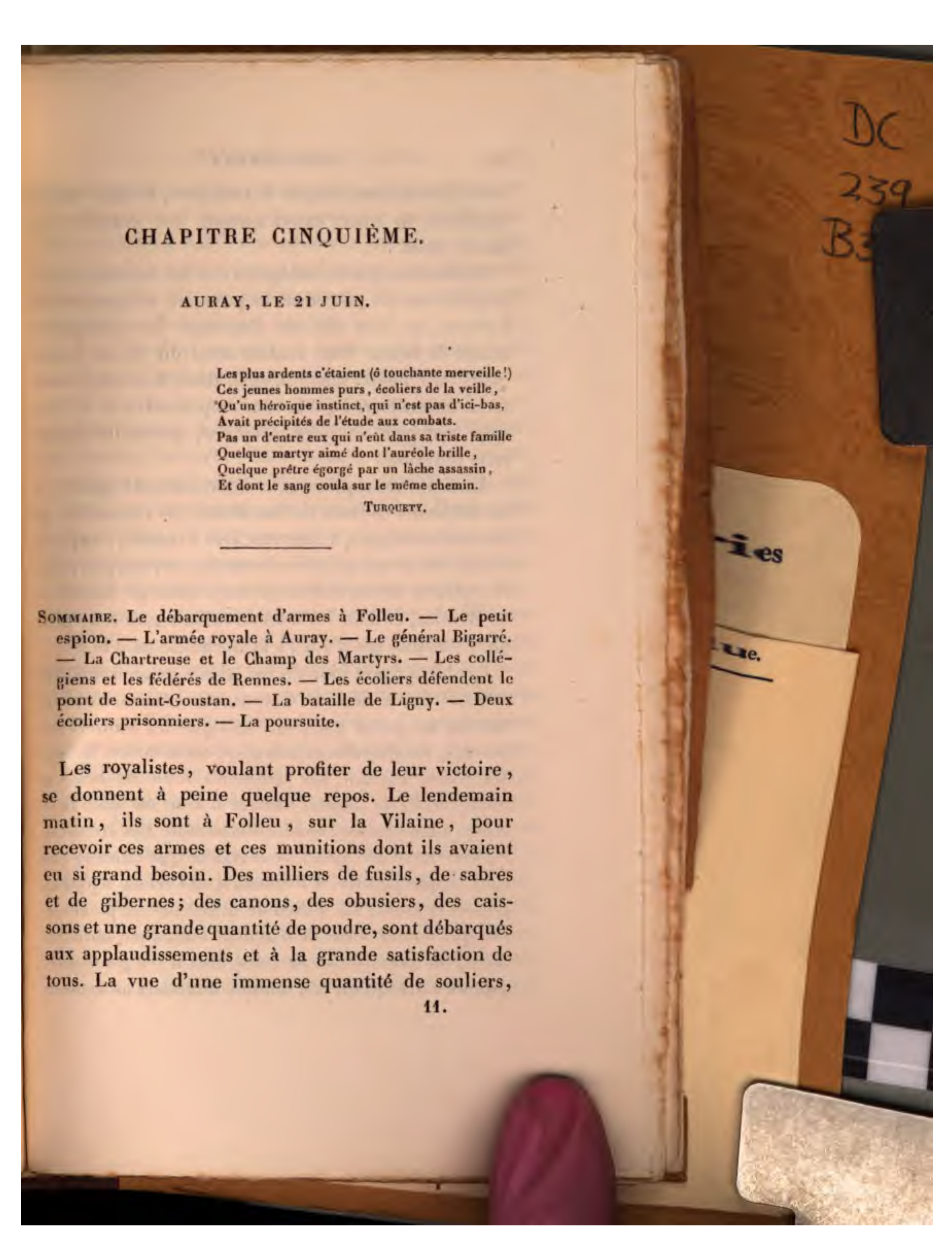
La nuit était arrivée quand les collégiens rentrèrent à Musillac : l'intérêt général dont ils furent l'objet, l'accueil qui leur fut fait par l'armée et les habitants, furent une consolation pour leur douleur et une approbation de leur conduite pendant cette journée.

Disons, avant de terminer le chapitre de Musillac, que la mort du brave Nicolas opéra un changement pour les officiers. Le lieutenant Bainvel, qui eut l'honneur de commander au combat de Musillac, fut proclamé capitaine. Le Quellec, devint lieutenant; Le Quellec, par sa sagessse et sa prudence, était le Nestor et le Mentor du collége : d'une santé faible, il avait l'âme forte et énergique.

Le sergent-major Rio fut promu au grade de sous-lieutenant. Rio était alors à peine un adolescent, mais déjà il faisait pressentir qu'il obtiendrait un jour un rang distingué dans les sciences et les belles-lettres.

Encore un mot sur mes camarades blessés à Musillac. Ceux qui reçurent les plus graves blessures furent Le Roy et Allio. Le Roy était un enfant de quinze à seize ans, d'une douceur remarquable; blessé gravement à la jambe, il fut déposé, pendant l'affaire, à côté du capitaine Nicolas, pour lequel il ne cessa de prier : « Puisque je ne puis plus me battre », disait-il, « je prierai du moins pour lui et pour les autres. »

Le caporal Allio était aussi brave que modeste; on eut toutes les peines du monde à le décider à accepter les fonctions de caporal : blessé d'abord à la tête, il l'enveloppa de sa cravate noire, et continua de se battre; un moment après, blessé au bras, il ne voulut pas quitter encore le champ de bataille, et de la seule main dont il pouvait se servir, il distribuait des cartouches à ses camarades. Allio, devenu prêtre, est mort en 1830. J'ignore si le bon petit Le Roy, comme nous l'appelions, vit encore. Hélas ! la liste de ceux qui n'existent plus est bien longue depuis 1815 !



CHAPITRE CINQUIÈME.

AURAY, LE 21 JUIN.

Les plus ardents c'étaient (ô touchante merveille !)
Ces jeunes hommes purs, écoliers de la veille,
Qu'un héroïque instinct, qui n'est pas d'ici-bas,
Avait précipités de l'étude aux combats.
Pas un d'entre eux qui n'eût dans sa triste famille
Quelque martyr aimé dont l'auréole brille,
Quelque prêtre égorgé par un lâche assassin,
Et dont le sang coula sur le même chemin.

TURQUETY.

SOMMAIRE. Le débarquement d'armes à Folleu. — Le petit espion. — L'armée royale à Auray. — Le général Bigarré. — La Chartreuse et le Champ des Martyrs. — Les collégiens et les fédérés de Rennes. — Les écoliers défendent le pont de Saint-Goustan. — La bataille de Ligny. — Deux écoliers prisonniers. — La poursuite.

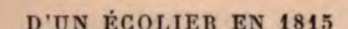
Les royalistes, voulant profiter de leur victoire, se donnent à peine quelque repos. Le lendemain matin, ils sont à Folleu, sur la Vilaine, pour recevoir ces armes et ces munitions dont ils avaient eu si grand besoin. Des milliers de fusils, de sabres et de gibernes; des canons, des obusiers, des caissons et une grande quantité de poudre, sont débarqués aux applaudissements et à la grande satisfaction de tous. La vue d'une immense quantité de souliers,

dont l'armée commençait à manquer, et qui furent distribués de suite, causa surtout une grande joie parmi nous.

Maintenant que les collégiens ont fait leurs preuves, et qu'ils ont été proclamés la première compagnie de l'armée, on leur fait les honneurs des premières caisses de fusils. Tous veulent avoir un de ces beaux fusils tout neufs, sans calculer, dans leur empressement inconsidéré, qu'ils sont trôp lourds; et il sera trop tard pour un grand nombre, quand ils feront cette réflexion.

Après ce débarquement si heureusement opéré, et les différents convois mis en sûreté, les royalistes ne demandaient qu'à se mesurer avec l'ennemi; aujourd'hui, bien armés et riches en munitions, que peuvent-ils redouter de ces différents corps sortis de Nantes et de Rennes, et dont les têtes de colonnes ne sont plus qu'à quelques pas d'eux, à la Roche-Bernard?

Les bleus firent bien de les laisser passer sans dire mot, et de se dérober devant eux. Maintenant on marche au grand jour, on dédaigne les sentiers détournés, les chemins de traverse, on se donne le luxe des routes royales, sur lesquelles roule de belle et bonne artillerie. Jamais l'armée n'avait été aussi brillante, aussi exaltée, aussi enthousiaste. Les volontaires arrivaient en masse. Ce n'étaient que danses, que chants, que plaisirs! A Rochefort, où l'armée séjourna plusieurs jours, au milieu de différents corps ennemis qui l'observaient et n'osaient l'attaquer sérieusement, on dansait tous les soirs, et il n'y a pas de médisance à dire qu'un bon nombre d'écoliers ne se firent



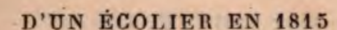
pas faute de prendre leur part de ces distractions. Rochefort était devenue pour nous une petite Capoue. Ce serait bien mal de reprocher aux royalistes ces quelques heures de bon temps et de repos; car, dans quelques jours, ils auront à supporter de rudes fatigues et à livrer de nouveaux combats.

En attendant ces coups à donner ou à recevoir, la police et l'espionnage travaillaient de leur mieux et allaient bon train : tous les jours on en avait de nouvelles preuves. A notre départ des rives de la Vilaine, et avant d'arriver à Rochefort, les artilleurs avaient arrêté un petit garçon de treize à quatorze ans, qui s'était faufilé au milieu de leurs caissons. Il n'y avait pas de doute, c'était un espion; mais l'enfant, avec une étonnante présence d'esprit et un grand sang-froid, répondait à toutes les questions sans se compromettre. Il avait été soigneusement fouillé, on n'avait rien trouvé sur lui, et les menaces et même quelques bourrades ne purent l'intimider. Que faire de cet enfant que, par prudence, l'on ne peut pas renvoyer? On l'adresse aux écoliers. Le malheureux enfant se mourait de fatigue et d'effroi. Nous l'accueillîmes avec bonté et on en prit tous les soins possibles. Confié à quelques jeunes élèves d'un caractère doux et insinuant, l'enfant ne tarda pas à se montrer reconnaissant, et de lui-même il demanda à livrer son secret. Il portait, renfermée dans de doubles semelles, une importante correspondance. Les écoliers adoptèrent alors cet enfant, et comme ils n'avaient pas encore de tambour, on donna une caisse au petit espion, qui était déjà un jeune artiste en baguettes;

plus tard ce jeune homme, qui se conduisit fort bien, entra comme tambour dans la légion du Morbihan.

Au milieu de cette prospérité des royalistes, l'ennemi ne s'endormait pas. Presque tous les jours, on échangeait des coups de fusil. Cette tactique de sa part continua jusqu'à ce que le général en chef Bigarré, commandant la 13e division militaire, eût opéré la réunion de toutes ses forces. Pendant que cette attaque se préparait, il arrivait de tristes nouvelles de la Vendée.

L'arrêté de Falleron, du 31 mai, terminait la guerre sur la rive gauche de la Loire, et suivant toutes probabilités, le général Travot viendrait en aide au général Bigarré pour écraser le Morbihan. Ce qui mit le comble à nos inquiétudes, ce fut la nouvelle de la mort de Louis de la Rochejacquelein, tué le 3 juin au combat des Mathes. Pour nous, collégiens, ce nom résumait tout le royalisme, toute la Vendée. Il n'y en avait pas un seul parmi nous, quelque jeune qu'il fût, qui ne répétât souvent avec admiration, avec enthousiasme, ces belles paroles du premier la Rochejacquelein, cette héroïque harangue d'un généralissime de vingt et un ans, commandant à cent mille Vendéens : « Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-» moi; si je meurs, vengez-moi. » Y a-t-il quelque chose de plus beau dans l'antiquité? De nos jours encore, des paroles ont été entendues, qui doivent, comme celles de Henri de la Rochejacquelein, rester à jamais mémorables : c'est Cambronne, disant à Waterloo : « La garde meurt, mais ne se rend pas. » Heureuse Bretagne! d'avoir donné le jour à de si nobles



fils et de leur avoir inspiré de si généreux sentiments !

Devant de si graves événements, le courage des Morbihannais ne faiblira pas. Comme la vertu, l'énergie de ces populations si dévouées semble se retremper dans le malheur ! Sans cesse, de nouveaux corps viennent rejoindre l'armée royale, et les volontaires qui sollicitent des armes comme une faveur sont si nombreux, que toutes les ressources du débarquement de Folleu sont déjà épuisées.

Dans les prévisions de prochaines et inévitables collisions, il fut décidé qu'un nouveau débarquement d'armes et de munitions aurait lieu dans la baie de Carnac.

Dans les mêmes prévisions, sans doute, le général Bigarré avait opéré, à Ploërmel, la réunion d'une nombreuse armée, qui se composait des bataillons d'artillerie de marine venant de Brest et de Lorient, des garnisons de Rennes, de Vannes, de Pontivy, de Saint-Malo, de toutes les troupes disponibles dans la 13e division militaire, et de plusieurs détachements tirés de Nantes.

Dans ces entrefaites, l'armée royale arriva à Auray et occupa cette ville, bien décidée, comme à Musillac, à remporter une nouvelle victoire, pour protéger un nouveau débarquement de munitions.

De son côté, le général Bigarré veut attaquer la ville d'Auray avec toutes ses forces divisées en quatre corps. Le principal, qu'il commande lui-même, fort de quatre mille hommes, se portera sur Auray, par Grand-Champ; le second, par Pluvigner; le troisième, par Laudevaut, et le quatrième par Vannes.

Auray est une ville importante par sa position, et intéressante par ses souvenirs historiques. A la porte de cette ville, on voit l'ancien couvent de la Chartreuse, et son église de Saint-Michel, monument de triomphe et de victoire. C'est là que se décida, le 29 septembre 1364, la grande question, soutenue d'un côté par la France, et de l'autre par l'Angleterre, de la souveraineté entre les maisons de Penthièvre et de Montfort. Là périt Charles de Blois; là Duguesclin fut fait prisonnier par Chandos; mais, en revanche, cette petite colline s'appelle encore le cimetière des Anglais. Cette contrée remplie de calme, riche d'agréables paysages et de vues riantes, serait-elle donc condamnée à n'être célèbre que par des souvenirs de guerres civiles? Presque à nos pieds, au milieu de ces vertes prairies, qu'on appelle le Champ des Martyrs, s'élève encore un autre monument sacré, mais celui-là est un monument de regrets et de deuil.

A Quiberon, les émigrés avaient mis bas les armes, sous la foi et les garanties d'une capitulation; au mépris de la foi jurée, en violation de toute justice et de tout droit des gens, les républicains vainqueurs les fusillèrent en masse. C'est dans ces silencieuses vallées que se sont accomplis de si tragiques événements. Cette église solitaire, qui a la forme d'un vaste tombeau, doit en perpétuer le souvenir.

Le combat qui va se livrer demain aura pour théâtre ces mêmes champs, témoins de si grandes luttes et de si tristes hécatombes. Le sang français, versé par la main des Français, coulera donc encore dans ces

lieux néfastes, sur ce sol qui serait maudit si la croix n'y dominait de tous côtés en signe de pardon, de miséricorde et d'expiation!

Dans l'après-midi du 20 juin, les collégiens furent désignés pour défendre le pont de Saint-Goustan, qui devait être le point de la principale attaque, puisque l'ennemi venait d'occuper Sainte-Anne. Mais dans la nuit, le général Bigarré, par une contre-marche, se porta sur le pont de Brech, dont il s'empara. Cette manœuvre hardie lui permit de porter toutes ses forces sur l'extrême gauche des royalistes, et décida du sort de la journée.

A la première nouvelle de ce changement de front, les écoliers se replièrent sur Auray et bivouaquèrent toute la nuit sur la grande place. L'hôtel de ville, qui servait de quartier général, était sur cette place; les écoliers en occupèrent les portes. Pour se distraire des ennuis d'un bivouac, au moment d'une bataille qui commençait (il était quatre heures du matin), plusieurs se réunirent dans une salle qui avait servi de théâtre, pour déclamer des vers de Racine et de Corneille, au bruit de la fusillade qui se rapprochait de plus en plus. Que la jeunesse a d'heureux priviléges!

Depuis bientôt deux heures la bataille était commencée : l'ordre arriva enfin à la légion Margadel de se porter en avant.

Malgré des efforts désespérés, Cadoudal, Gambert, Sécillon, de Francheville, Galles et Le Thiey, qui malheureusement n'avaient pu se présenter en bataille qu'isolément et successivement, avaient été obligés de céder à un ennemi plus nombreux, marchant en co-

lonnes serrées. Le feu des royalistes avait cependant été terrible dans ces attaques successives. La légion Margadel, à la tête de laquelle marchent toujours les écoliers, s'avance pour couvrir la position de la Chartreuse, défendue par une demi-batterie; les écoliers sont placés en avant sur une petite colline dominant le Champ des Martyrs.

Déjà les tirailleurs ennemis débordent cette position de tous les côtés, et la colonne serrée continue d'avancer; les collégiens sont en face : alors commence une fusillade acharnée entre ceux-ci et les fédérés de Rennes, tous élèves des Écoles de droit et de médecine de cette ville. Cette lutte, si elle se fût prolongée, eût été affreuse; heureusement la retraite fut ordonnée, et les collégiens obligés de suivre le mouvement. Dans cette triste mêlée, furent tués le sous-lieutenant Questel, le caporal Colomban Rio et Grégoire (Laurent). Les fédérés furent encore plus maltraités, le général Bigarré reçut une blessure presque mortelle.

Les écoliers, pour retarder, autant que possible, la marche de l'ennemi, s'embusquèrent dans les jardins de la Chartreuse; chose singulière! ce fut à l'abri de ces petits pavillons, habités autrefois, dans le silence et la solitude, par de pieux cénobites, qu'ils purent un instant prolonger leur résistance. Les pieuses ombres des anciens habitants de ces lieux, où régnaient jadis le calme et la paix, durent s'indigner de voir troubler leur repos par ces bruits de guerre et de carnage!

A l'entrée d'Auray, le comte de Francheville, avec moins de deux cents hommes, peut retarder une demi-heure la marche victorieuse de l'ennemi, qui pénètre

enfin dans la ville. MM. de Moëslieu, de Langle, Ducoëdic, Dagorn, à la tête de quelques braves qu'ils ont réunis, par un suprême effort veulent encore, dans les rues, résister à l'ennemi; ils périssent tous... De Moëslieu seul survit miraculeusement à sept blessures.

C'en est fait, la victoire s'est prononcée contre les royalistes, dont toutes les légions sont rompues; forcés de se replier dans différentes directions, ils laissent l'ennemi prendre possession de la ville d'Auray.

Vers midi, les écoliers passèrent le pont de Saint-Goustau, avec ordre d'en disputer le passage à l'ennemi. Ce pont était destiné à être un théâtre de combat pour les écoliers : la veille, ils devaient y combattre pour empêcher l'ennemi de pénétrer dans la ville; aujourd'hui, c'est pour l'empêcher d'en sortir.

Les collégiens s'emparent donc des maisons du faubourg qui commandent le pont, et s'y défendent avec acharnement jusqu'à cinq heures du soir, non sans voir s'augmenter le nombre de leurs camarades blessés, entre autres, Jicquello, qui fut blessé à la tête, et le brave Mahé, de Vannes, qui reçut à la cuisse une très-dangereuse blessure.

Dans cette circonstance critique, un jeune caporal de la compagnie des écoliers, Guillout (Joachim), aujourd'hui curé de Kergrist, donna une preuve bien remarquable de courage et de présence d'esprit.

Ce brave écolier rallia un assez grand nombre de marins à la tête desquels il fit, pendant plusieurs heures, une si opiniâtre résistance, qu'il empêcha

l'ennemi de faire sa jonction avec la colonne sortie c
Vannes.

Il fallut enfin se décider à quitter ce poste dang
reux, car une fusillade, se rapprochant de plus en plı
sur nos derrières, annonçait la prochaine arrivée d
la colonne sortie de Vannes; un fort détachement d'é
coliers fut envoyé en tirailleurs contre ces troupes
pour couvrir notre retraite sur Sainte-Anne et Plu
mergat. Il y eut encore des écoliers blessés dans cett
dernière rencontre, mais ils avaient fait leur devoir
et s'ils avaient été les derniers à se présenter aı
combat, ils furent aussi les derniers de tous à le sou
tenir avec un grand courage.

Nous arrivâmes à Plumergat harassés de fatigue
et remplis d'inquiétude sur le sort d'un grand nombre
de nos camarades que nous savions blessés; et pouı
que rien ne manquât à nos pertes, deux de nos camarades furent faits prisonniers : l'un était le caporal Dagorn, brave et énergique jeune homme; l'autre, Le Lohé, à peine remis de la blessure qu'il avait reçue à Redon. Ils furent pris en voulant traverser un petit bras de mer. Avant de se rendre, ils jetèrent à l'eau toutes leurs armes, disant ironiquement aux soldats qui les arrêtaient, qu'on ne pourrait pas les accuser d'avoir été pris les armes à la main. Après l'affaire Sainte-Anne, les royalistes avaient renvoyé tous les prisonniers, sans exception. Les bonapartistes ne furent pas si généreux, nos condisciples restèrent en prison jusqu'à la pacification.

Plus de vingt-cinq ans après ces événements, l'écolier qui avait été le capitaine de ses camarades, et,

comme beaucoup d'entre eux, devenu prêtre, se rencontrait à Versailles avec M. de V..., homme distingué par ses qualités personnelles et ses talents d'artiste comme peintre et statuaire. M. de V... est auteur d'une belle statue de saint Fiacre, et d'un grand et magnifique bas-relief, représentant le Baptême de Clovis, placé dans l'église de Notre-Dame de Versailles.

« Vous aimez donc bien votre pays? » dit à l'ecclésiastique M. de V... « Moi aussi j'aime la Bretagne, quoique j'aie pensé y laisser mes os, non pas dans mon lit, mais au combat d'Auray, où je fus blessé dangereusement en 1815. »

A ce mot de combat d'Auray, le prêtre, inquiet, demande, par mesure de précaution, sous quel drapeau servait son interlocuteur à cette époque. « C'était sous le drapeau impérial, répondit-il; j'avais dix-sept ans, j'étais au collége de Rennes; fils d'un officier supérieur de la garde, mon père m'avait appris à adorer l'Empereur... J'entrai donc dans les rangs des fédérés, pour aller combattre le collége de Vannes, qui s'était insurgé pour les Bourbons.

« A l'attaque d'Auray, les fédérés de Rennes obtinrent du général Bigarré de marcher en tête, pour se mesurer avec les collégiens de Vannes qui se trouvaient aussi en avant du côté des royalistes. J'aperçois à quelques pas des siens le capitaine des écoliers : je le vois encore (il ne savait pas si bien dire), vêtu d'un habit noir, un fusil à la main, un ruban blanc au bras gauche. Poussé par mon enthousiasme, je devance les miens, et, presque à bout portant, je tire sur l'officier des collégiens. Il me riposte en même temps, et



je tombe frappé d'une balle qui me traverse le corps. Quant à lui, j'ignore s'il a été tué, ou seulement blessé. »

Le prêtre écoutait avec une grande émotion le récit d'un fait qui n'était jamais sorti de sa mémoire : mais son émotion était de joie et de bonheur, il avait toujours cru avoir tué son antagoniste, et, depuis qu'il était prêtre, il n'avait jamais manqué, le 21 juin, de dire la messe pour le repos de l'âme de cette victime inconnue. — La balle qui devait le frapper n'avait emporté qu'une basque de son habit en effleurant seulement la jambe gauche.

Plein de joie de savoir enfin que tous ses *De profundis* ont été sans objet, et connaissant les généreux sentiments de M. de V..., il n'hésite pas à lui avouer la part qu'il a prise dans cette fatale rencontre. *Les deux ennemis,* facilement réconciliés, sans rancune, mais non sans être émus jusqu'aux larmes, ainsi que les témoins, de cette singulière explication, s'embrassent de tout leur cœur. Puissent tous les Français que les entraînements politiques ont divisés et rendus ennemis se réunir ainsi et s'aimer comme les enfants d'une même patrie!

Les conséquences de la bataille d'Auray ne furent pas aussi désastreuses pour les royalistes qu'on aurait pu le craindre d'abord. Les ennemis avaient éprouvé une perte triple au moins, en morts et en blessés : et comme leurs munitions se trouvèrent épuisées, le général Rousseau, qui remplaça le général Bigarré, ne put se mettre à leur poursuite que deux jours après. Les royalistes en profitèrent pour se reconnaître.

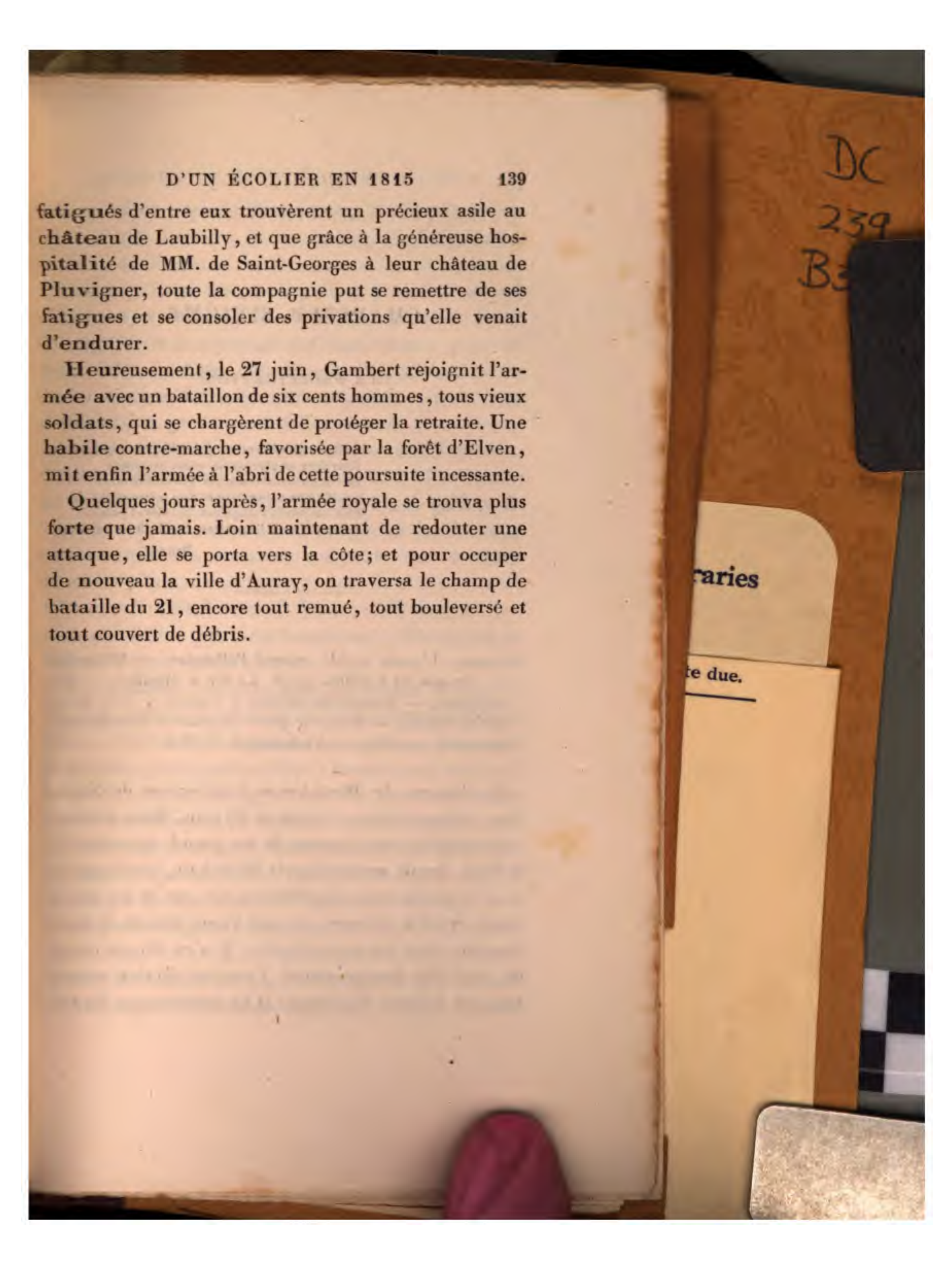
Ce fut dans ces circonstances que l'on apprit la victoire de Ligny. Cette victoire, annoncée par les journaux comme décisive, devait amener de terribles conséquences et causer la ruine des espérances royalistes. Le Morbihan ne s'émeut de ces bruits que pour puiser dans son dévouement une nouvelle force et un nouveau courage. Napoléon a triomphé! Le pays entier va se lever pour combattre le colosse victorieux, et dans quelques jours l'armée royale comptera près de vingt mille hommes. Singulière destinée du Morbihan de se trouver debout contre Napoléon au commencement et à la fin de sa carrière! Le premier Consul, en saisissant le pouvoir, ne trouva d'opposition à sa naissante puissance que dans le Morbihan, qui lui opposa une armée de vingt-cinq mille hommes... Bonaparte traite avec Georges, qui se soumet pour ne pas consommer la ruine du pays. L'Empire a passé avec toutes ses grandeurs et ses gloires, Napoléon veut ressaisir ce pouvoir qu'il a abdiqué, le Morbihan lui résiste de nouveau.

Quant aux écoliers, ils combattront jusqu'à la fin, quoi qu'il arrive, et lorsque le triomphe de Napoléon aura rendu la lutte impossible, ils s'exileront volontairement : les uns iront en Russie, chercher la fortune, comme professeurs; les autres, qui ne veulent pas renoncer à la vocation ecclésiastique, iront à Rome, d'où ils repartiront, comme missionnaires, pour aller porter l'Évangile chez les peuples les plus barbares. Ce parti une fois arrêté, les collégiens reprennent leurs armes avec un nouvel enthousiasme et un courage retrempé dans l'adversité. Heureusement, ils

ne seront pas réduits à des extrémités pareilles, car les fils de saint Louis remonteront sur leur trône, pour cicatriser les plaies de la France et lui rendre la paix et ses libertés.

On commençait à peine à respirer, que le général Rousseau commença la poursuite. Ce fut le 24 juin au matin que l'ennemi, bien supérieur en forces, se montra à une demi-lieue de Saint-Jean-de-Brevelay, où les royalistes avaient passé la nuit. A la vue de l'ennemi, il fallut se remettre en route, et les écoliers se trouvèrent souvent d'arrière-garde pendant les marches forcées de cette retraite; à chaque instant du jour et de la nuit, il fallait faire le coup de feu. Le 25 juin, on ne dut d'éviter un combat général qu'au courage du commandant de La Voltais, qui fit rompre le pont de la Ville-Jacob sous le feu même de l'ennemi.

Pendant ces marches continuelles qui durèrent jusqu'à la fin du mois, on trouvait à peine le moment de prendre un peu de sommeil. Pendant ces huit jours, il fut impossible de quitter ses vêtements, et on avait beaucoup de difficultés à se procurer des vivres, surtout quand on était à l'arrière-garde. Le courage des écoliers ne faillit pas dans ces heures de détresse. Nous reçûmes alors des preuves de la sympathie et de l'intérêt que nous inspirions au clergé. Dans tous les bourgs, dans tous les villages, les bons pasteurs avaient toujours soin de réserver des vivres pour les collégiens; il serait impossible de perdre le souvenir de tant de bonté et de tant de sollicitude de la part des vénérables prêtres du Morbihan. Les écoliers n'oublièrent pas non plus que des blessés et les plus



fatigués d'entre eux trouvèrent un précieux asile au château de Laubilly, et que grâce à la généreuse hospitalité de MM. de Saint-Georges à leur château de Pluvigner, toute la compagnie put se remettre de ses fatigues et se consoler des privations qu'elle venait d'endurer.

Heureusement, le 27 juin, Gambert rejoignit l'armée avec un bataillon de six cents hommes, tous vieux soldats, qui se chargèrent de protéger la retraite. Une habile contre-marche, favorisée par la forêt d'Elven, mit enfin l'armée à l'abri de cette poursuite incessante.

Quelques jours après, l'armée royale se trouva plus forte que jamais. Loin maintenant de redouter une attaque, elle se porta vers la côte; et pour occuper de nouveau la ville d'Auray, on traversa le champ de bataille du 21, encore tout remué, tout bouleversé et tout couvert de débris.

CHAPITRE SIXIÈME.

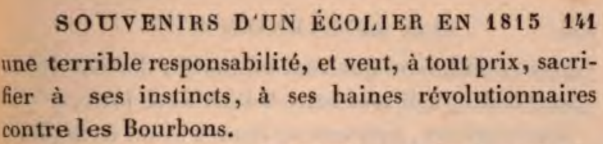
LA PACIFICATION.

Surtout, pontifes saints, point d'hymnes de victoire,
Mais dites en pleurant la messe expiatoire
De ces fureurs de sang par qui sont envahis
Les fils d'un même Père et d'un même pays!
Puis ces jeunes vainqueurs, purifiés et calmes,
Aux marches de l'autel iront cueillir leurs palmes.

BRIZEUX.

SOMMAIRE. L'armée royale reprend l'offensive — Waterloo. — Attaque du 5 juillet. — M. Le Gal à Musillac. — Les carabines. — Rentrée des écoliers à Vannes. — Une messe sur la Rabine. — Mort du jeune Candal. — Récompenses accordées au collége. — Ordonnance du Roi.

Le désastre de Waterloo et l'abdication de Napoléon étaient connus depuis le 25 juin. Nous devions espérer qu'en conséquence de ces grands événements, la lutte devait cesser dans le Morbihan, que la cause pour laquelle nous combattions les uns et les autres serait décidée ailleurs, et que verser encore le sang français était un crime inutile. Il n'en fut pas ainsi du côté des bonapartistes; l'ennemi voulut encore tenter la fortune des armes : il ne reculera pas devant



une terrible responsabilité, et veut, à tout prix, sacrifier à ses instincts, à ses haines révolutionnaires contre les Bourbons.

Quoi qu'il en soit, le 5 juillet, près de trois semaines après la bataille de Waterloo, toutes les forces bonapartistes se réunirent à Grand-Champ pour attaquer les royalistes. En voyant cette odieuse agression, cette soif d'une inutile vengeance, nous nous demandions quel nom il fallait donner à ces soldats ennemis. Ils n'étaient plus les défenseurs de Napoléon, dont la cause, perdue sans retour, était abandonnée de lui-même, de Napoléon, tombé si bas, qu'il avait reçu le coup de grâce de La Fayette... ce dernier coup réservé encore à un autre souverain qui tombera aussi du trône... ce suprême coup de pied, auquel, selon les lois de l'éternelle justice, n'échappera pas non plus celui qui a eu le malheur d'être appelé le héros des deux mondes.

Ils n'étaient pas non plus les soldats du roi de France, puisqu'ils continuaient d'attaquer le drapeau blanc, flottant déjà dans tout le royaume. Pour quel souverain, pour quel principe, voulaient-ils donc encore faire couler le sang français? A l'éternelle honte de ces faux libéraux, c'était, a-t-on dit depuis, pour un Cobourg, pour un Brunswick, pour un d'Orange! Ils auraient pris le Grand Turc pour roi pourvu qu'il ne fût pas un fils de saint Louis ou de Henri IV!

Le général Bigarré avait cependant, depuis plusieurs jours, reçu cette réponse péremptoire du général de Sol : « Les ordres du roi, votre maître et le mien, » me prescrivent la conduite que j'ai à tenir. Je vous

» avertis seulement que vous répondrez devant lui de
» tout le sang qui sera versé à dater de ce jour. »

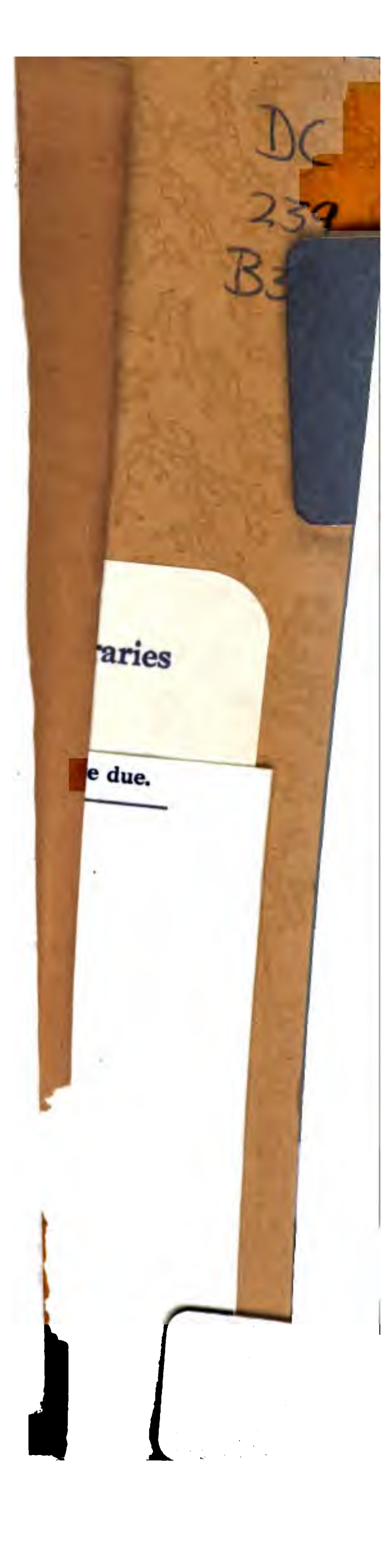
Les royalistes, toujours nationaux avant tout, vont leur donner une bonne et dernière leçon. Pendant que l'on tient en échec deux des colonnes ennemies, les royalistes se portent sur Plescop pour culbuter la troisième. Ils sont pleins d'ardeur et désirent vivement réparer la défaite d'Auray. Les écoliers partagent cet enthousiasme général. Ils sont au premier rang; aussi, c'est au pas de course, et la baïonnette baissée, qu'ils se précipitent sur l'ennemi. Celui-ci a bientôt compris qu'il n'a d'autre ressource que la fuite; il jette ses armes et disparaît de tous côtés, en se cachant dans les blés et dans les bois. Disperser cette colonne fut l'affaire d'un moment. On dirait qu'elle avait la conscience de sa mauvaise cause. Quelques fuyards purent arriver jusqu'à Vannes et y donner l'alarme. Ils furent poursuivis de près, et les écoliers ne furent pas les moins acharnés. Plusieurs d'entre eux arrivèrent jusque sous les murs du collége, et firent le coup de feu avec les soldats qui l'occupaient et le défendaient. Quel triomphe pour eux, s'ils avaient pu reprendre leur collége d'assaut! Cette idée nous souriait beaucoup.

Désormais, du moins, les bonapartistes n'oseront plus sortir des villes fortifiées, les royalistes sont maîtres de tout le département. Quelques rencontres sans importance eurent lieu cependant, et firent éprouver encore aux écoliers des pertes bien sensibles. Le frère jumeau du capitaine Nicolas, après avoir été blessé à Musillac, avait été près de sa mère, pour la

consoler et se reposer lui-même de sa blessure; mais, à peine rétabli, il revint à l'armée pour périr comme son frère.

A la suite de ce dernier échec des bonapartistes, des entrevues et des négociations entre ceux-ci et les royalistes avaient eu lieu à plusieurs reprises, sans amener de résultat. Le préfet du Morbihan chargea de nouvelles propositions un parlementaire, ayant toutes les qualités pour réussir dans son importante mission pacifique.

C'était M. Le Gal, premier vicaire général et supérieur du grand séminaire, vieillard environné de la confiance générale et de la vénération de tout le clergé. Ce choix eût été parfait, si les propositions dont il était porteur eussent été admissibles. Le bruit courut qu'elles étaient de telle nature, que le conseil des généraux les repoussa avec d'autant plus d'indignation, qu'il apprit en même temps que le général Rousseau, dans la vue de les appuyer, marchait contre les royalistes à la tête de 10,000 hommes. L'alarme est aussitôt donnée, la générale est battue; tous courent aux armes. M. Le Gal est oublié, il semble que tout le monde le repousse comme le complice des bonapartistes. Un si mauvais résultat fut pour le supérieur du séminaire la cause d'un amer désappointement. Au sortir de la conférence, frappé de ces bruits de guerre, de ces préparatifs de combat, le vieillard se trouva mal. Les écoliers, qui avaient appris son arrivée, s'empressèrent de l'environner de prévenances et de respects; au moment de son départ, plusieurs voulurent lui faire cortége jusqu'aux avant-



postes, et comme, suivant les règlements militaires, il devait avoir les yeux couverts pour les traverser, les collégiens crurent de leur devoir de se montrer un peu larges sur l'exécution rigoureuse des règlements. Ce fut un événement pour eux d'avoir, dans un moment critique, protégé, pour ainsi dire, cet ecclésiastique si haut placé dans leur vénération, comme dans l'opinion publique. Leur conduite, au surplus, fut, dans cette circonstance, généralement approuvée. La ville de Musillac était destinée à être pour les collégiens un théâtre d'émotions et d'événements.

Vers la mi-juillet, on achevait de débarquer les munitions promises par le Roi à son armée du Morbihan. Ce dernier débarquement s'opéra tout près de Musillac, sur les côtes de Billiers où fut autrefois la célèbre abbaye de Notre-Dame-de-Prières, dont l'église s'élevait encore alors avec majesté sur ces rivages solitaires.

Parmi les armes débarquées, il y avait un certain nombre de légères et élégantes carabines. Les collégiens demandèrent à remplacer par ces nouvelles armes leurs fusils de gros calibre; leur demande était juste et elle fut faite en termes convenables. Cependant on refusa d'y acquiescer, en donnant pour raison que ces carabines étaient destinées à armer *une nouvelle compagnie* qui s'organisait. Ce corps était de *si récente création* et devait se former *de recrues si nouvellement arrivées*, que ce refus parut aux collégiens un déni de justice et leur causa une bien vive contrariété. Quelques-uns des plus ardents

firent entendre des murmures et des plaintes, et manifestèrent leur mécontentement. Heureusement tout cela sortit à peine du cercle de la compagnie, et se passa, pour ainsi dire, entre nous. M. de Margadel prouva, en cette circonstance, combien était grande son influence sur l'esprit et le cœur de ces jeunes gens, qu'il aimait à appeler ses enfants. Quelques représentations de sa part calmèrent promptement toute cette irritation et en firent disparaître les dernières traces. Une réaction ne tarda pas à s'opérer dans l'esprit des écoliers. N'était-il pas plus honorable, plus digne, plus glorieux pour eux de conserver jusqu'à la fin ces fusils si lourds, avec lesquels ils avaient combattu depuis le commencement de la campagne?

Heureusement la guerre était enfin terminée! Le 22 juillet, par suite d'une convention entre les généraux Bigarré et de Sol, l'armée royale fit son entrée à Vannes. Les écoliers étaient en tête, et eurent les honneurs de la journée. Au milieu de la curiosité générale et de l'intérêt universel dont ils étaient l'objet, la physionomie des collégiens n'exprime ni la joie ni l'assurance de la victoire et du triomphe. Il en fut ainsi de toute l'armée. Le Roi était revenu..... Mais la France n'était-elle pas humiliée et envahie? Ils n'éprouvent qu'un sentiment de véritable plaisir, de bonheur peut-être, et on doit bien le pardonner à ces jeunes collégiens; ils vont donc rentrer vainqueurs dans leur collége, dans ce collége dont ils ont été presque chassés il y a trois mois, dans ce collége dont on a fait une caserne...

Mais ces vainqueurs avaient une singulière tournure! Leurs vêtements étaient presque en lambeaux; leurs visages noircis, leurs figures hâlées et fatiguées; tel qui était parti imberbe avait maintenant des moustaches dont il était fier; un autre avait grandi démesurément; celui-là avait perdu complétement son embonpoint. Les blessés avaient aussi voulu faire partie du cortége, les uns le bras en écharpe, les autres la tête enveloppée.

En avant de la compagnie marchaient notre principal et nos professeurs, venus à notre rencontre à plus de deux lieues de la ville. Les petits écoliers qui n'avaient pu se battre s'étaient glissés au milieu des autres et portaient en triomphe quelques-unes de leurs armes. Tout cela produisit un grand effet sur la population accourue de toutes parts. On applaudissait sur leur passage, on pleurait en les voyant, en les reconnaissant, en les nommant. Les mères, les sœurs étaient impatientes de se précipiter dans les bras de leurs fils et de leurs frères. Toutes les femmes en général étaient attendries, et bien des hommes regardaient avec envie ces jeunes écoliers au dévouement si généreux, au courage, à la fidélité si éprouvés; les soldats même qu'ils avaient naguère combattus, leur témoignaient une vive et bien honorable sympathie.

Le lendemain de cette rentrée solennelle au chef lieu du département, les élèves, fidèles à leurs sentiments de piété, voulurent en donner une preuve manifeste. Quel bonheur pour eux s'ils avaient pu entrer militairement et au bruit du tambour dans leur belle

église du collége! Mais, hélas! l'édifice sacré avait eu le même sort que le temple des Muses! elle avait été transformée en magasin d'artillerie. Ce fut donc dans l'église paroissiale de Saint-Paterne qu'ils se rendirent en armes, pour entendre la messe d'actions de grâces pour leur heureux retour. Pieuse manifestation qui ne fut que le prélude d'une autre cérémonie religieuse bien autrement solennelle et importante.

Là où la politique ne peut plus rien, pour réprimer les passions qu'elle a soulevées, la religion est toute-puissante pour ramener les esprits, étouffer les discordes et préparer les cœurs à la réconciliation. C'est donc pour atteindre un but si désirable, et opérer un rapprochement entre les deux armées, que l'on prépare, pour le 30 juillet, une pieuse et importante solennité; au milieu de la belle promenade de la Cabine, à l'ombre de ces beaux arbres qui se prolongent sur les quais, s'élève un autel, sur lequel l'évêque, environné de toutes les pompes catholiques, va célébrer la messe et chanter le cantique de la réconciliation. C'est au son des cloches et de la musique militaire, au bruit des tambours et du canon, que se sont réunis en masse tous les différents corps de l'armée. Au poste d'honneur, sur les degrés même du sanctuaire, sont les collégiens en armes et avec leur drapeau : ils partagent cet heureux privilége avec les plus beaux grenadiers, avec les plus vieux soldats. Ceux-ci regardent avec étonnement, avec envie peut-être, car ils sont encore bien jeunes, ces enfants qui se sont battus avec un courage au-dessus de leur âge, et qu'ils savent être sans ambition, sans vanité. Mais



ces jeunes écoliers sont bien fiers et bien heureux de se trouver les plus près de l'autel, au premier rang, avec des vétérans couverts d'honorables blessures, avec de vieux grenadiers qui avaient vu tous les champs de bataille! Pouvaient-ils, ces collégiens, aujourd'hui si glorifiés, terminer d'une manière plus digne et plus heureuse leur entreprise guerrière commencée aux risques de leur vie, de leur liberté et de leur avenir!

Ce fut au sortir de cette cérémonie que les troupes bonapartistes arborèrent la cocarde blanche. Ce fut aussi cette cérémonie qui fut le terme de la vie militaire des collégiens de Vannes, et de leur aventureuse expédition : *Cedant arma togæ.*

Mais les joies et les triomphes de ce monde sont de courte durée, et le lendemain d'un jour brillant et heureux est souvent un jour de tristesse et de larmes. Il en fut ainsi pour les collégiens de Vannes. Ils venaient d'abdiquer dans les joies d'avoir vu l'accomplissement de tous leurs désirs, cette carrière des armes, qui ne devait être qu'un simple événement de leur existence, pour recommencer sérieusement la vie réelle : les uns vont embrasser une profession, les autres vont reprendre le cours de leurs études interrompues. Mais ils doivent encore se réunir une dernière fois pour pleurer sur l'instabilité des choses humaines.

Un élève de seize ans au plus, le neveu du digne et respectable curé d'Auray, qui pleure encore aujourd'hui cet enfant enlevé à ses plus chères espérances, le jeune Candal avait fait toute la campagne; il s'était

fait remarquer par son courage, sa douceur : son âme était belle, son cœur parfait; ses traits avaient une rare beauté, toute sa personne une grande distinction; à Musillac, on l'avait vu empressé de secourir les blessés abandonnés. C'est pour lui que sont ces beaux vers que Brizeux a consacrés au collége de Vannes :

Le sang de ce soldat couché dans ces sillons,
Le doux Candal l'essuie avec ses cheveux blonds.

La mort vient de frapper ce généreux enfant : il a succombé sous le poids des fatigues éprouvées pendant cette guerre. Quels regrets pour ce cher condisciple qui leur est encore enlevé par la mort! On n'a pas mis une épée sur son cercueil : ces jeunes gens éplorés qui l'accompagnent ne sont plus des soldats! une simple couronne de fleurs blanches rappelle les douces vertus du jeune Candal.

Il semble que rien ne peut échapper à cette nécessité qui entraîne toutes les choses humaines vers leur décadence et leur ruine.

Depuis deux cent cinquante ans, le collége de Vannes était un des plus florissants colléges de France; il vient de donner au gouvernement royal rétabli des preuves du bon esprit et du dévouement qui inspirent et animent ses élèves. Le gouvernement a applaudi à ces efforts, a récompensé, préconisé ce dévouement; et voilà que le moment qui devait être l'apogée de sa gloire est la première heure d'une prompte ruine et d'une fatale décadence.

Dès l'année même de 1815, quelques jours après

les événements que ces souvenirs ont retracés, les Pères de la Société de Jésus fondèrent à Sainte-Anne un collége qui, dès son début, comptait trois à quatre cents élèves. Dans le même temps encore, il s'éleva à Lorient un autre collége, qui a si bien prospéré, qu'il s'appelle aujourd'hui le collége d'Aumale.

La création de ces deux établissements porta un coup mortel à la prospérité séculaire de celui de Vannes, et mit fin à la brillante existence d'une institution célèbre que l'on a pu, à juste titre, appeler *le grand collége de Vannes*.

Sous l'impression de la belle conduite des élèves de 1815, il avait été arrêté qu'il serait élevé un monument religieux en mémoire de ceux des élèves qui avaient succombé dans les combats; que leurs noms y seraient inscrits; que le drapeau des collégiens serait suspendu aux voûtes de l'église; que leurs armes seraient conservées dans le collége pour servir aux élèves dans les grandes occasions, dans les grandes solennités; que le 27 juin, à perpétuité, serait un jour de fête et de congé, et que lecture solennelle serait faite de l'ordonnance royale, en présence des autorités; que des bourses seraient réservées aux fils des collégiens de 1815... Tout cela a été bientôt oublié et effacé, aussi bien que les trois croix d'honneur du collége, burinées, cependant, sur l'entrée principale. Mais ce qui demeurera toujours pour la gloire du collége de Vannes, ce que le temps ne pourra ni altérer ni effacer, c'est qu'en 1815, les élèves de cette mémorable époque ont combattu avec générosité, avec désintéressement, avec courage, pour la monarchie, la charte

et les libertés religieuses et nationales, *pro Deo et rege!*

Pour ceux de ces élèves qui survivent encore, je crois qu'il reste un devoir à remplir : c'est une pieuse reconnaissance qui le leur impose. Le capitaine Nicolas, mort en combattant à notre tête, repose au cimetière de Bourg-Paul, dans une tombe qui n'est même plus surmontée d'une simple croix de bois. Désirant, il y a quelques années, visiter le lieu de la sépulture d'un ami, d'un condisciple dont la mort honore le collége, j'ai pu retrouver à peine les dernières traces de cette tombe, aujourd'hui presque perdue et ignorée. L'érection d'un simple monument attesterait du moins que nous n'avons oublié ni notre digne capitaine, ni nos chers camarades frappés comme lui dans les combats!

Je termine ces souvenirs en donnant ici le texte de l'ordonnance royale, qui sera, pour le collége de Vannes, son titre d'honneur et de gloire.

ORDONNANCE DU ROI.

Louis, par la grâce de Dieu, etc.,

Pendant les temps malheureux qui ont suivi la funeste époque du 20 mars 1815, les élèves du collége de Vannes, formés en compagnie, armés et équipés à leurs frais, ont fait partie de l'armée royale, dans le Morbihan, et ont combattu avec courage. Six d'entre eux sont morts glorieusement, un grand nombre a reçu d'honorables blessures, tous ont donné des preuves de fidélité et de leur attachement au gouver-



nement légitime. Voulant manifester la satisfaction que nous avons éprouvée de ce courageux dévouement et en assurer le souvenir;

Sur le rapport de notre ministre, secrétaire d'État au département de l'intérieur, Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE PREMIER. Des pensions annuelles sont accordées, sur le trésor royal, aux parents des six élèves qui ont péri dans les différents combats auxquels la compagnie a pris part, savoir :

Une pension de 600 francs à la mère des frères jumeaux Nicolas (Jean-Marie et Yves), le premier capitaine, tué le 10 juin; le second, caporal, tué le 6 juillet 1815. Cette pension sera reversible à son troisième fils.

Une pension de 400 francs aux frères et beaux-frères du sous-lieutenant Questel, tué le 21 juin.

Une pension de 400 francs au père de Le Thiec (Jacques), sergent, tué le 10 juin.

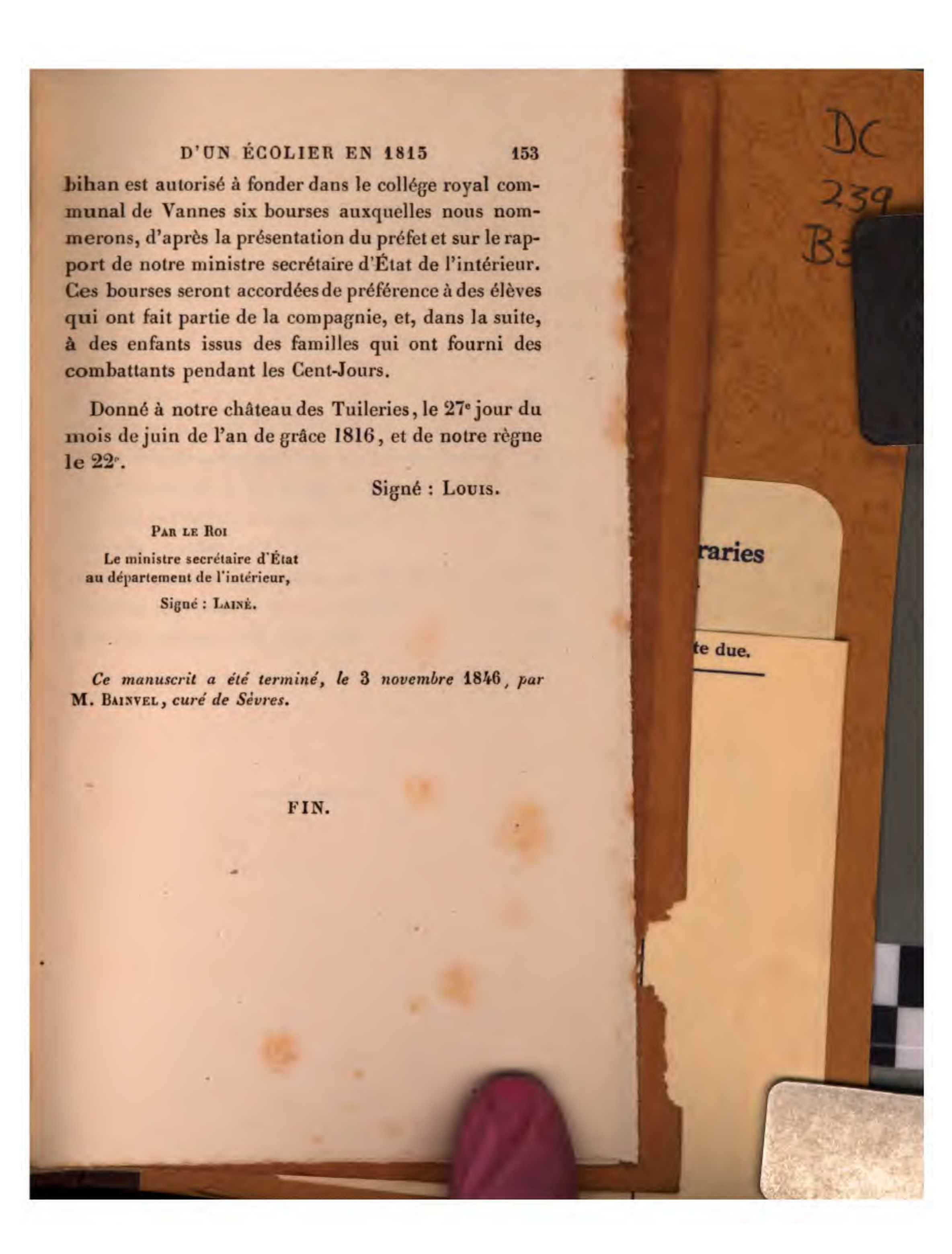
Une pension de 400 francs à la mère de Grégoire (Laurent), fusilier, tué le 21 juin.

Une pension de 400 francs à la mère de Rio (Colomban), caporal, tué le 21 juin.

ART. 2. Les sieurs Bainvel (Pierre-Marie), capitaine; Le Quellec (Jean-Louis), lieutenant; Rio (François-Alexis), sous-lieutenant de la compagnie des élèves du collége de Vannes, sont nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

ART. 3. Le collége communal de Vannes portera à l'avenir le nom de collége royal communal.

ART. 4. Le conseil général du département du Mor-



bihan est autorisé à fonder dans le collége royal communal de Vannes six bourses auxquelles nous nommerons, d'après la présentation du préfet et sur le rapport de notre ministre secrétaire d'État de l'intérieur. Ces bourses seront accordées de préférence à des élèves qui ont fait partie de la compagnie, et, dans la suite, à des enfants issus des familles qui ont fourni des combattants pendant les Cent-Jours.

Donné à notre château des Tuileries, le 27ᵉ jour du mois de juin de l'an de grâce 1816, et de notre règne le 22ᵉ.

Signé : Louis.

Par le Roi

Le ministre secrétaire d'État
au département de l'intérieur,

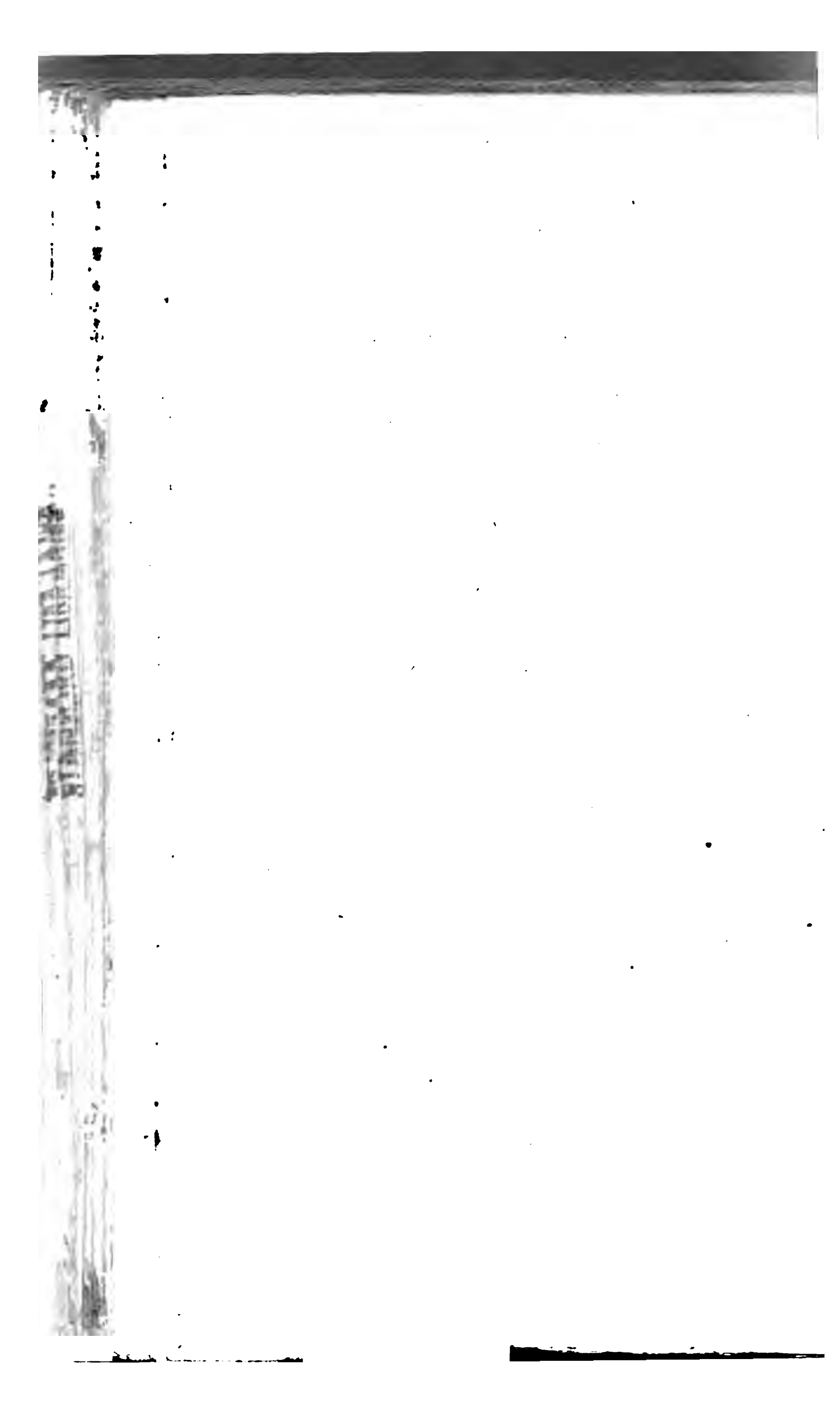
Signé : Lainé.

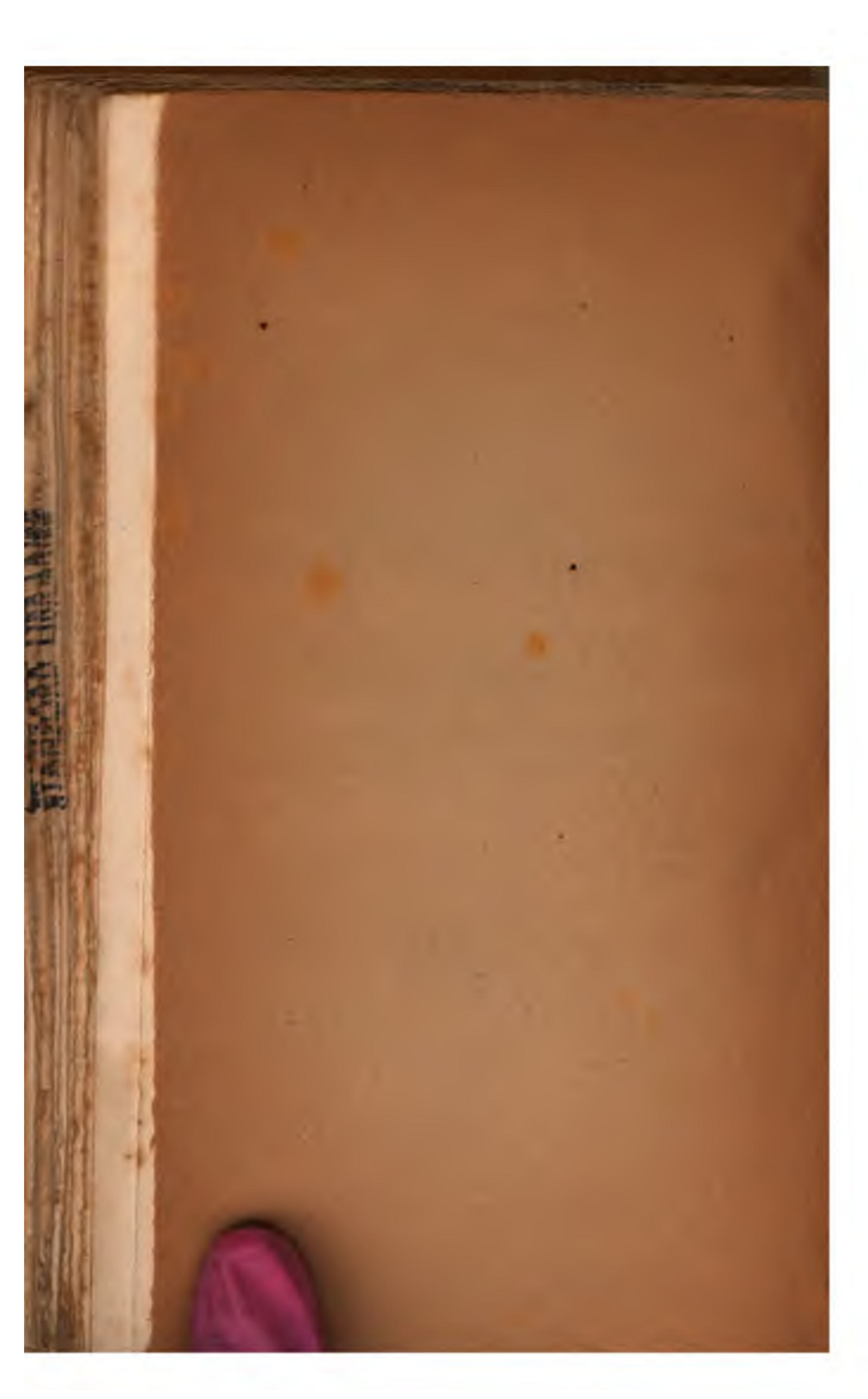
Ce manuscrit a été terminé, le 3 novembre 1846, par M. Bainvel, *curé de Sèvres.*

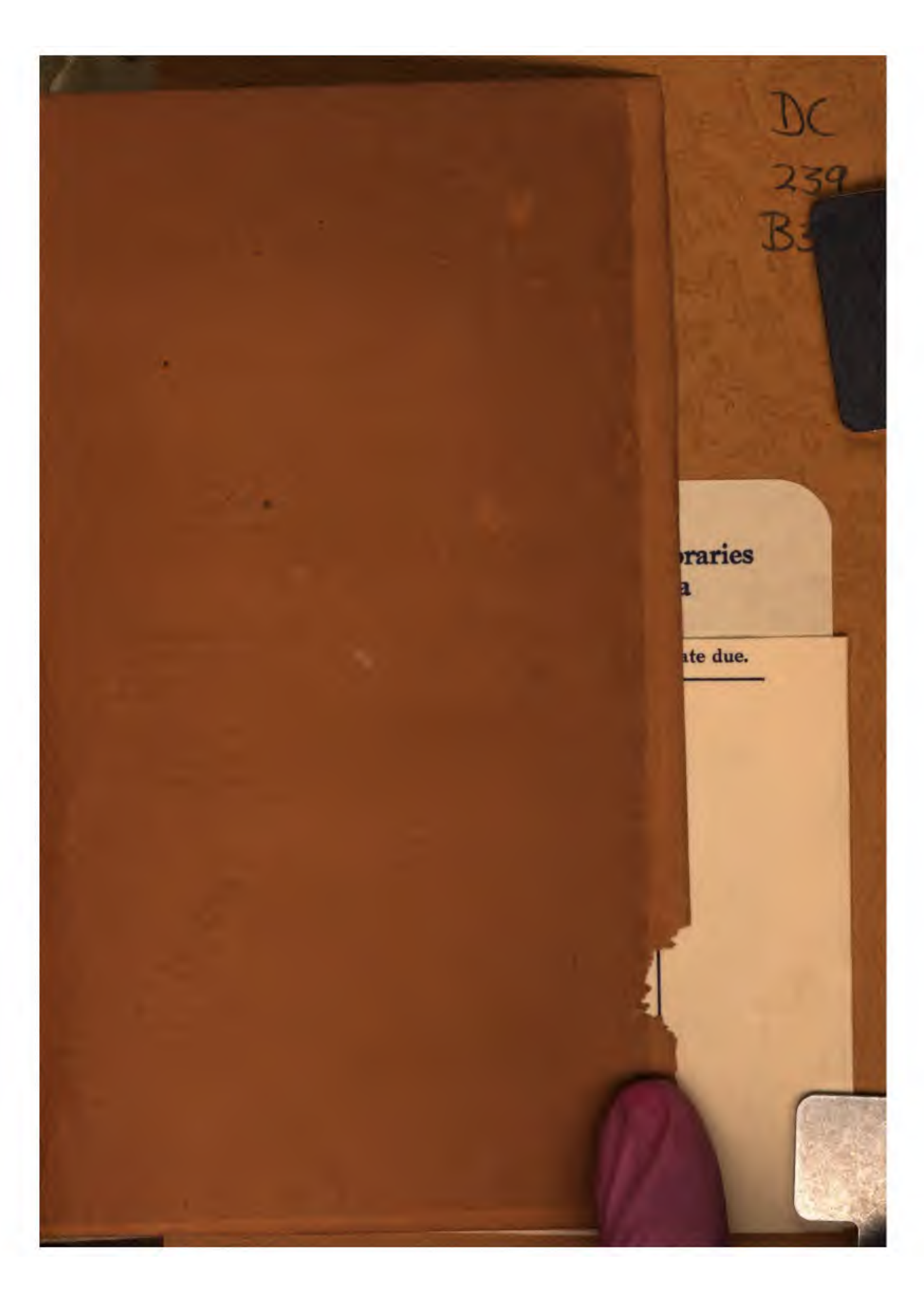
FIN.

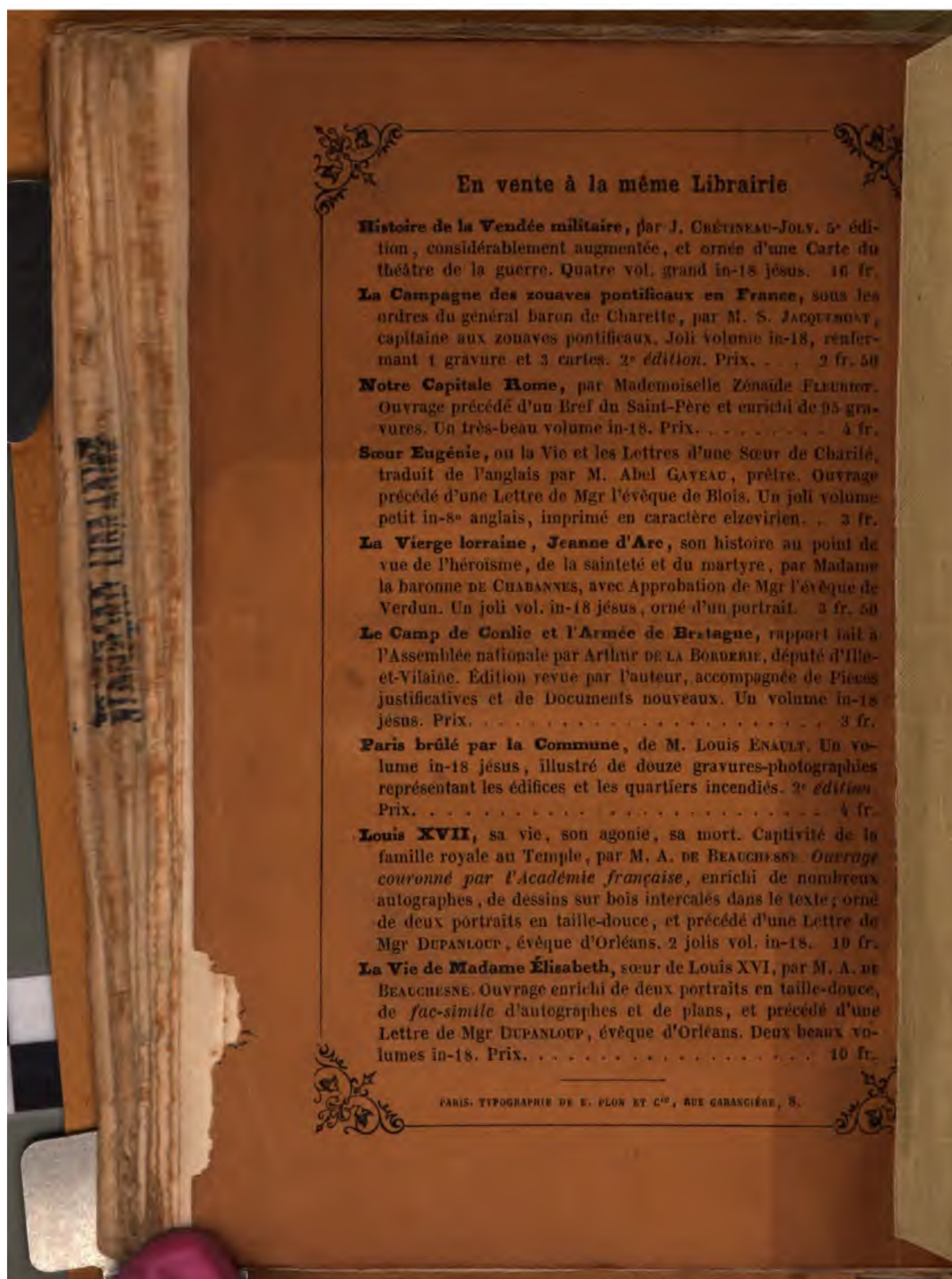


TABLE DES MATIÈRES.






DC
239
B3
braries
a
ate due.



PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.



